



Balzac

Dissertations critiques

DISSERTATION 1

La comedie de nostre Arioste n' avoit garde d' estre bien receuë en vostre cour, et je ne m' estonne point que les gens du grand-monde n' ayent pas grand goust pour les delices du menu peuple. Un fameux orateur du siecle passé, s' escria un jour, sur le sujet des eclogues de Virgile ; pleust à dieu qu' il eust jetté Tityre ou il vouloit qu' on jettast Aenée : et le plus celebre de nos derniers poëtes, m' a advoüé, qu' il avoit cherché trois jours entiers dans les poëmes de Terence, ce qui m' y plaisoit si fort, sans avoir pû le trouver.

Cét homme, monsieur, tout plein du Louvre, de Fontainebleau et de Saint Germain, ne parloit que cercles, que ruëlls, et que cabinets. D' ordinaire il appelloit à tesmoin la reine mere du roy, et presque tousjours madame la doüairiere de Guise, et madame la princesse de Conty : il n' alleguoit jamais à moins d' un duc, ou d' une duchesse. Or il est certain, que pour juger des compositions de cette nature il faut prendre l' esprit de bourgeois, et quitter celuy de courtisan : il faut estre accoustumé à l' esgalité et

au bon mesnage de Venise, et n' avoir pas dans la teste le luxe et les superfluitez de Paris.

Parmi nous jusques icy on a confondu les deux caracteres ; et l' imitation de la vie privée a esté plus loin que son objet. On a demandé des portraits qui embellissent, et non pas qui ressemblassent. Quand

p510

la matiere a esté rustique, et qu' elle a désiré le naturel et le sauvage, on a voulu le poli et le cultivé. On a basti nos cabanes sur le plan de vos palais : il n' y a point eu de difference entre nos champs et vos tuilleries.

N' avons-nous pas veû chez les poëtes courtisans, des villageoises coquettes et affetées ; des bergeres chargées de pierreries et de toile d' or ; peintes et fardées de tout le blanc et de tout le rouge de nos voisins ? Dans la pluspart des fables que nous avons veuës, nous n' avons rien veû qui leur fust propre, rien qui fust pur, rien qui fust reconnoissable. Nous avons veû des hommes artificiels, des passions empruntées, et des actions contraintes. Nous avons veû la nature falsifiée, et un monde, qui n' est point le nostre. Nos gens ont cherché de l' esclat et de la force où il ne falloit que de la clarté et de la douceur. Ils ont fait de la comedie, ce que les maistres font de leurs servantes, quand ils les espousent : ils luy ont fait changer d' estat, et de condition : ils sont cause que ce n' est plus elle.

Aussi je m' assure, monsieur, que Scipion et Laelius ne la reconnoistroient point, s' ils la voyoient habillée de cette sorte, et qu' ils diroient que les ornemens qu' on luy a baillez, la desguisent plus qu' ils ne la parent. Ils n' ignoroient pas ces bons romains, la nature et les proprieté de chaque chose : et comme ils estoient trop intelligens en l' art de la guerre, pour bastir des citadelles dans les vallons, ils avoient trop de connoissance des ouvrages de l' esprit, pour employer le haut stile et les evenemens illustres dans les sujets populaires.

On se mescompteroit pourtant bien fort, si on pensoit mespriser generalement tout ce qui se nomme populaire, et si on croyoit qu' il ne pust rien naistre de bon ni d' honneste hors de l' ordre des patriciens et des chevaliers. Cette bassesse apparente, avec laquelle les poëtes comiques s' accommodent à leur matiere, et cette modeste expression des actions ordinaires, ne laissent pas d' avoir une dignité secreete, et telle que la vertu la donne aux personnes de moyenne

condition. Les particuliers peuvent estre aussi gens de bien et aussi sages que les souverains ; mais ils ne doivent pas estre si hardis ni si ambitieux : il y a des devoirs qui leur sont communs ; il y en a qui leur sont propres.

Et quand Varron dans le jugement qu' il fait des poëtes, attribuë la grandeur à Pacuve, et la mediocrité à Terence, il n' a point dessein de preferer l' un à l' autre, ni d' estimer davantage le grand que le mediocre : il veut seulement, monsieur, par ces deux exemples représenter l' idée et la forme de deux genres differens, à sçavoir de la poësie tragique, et de la comique. Il ne trouve pas plus parfait le colosse de ce dieu, que la statuë de cët homme ; mais il les distingue par leurs qualitez essentielles. Il nous donne tacitement à entendre que la grandeur seroit un defaut, si elle estoit où elle ne doit pas estre ; et qu' il ne faut pas que la comedie pense hausser de prix en s' aggrandissant,

p511

puisque la mediocrité luy est tombée en partage ; et qu' il y a une mediocrité toute d' or, toute pure, et toute brillante, que l' antiquité a reconnuë, qui est sans doute celle de Terence et de l' Arioste.

Mais, monsieur, pour verifier en nostre langue, et par quelque exemple françois, le jugement donné par le plus sçavant de tous les romains, voicy quatre vers dont il me souvient, et que je vous prie de considerer, qui peuvent estre du caractere sublime.

(...)

en voicy quatre autres, qui font moins de bruit, et qui sont, à mon advis, d' un caractere moins relevé ; vous les considererez aussi, s' il vous plaist.

(...)

pensez-vous, monsieur, que la force et l' audace de ces premiers vers vaille davantage que la douceur et la modestie de ces derniers, et que le pompeux et le magnifique soit icy le meilleur, et le plus louïable ? Ce n' est pas l' opinion de celui à qui vous la demandez avec tant de deference et tant de civilité. Au contraire, comme il a esté dit, que la nature n' est jamais si grande que dans les petites choses, il me semble qu' on pourroit dire icy le mesme de l' art ; et conclure à l' avantage du moindre sur le plus grand, ou certes à l' esgalité de l' un et de l' autre.

Car en effet la mediocrité dont nous parlons, estant d' aussi bonne maison que la grandeur dont nous avons

autrefois parlé, puisqu'elles viennent toutes deux de mesme origine, et d'un mesme principe de bon esprit ; qui doute que cette noble mediocrité ne sente tousjours du lieu d'où elle est sortie, et qu'en quoy qu'elle s'employe, elle ne conserve les droits et la dignité, ou pour le moins l'air et la mine de sa naissance ? Elle ne perd pas l'honneur, pour renoncer à la vanité, ni n'est dégradée de noblesse, pour se familiariser avecque le peuple, et se mesler des affaires populaires. Elle ne s'avilit pas en s'humiliant : elle va à pied, mais elle ne se laisse pas tomber dans la bouë.

Ce n'est, monsieur, ni foiblesse ni lascheté que cette douceur apparente ; c'est une force dissimulée. Ce n'est point un effet d'impuissance, ou une marque d'infériorité d'esprit : c'est un certain temperament de discours et de sens rassis, où l'esprit agit tout entier : quoy qu'il y agisse sans violence ; où il regne, quoy que ce soit en souverain pacifique, et qu'il ne brave personne ; où il s'exerce dans une carrière limitée, et ne laisse pas de faire de belles courses, quoy qu'il s'esloigne des extremités de l'éloquence oratoire, et des precipices de la poésie heroïque.

p512

Diray-je quelque chose après cela ? C'est un train réglé de la raison droite, qui en semblables rencontres est plutôt discrète que timide ; plutôt modérée que paresseuse, et s'abstient plutôt par continence que par pauvreté. En voulez-vous davantage ? C'est une bonace pleine de charmes, et l'image d'une heureuse paix, dans laquelle il est bien moins aisé à l'esprit humain de se retenir, étant, comme il est, naturellement ambitieux et inquiet, que d'exciter des troubles et du tumulte, et de faire le mauvais et le violent. Ainsi le genre médiocre est en quelques occasions le genre parfait, soit dans la poésie, soit dans la prose. Et pour cette-cy, il est très-certain, monsieur, et Pericles mesme, le sublime et l'olympien. Pericles en demeureroit d'accord avec nous, que l'éloquence ne doit pas tousjours aller par haut, et que toutes ses actions ne doivent pas être de toute sa force.

Ce Pericles estoit tousjours homme bien disant, mais il n'estoit pas tousjours orateur rapide et impetueux. Il ne tonnoit pas devant le peuple, quand il n'estoit question que de faire nettoyer les rues de la ville,

ou de relever un pan de muraille, qui estoit tombé, ou de taxer la viande de la boucherie. Il ne mesloit pas le ciel avecque la terre, quand il se joüoit avec ses enfans, ou qu' il entretenoit sa femme de l' oeconomie de sa maison. Il est à croire que le calme succedoit alors à la tempeste : il cessoit alors d' estre le Jupiter de la republique. Et le vray Jupiter mesme n' est-il pas appellé dans les fables le tranquille et le serein, aussi bien que le foudroyant et l' amasseur de nuës ?

Nos muses, monsieur, sont tousjours filles de Jupiter ; mais elles ne chantent pas tousjours la victoire de leur pere contre les titans ; et ne sont pas tousjours en festin, et en ceremonie avecque luy. Elles veulent estre tousjours belles, la beauté ne desplaist et n' ennuye jamais ; mais elles ne sont pas tousjours ajustées, le soin est souvent suspect à ceux qui le voyent, et incommode celles qui le prennent. Elles ont des robes de parade, et des habillemens à tous les jours : et si Ronsard et Du Bellay revenoient au monde, ils vous jureroient qu' ils les ont veuës en juppe et en leur deshabillé danser dans les bois aux rais de la lune.

Après avoir dicté les oracles et inspiré les prophetes, elles composent des chansons à boire, et des vaux-de-ville. Thyrsis apprend d' elles comme il faut faire l' amour à Silvie : elles se trouvent à des nopces et des confrairies de village. Mais le village ne devient pas pour cela la cour ; et la propreté ne s' appelle pas magnificence ; et Silvie n' est pas changée en Semiramis ; et les guirlandes de la mariée ne doivent pas estre de diamans, de rubis, et d' esmeraudes ; il faut qu' elles soient de jasmin, de roses et de marjolaine.

Il s' ensuit, monsieur, que toutes sortes d' ornemens ne sont pas bien en toutes sortes de lieux, et que la pompe et la majesté peuvent estre quelquefois hors de leur place. C' est la bienséance qui place les

p513

choses, et qui donne rang au bien mesme, qui peut estre mis en mauvais lieu. La simplicité n' est pas riche ni parée : cela impliqueroit contradiction morale ; mais elle a d' ailleurs son prix, son merite et son agrément. Et les graces elles-mesmes, qui coiffent et qui habillent Venus, qui luy inspirent la vertu de plaire, sans lesquelles ce n' est plus qu' une Venus de Norvege ou de Moscovie ; ces graces, monsieur, ne sont-elles pas représentées toutes nuës

par les anciens poètes ?

Ils ne leur donnent ni habillemens, ni voiles, ni nuages, pour se couvrir. Et que veut dire, je vous prie, cette nudité, si ce n'est ce que nous venons de dire ? Si ce n'est qu'il sort de la negligence des attraits à percer les coeurs, qui avoient resisté aux actions estudiées ? On peut tirer avantage, n'en doutez pas, de certains defauts bien mesnagez. Et pourveu qu'il y ait fondement de beauté en quelque sujet, la crasse, les haillons, la tristesse, l'indifference, les froideurs memes et les desdains donnent de l'amour.

Que si c'est trop dire que d'en dire tant, au moins est-il bien vray, monsieur, qu'il y a eu des festes au temps passé, qui se faisoient sans despense et sans appareil ; et que c'eust esté les violer que de les vouloir celebrer d'une autre façon. Il y a eu des images de quelques dieux, qui sembloient plustost venir de la main d'un charpentier que de celle d'un sculpteur, tant elles estoient grossieres et mal polies : mais on les faisoit ainsi tout expres ; et cette rudesse estoit de l'essence de la religion, comme icy elle est de l'essence de l'art.

L'art se cache donc en certaines occasions sous l'apparence de son contraire. Il imite le desordre et l'aventure : il contrefait les choses soudaines et fortuites. Et c'est alors que veritablement il est art : c'est alors que les embusches font effet, quand elles ne font point d'esclat ; si on les descouvre, elles ne sont plus embusches.

C'est ainsi encore, monsieur, que la moralité dont vous me parlez, et que l'instruction, de laquelle vous desirez que je vous parle, doivent estre distribuez dans les divers endroits du poëme comique. Elles doivent s'y espandre invisiblement et doucement, comme le sang coule dans les veines, et par tout le corps ; mais elles ne doivent pas s'y jeter en foule et avec ardeur, comme le sang sort de ses vaisseaux naturels, et se desborde par une ebullition violente. Il faut sentir l'instruction ; mais il ne faut pas la voir : il faut qu'elle soit dans toutes les parties du poëme ; mais il ne faut pas qu'elle s'y monstre ; il ne faut pas qu'elle die elle-mesme, j'y suis. Cette instruction, qui est produite par ce (...), si estimé par les anciens maistres, et que les gens de vostre grand monde n'ont pas pris la peine de remarquer dans la comedie de nostre Arioste, est la vraye fin de la poësie representative. Elle est cause que les poëtes de theatre ont esté appelez des docteurs, (...), et qu'on disoit enseigner des fables,

pour dire faire jouïer des comedies. Et delà vient
peut-estre que vostre Horace, grand

p514

imitateur des grecs, parlant du dieu qui preside à la
poësie dramatique, je l' ay veu, s' escrie-t-il, dans
une solitude escartée, qui enseignoit des vers ; il
ne dit pas, qui les recitoit ; et les nymphes et les
satyres, qui les estudioient sous luy, il ne dit pas,
qui les escoutoient.

Je voudrois bien que cette invention fust du cru de
vostre ami, car je la trouve digne du regne
d' Auguste, et d' un courtisan de Mecenas, et d' une
personne qui vous est chere : mais ce qui me fait
croire qu' elle n' est pas originaire de Rome, et
qu' elle est venuë de delà la mer, comme quantité
d' autres pareilles inventions, c' est qu' il y a encore
en nature une pierre precieuse, je croy que c' est une
chrysolithe, gravée avec beaucoup de delicatesse, où
Bacchus est representé en homme qui fait leçon, et
les nymphes d' un costé et les satyres de l' autre qui
luy presentent une attention merveilleuse, et semblent
escouter avidement toutes les choses qu' il semble
dire.

On y voit de plus, monsieur, cinq ou six hommes
derriere les satyres et les nymphes, entre lesquels
je m' imagine Menandre et Aristophane, les tablettes
et le crayon à la main, et aupres d' eux un chariot à
demi renversé, d' où sont tombez des habillemens de
theatre, quelques flustes, plusieurs brodequins et
force masques. Au dessus il y a cette inscription en
langue grecque, qui sert d' ame à la figure, Bacchus
docteur ou maistre d' eschole.

Ce mystere a esté mal entendu par les derniers poëtes,
et particulièrement par quelques poëtes estrangiers ;
qui à vous dire le vray, sont les vrais antipodes du
bon sens, et sçavent en perfection l' art de mettre
les choses hors de leur place. Ces escrivains
monstrueux, et plus esloignez de la vertu des anciens,
j' use d' une de leurs comparaisons, que l' enfer n' est
esloigné du ciel empyrée, ont sans doute ouï parler
de la doctrine du theatre, et de la partie morale de
la comedie. Quelqu' un leur ayant dit que les poëtes
comiques enseignoient, et qu' ils estoient appelez
docteurs, ils ont pris à la lettre ce que quelqu' un
leur a dit ; et se sont imaginez que pour passer
maistres, il falloit dogmatiser, et venir estaler sur
la scene les plus subtiles connoissances qu' ils
avoient acquises à l' eschole.

Ils ont certes admirablement réussi en ce beau dessein. On trouve dans leurs poèmes tous leurs lieux communs ; toute la crudité, et toute l' indigestion de leurs études. Ils y alleguent la sainte escriture, et les conciles ; Saint Augustin et Saint Thomas ; le droict civil, et le droict canon ; et croyent, à mon advis, que la theologie doit entrer dans leurs divertissemens, par la mesme raison que la sarabande fait une partie de leur devotion.

Si un de leurs amoureux se plaint du mauvais traitement qu' il reçoit, et de la preference de son rival aupres de sa dame, il prend sujet delà de parler de la predestination et de la grace ; des esleûs et des reprouvez. Un autre amoureux fait des argumens en forme, pour

p515

faire des complimens plus reguliers, et prouve à sa maistresse par quatre passages d' Aristote, qu' elle doit avoir pitié de sa passion.

Les françois et les italiens, je dis les plus desreglez et les moins retenus de l' une et de l' autre nation, n' ont garde d' aller jusques-là : leur extravagance est dans un estage beaucoup plus bas. Ils discourent seulement, au lieu de parler ; c' est-à-dire, ils parlent en beaux esprits, et ne parlent pas en honnestes gens. Je conclus absolument à la suppression de ces premiers ; et le feu president de Harlay, assisté de son gilot et de son rapin, les condamna un jour à estre pendus par les pieds, comme gens desesperes, et qui se jettent dans les precipices. Les autres meritent une plus legere punition ; mais ils ne doivent pas pourtant estre renvoyez absous ; et je ne sçay si vous sçavez ce que fit à Vicence un senateur de Venise, ennemi mortel des pointes et des sentences hors de propos, et l' homme du monde qui souffroit le moins volontiers les prefaces et les digressions à la comedie.

Il assistoit à la representation d' une piece, remarquable par ces belles choses ; admirée de tous les habiles de la ville, et de toute une academie, qui estoit presente. Luy seul patissoit extrêmement dans cette commune joye ; et apres plusieurs mines de desgoust, et plusieurs branlemens de teste, qui tesmoignoient assez le peu de satisfaction qu' on luy donnoit, il se leva deux ou trois fois de son siege, et s' essaya le front avec son mouchoir. Le troisieme acte estant à la fin venu, où Cynthio vouloit continuer de discourir de la nature des passions ; et

s' estant tiré le mieux qu' il avoit pû d' un point de morale, s' alloit jeter à corps perdu dans une question de physique, la patience eschappa tout d' un coup au bon senateur. Il avoit un (...) en la main, qu' il jetta à la teste du discoureur, avec ces paroles, buffon fa me rider.

Ils sont donc ridicules ces faux serieux ; et sont ridicules, sans pouvoir faire rire les senateurs de Venise, parce qu' ils sont ridicules, sans estre plaisans. Ils sont sages et habiles hors de saison.

Ils imitent mal, pour vouloir imiter trop eloquemment ; et quittent l' ordinaire et le bon, pour chercher le rare et le mauvais.

Ils harangent, ils preschent, ils declament : et ne se souviennent pas que la condamnation des declamateurs en amour, est formelle dans ce vers d' un homme, qui a esté tout ensemble poète, amoureux et declamateur, (...) ?

Ils ne se souviennent pas qu' il y a deux sortes d' eloquence ; l' une, pure, libre et naturelle ; l' autre, figurée, contrainte et apprise ; l' une du monde ; l' autre de l' eschole ; l' une qui n' a rien que le sens commun, et la bonne nourriture ne puissent dicter ; l' autre qui conserve l' odeur et la teinture des livres et des sciences. Ils ont oublié que cette-cy est pour les chaises et pour les barreaux, et qu' elle n' est pas pour les conversations des cavaliers et des dames.

p516

Quel monstre, bon dieu, de voir une jeune fille rhetoricienne ; qui ne parle que par sentences et par apophthegmes ; de voir un soldat speculatif, qui prononce des arrests de morale et de politique ; d' escouter une nourrice stoïcienne, qui soustient que tous les pechez sont égaux ; qu' un coup de poing vaut un coup d' espée ; qu' un inceste n' est pas plus mauvais qu' une premiere oeillade amoureuse ! Les sentences et les apophthegmes sont des fruits recueillis du long âge, et des conclusions tirées de l' experience. D' ordinaire on oppose les vertus civiles aux militaires : la philosophie, et particulierement la philosophie stoïque, est une source escartée, où le menu peuple ne puise point. Et par consequent les jeunes filles, les soldats, et les nourrices representées par ces beaux esprits, sont d' une espece qui ne se trouve point parmi nous ; sont des personnes inconnuës, estranges, extraordinaires ; sont d' un autre monde, que le nostre ; ou il faut dire,

monsieur, qu' ils ont changé tout-à-fait le nostre. Ils en ont gasté l' essentiel et le propre, pour en vouloir purifier le materiel et le terrestre. Ils en ont perdu le corps, pour en vouloir extraire l' esprit. Ils ont osté aux choses leur visage naturel, leur premiere et leur veritable forme, les marques et les signes, par lesquelles elles se reconnoissent. Ils ont effacé la vie en la polissant.

Ces messieurs ont fait un monde instruit et discipliné, jusques dans les forests et dans les cavernes de Canada ; un monde advocat et declamateur ; dialecticien et sophiste ; astrologue quelquefois et theologien : un monde plus esloigné de cettui-cy, et plus difficile à trouver dans la carte, que ne seroient les Champs Elysées, ni la republique de Platon. Ce sont les architectes de cét admirable monde. Ils sont fondateurs d' un nouveau siecle heroïque ; et au lieu que dans celuy de nostre Malherbe, tous les metaux estoient or, toutes les fleurs estoient roses, dans le leur tous les hommes sont docteurs, toutes les femmes sçavantes. Il n' y a que des Socrates et des Pericles ; il n' y a que des Diotimes et des Aspasies.

Je veux dire, qu' ils font parler toutes les personnes, comme si elles avoient toutes estudié ; comme si l' université estoit devenuë toute la ville ; comme si les histoires rares et les fables peu connuës, les allegories et les antitheses s' estoient desbordées, jusques dans les appartemens des femmes ; dans les sales du commun ; dans les boutiques des artisans. Ils donnent leurs opinions, leurs dogmes et leur genie à Chremes et à Micio ; au lieu qu' ils devoient prendre les moeurs, les sentimens et l' esprit de Chremes et de Micio. Ils ne representent pas les autres ; ils se representent eux-mesmes : ils se debitent en differentes façons et sous divers noms.

Par exemple, monsieur, et cecy se remarque plus particulierement dans leurs tragedies, s' ils sont de la secte d' Epicure, tous leurs personnages sont generalement epicuriens, voire mesme les femmes et les enfans, qui blasphement contre la providence de Dieu, et nient

p517

l' immortalité de l' ame. S' ils sont de la famille de Zenon, le theatre ne retentit que de paradoxes. Ils espouventent le peuple par leurs maximes fieres et superbes. Vous n' ouïstes jamais tant de bravades contre la fortune ; vous ne vistes jamais estimer

si hautement la vertu, ni mespriser si genereusement les choses humaines.

Ces grandes et magnifiques paroles peuvent estre des ornemens, je le vous advouë : mais ce sont des ornemens qui n' ont pas esté faits pour les personnes qui les portent. Il semble ou qu' on les a achetez à la fripperie, ou qu' on les a desrobez dans la garderobe de quelque prince : et si je voulois favoriser les poëtes qui les appliquent si mal, je dirois de leur raisonnement et de leurs discours, ce que dit Socrate de l' apologie, qui avoit esté faite pour luy ; elle est bonne, mais elle n' est pas bonne pour Socrate ; aussi les choses qu' ils conçoivent, peuvent estre belles, mais elles ne sont pas belles pour Chremes ni pour Micio. Elles n' appartiennent point à ceux qui s' en servent. Vous diriez qu' ils ont appris par coeur des sentences, et qu' ils les alleguent de quelque autre. On les nomme acteurs improprement ; ce sont de veritables recitateurs ; ce sont des enfans qu' on a chiffrez pour un jour de ceremonie, et non pas des hommes qui traitent ensemble dans la conversation ordinaire.

Il se peut neantmoins, monsieur, que ces poëtes plaisent, je ne le nie pas ; mais je ne pense pas que ce soit de la façon que les poëtes de theatre doivent plaire, ni qu' ils plaisent aux personnes intelligentes. On court apres eux, parce que le peuple aime les prodiges, et que les cometes sont plus regardez que le soleil.

Leurs compositions ont de l' estrange et de l' inouy. Elles ne paroissent pas des ouvrages de peinture, qui resjouissent l' esprit, et touchent les belles passions ; elles ressemblent à des phantosmes de magie, qui estonnent l' imagination, et ne contentent que les mauvaises curiositez. Et pour dire quelque chose qui les fasche moins, je dis qu' ils ne figurent pas l' homme selon son âge, sa condition et son pays : ils le figurent à leur fantaisie, et forment un animal plus ou moins parfait, selon l' humeur où ils sont.

Il se peut encore, monsieur, que ces sortes de poëtes enseignent, je ne m' y oppose pas ; mais je soustiens que leur methode d' enseigner est vicieuse sur le theatre. Ils veulent instruire directement et sans artifice, par la voye commune des preceptes ; au lieu qu' ils devroient instruire avec adresse, par le moyen de l' imitation.

La doctrine de laquelle nous parlons, est inseparablement unie à la fable ; ne passe point du particulier au general ; entre dans l' esprit, sans

dire son nom, et sans frapper à la porte : la leur
au contraire se destache du corps de la fable ; nage
au dessus du sujet, et ne se mesle point avec luy ;
s' adresse au peuple et aux spectateurs ; et seroit
bien fâchée de n' estre pas reconnuë à l' instant mesme
qu' elle se presente. Ils sont sages et moraux, comme
Theognis et Phocylide, qui font profession

p518

expresse de moralité et de sagesse ; et ils le
devroient estre comme Menandre et Alexis, qui
semblent faire toute autre chose.
Vous avez bien ouï parler de certaines armes couvertes
de myrte, et de certains hommes vestus en femmes,
qui ont autrefois tué des tyrans. Il faut icy
combate les vices de la mesme sorte, et couvrir un
dessein courageux sous une apparence effeminée. Ce
sont les ruses et les stratagemes de la vertu.
Il n' est pas, monsieur, que vous n' ayez encore ouï
parler de la medecine, qu' on appelle alimentaire, qui
guerit les corps en les nourrissant ; et d' une autre
science voluptueuse, qui purge avec des parfums et
avec des fleurs ; et d' un autre art surnaturel, qui
se sert d' une éponge au lieu de rasoir, et pense les
bras, en appliquant ses remedes sur la chemise. S' il
est possible, la comedie doit agir sur l' ame aussi
finement et aussi imperceptiblement. Ses operations
ne doivent pas estre moins subtiles ni moins
delicates. Il faut qu' il y ait de l' illusion et du
charme, de la fraude et de la tromperie dans les
moyens qu' elle employe, pour arriver à sa fin.
Une tromperie si ingenieuse et si honneste, est
particulierement tromperie, en ce qu' elle enseigne
sans dogmatiser, et fait des leçons, en faisant des
contes ; en ce qu' elle déguise les medecines en
viandes, et donnent aux sausses et aux ragousts la
vertu de purger et de guerir. ô la bonne trahison que
celle-là ! De faire le bien qu' on ne promet pas ;
d' estre medecin et de ne paroistre que cuisinier ; de
cacher le salut et la liberté de l' ame sous du myrte,
dans des fleurs, et dans des parfums ; de renvoyer
avec edification ceux qui ne cherchoient que du
plaisir ; de les rendre non seulement plus joyeux et
plus satisfaits, mais aussi meilleurs et plus vertueux.
C' est la tromperie, à mon advis, dont Gorgias le
leontin entendoit parler, et qu' il preferoit aux
actions legitimes ; c' est cette tromperie, avec
laquelle il disoit que celui qui trompe, est plus
juste que celui qui ne trompe pas ; et à laquelle il

croioit que les fins et les habiles se devoient
laisser piper, pour estre plus fins et plus habiles.
Mais de quelle maniere se trame cette excellente
tromperie, et quelle doit estre la juste dispensation
du (...) dans le corps du poëme comique, pour mesler
l' instruction au plaisir, et le salutaire au
delicieux ? Ce sera le sage et le sçavant Monsieur
Chapelain, qui le vous dira ; et je ne sçay pas
pourquoy estant à Paris, et à deux pas de l' oracle,
vous avez voulu consulter une vieille de village.
Ce n' estoit pas moy, monsieur, qui pouvois donner
satisfaction à vostre esprit : aussi ne l' ay-je point
entrepris, ni n' ay creû vous rien descouvrir qui vous
fust caché. J' ay trouvé dans les deux questions que
vous m' avez proposées, dequoy m' esgayer, et dequoy
faire exercice : voilà tout ce que j' ay fait. Je me
suis promené avecque vous, à l' entour d' un art, dont
je ne voy que la superficie et les dehors. Mais
notre incomparable ami, qui en possede l' interieur
et le fonds, vous

p519

mettra dans le donjon ; vous conduira par tous les
coins et tous les recoins ; vous esclaircira du menu
et du particulier de toutes choses.
Il ne tiendra qu' à luy que vous n' ayez la revelation
des mysteres, si mal entendus par les poëtes
espagnols. Il sçait ce que j' ignore, et ce que la
pluspart des docteurs ne sçavent pas bien : il
penetre dans la plus noire obscurité des connoissances
anciennes ; il a le secret des premiers grecs. S' il
vouloit, monsieur, il nous pourroit rendre les
livres de la poëtique, que le temps nous a ravis :
au moins il ne luy seroit pas difficile de reparer les
ruïnes de celuy qui reste : et s' il a esté dit avec
raison, qu' Aristote estoit le genie de la nature, nous
pouvons dire aussi justement, qu' en cette matiere
Monsieur Chapelain est le genie d' Aristote.
DISSERTATION 2

Vostre magnificence est cause de ma disette, et je ne
trouve point de belles choses à vous rendre, parce
que vous les avez toutes prises. Cét enlevement, qui
ne m' a honoré que pour m' appauvrir, me fait souvenir
d' un festin que je vis à Rome, lors que j' y estois.
La profusion en fut telle qu' elle épuisa une partie
de l' Italie, qu' elle affama huit jours durant le
peuple romain ; qu' elle empescha qu' on n' en pust
faire de long-temps un autre. Je remarque icy,

monsieur, je ne sçay quoy encore de plus. Vos excez n' ont pas d' espace à les contenir ; et tout ce qu' en un jour de largesse une ame extrêmement noble pourroit tirer, soit de son propre fonds, et des richesses de sa naissance, soit des havres estrangers et de la continuation d' un heureux commerce, vous l' avez tout versé sur deux feuilles de papier.

Quel moyen apres cela d' avoir sa revanche, et de parler apres vous qu' à sa confusion ? En me demandant des exemples, vous me les donnez : sous le nom d' autruy vous vous representez vous mesme : et j' ay bien ouï parler des aiguillons de cét homme, qui fut souverain dans un pays libre ; mais je sens les vostres ; ils m' ont entamé l' esprit ; je suis percé de leurs pointes.

En cét estat là, et blessé desja de vostre main, je serois mal conseillé de me presenter aujourd' huy sur la carriere, et de faire assaut de reputation avecque vous. Il vaut beaucoup mieux que l' avantage vous demeure par ma modeste deference, que par mes inutiles efforts. Et en tout cas, monsieur, s' il faut que je sois de la partie, il faut que ce soit en me rangeant de vostre costé : il me sera bien plus seur d' entrer

p520

dans vos sentimens que d' en chercher de nouveaux ; et de vous copier que de vous respondre.

L' idée que vous avez formé de l' eloquence, est veritablement admirable : mais supprimons-en l' application, elle n' est pas juste : osons-en mon nom, et tout le reste ira bien. Trouvez bon que je remette dans la these ce que vous en avez tiré pour me faire honneur ; et qu' au lieu d' une response à vos paroles, qui regardent ma personne particuliere, je vous envoie une paraphrase de vostre sens, qui a sans doute un objet plus noble et moins limité.

Vous dites vray, monsieur, on trouve par tout de l' imposture. L' esclat ne presuppose pas tousjours la solidité, et les paroles qui brillent le plus, sont souvent celles qui pesent le moins. Il y a une faiseuse de bouquets, et une tourneuse de periodes, je ne l' ose nommer eloquence, qui est toute peinte et toute dorée ; qui semble tousjours sortir d' une boëte ; qui n' a soin que de s' ajuster, et ne songe qu' à faire la belle : qui par consequent est plus propre pour les festes que pour les combats, et plaist davantage qu' elle ne sert ; quoy que

neantmoins il y ait des festes, dont elle deshonoreroit la solemnité ; et des personnes, à qui elle ne donneroit point de plaisir.

Ne se soustenant que d'apparence, et n'estant animée que de couleur, elle agit principalement sur l'esprit du peuple, parce que le peuple a tout son esprit dans les yeux et dans les oreilles. à faute de raisons et d'autorité, elle use de charmes, et de flaterie : elle est creuse, et vuide de choses essentielles, bien qu'elle soit claire et resonante de tons agreables. Elle est au moins plus delicate que forte ; et ayant sa puissance bornée, et ses coups d'ordinaire mesurez, ou elle ne porte pas plus loin que les sens ; ou pour le plus, elle ne touche que legerement le dehors de l'ame.

Si elle prend courage, et si elle se déborde quelquefois, ses efforts et ses torrens ne font que passer. Au lieu d'apporter de l'abondance avec eux, ils ne laissent apres eux que de l'escume. Leur impetuositè est une laschetè qui menace : elle ressemble à la cholere des personnes foibles, qui les remuè, sans toucher les autres : ils n'emmenent que les pailles et les plumes, et s'escoulent au pied des arbres et des murailles, sans les ébranler.

Cette eloquence de montre et de vanité a eu cours dans la servitude de la Grece, lors que la paix et la guerre n'estoient plus en sa disposition, et que n'ayant plus d'affaires à s'occuper, elle cherchoit dequoy divertir son oisivetè. La pluspart des sophistes, dont Philostrate et Eunapius ont escrit les vies, estaloient cette sorte d'eloquence, au milieu des places publiques, et entretenoient les passans qu'ils y assembloient, de certains discours vagues, où ils n'avoient autre dessein que de discourir.

Ces discours, monsieur, comme vous sçavez, estoient remplis de tout ce que l'orateur possedoit et de tout ce qu'il avoit emprunté.

p521

Il ne laissoit pas un seul enjolivement ni une seule affeterie au logis : en dix mots il vouloit employer douze figures ; il enfloit sa matiere de lieux communs, et de pieces cent fois rejoüées. Pour eviter la pauvretè, il se jettoit dans le luxe. Toutes ses locutions estoient pompeuses et magnifiques. Mais cette magnificence estoit si esloignée de la sobrietè et de la modestie du stile oratoire, que la plus temeraire poèsie, et la plus prodigue des biens qu'il

faut ménager, ne sçauroit rien concevoir de plus desreglé.

à la verité si c' estoit là l' eloquence, l' opinion de ce philosophe, qui mettoit la rhetorique au nombre des connoissances voluptueuses, auroit quelque fondement. On l' eust chassée avecque justice de la republique de Sparte, et des autres estats bien policez ; et il ne la faudroit estimer gueres davantage que l' art qui enseigne à faire les confitures, et a pour objet le plaisir du goust ; ou celui qui flate un autre sens, et travaille à la composition des parfums.

Mais il n' en va pas ainsi : il faut conserver à chaque chose la noblesse de sa fin, et la dignité de son usage. Les biens de l' esprit ne nous ont pas esté donnez pour la simple volupté du corps : le plaisir des oreilles est en cecy plus que rien, mais ce n' est pas tout. L' eloquence n' est pas le spectacle des oisifs et le passe-temps du menu peuple. Un orateur est quelque autre chose qu' un danseur de corde et qu' un baladin. Nous ne devons pas nous jouër de la raison ni faire passer pour plaisante, celle à qui nous avons l' obligation d' estre serieux.

Disons donc, monsieur, que la vraye eloquence est bien differente de cette causeuse des places publiques, et son stile bien esloigné du jargon ambitieux des sophistes grecs. Disons que c' est une eloquence d' affaires et de service ; née au commandement et à la souveraineté ; toute efficace, et toute pleine de force. Disons qu' elle agit, s' il se peut, par la parole, plus qu' elle ne parle ; qu' elle ne donne pas seulement à ses ouvrages un visage, de la grace, et de la beauté, comme Phidias ; mais un coeur, de la vie et du mouvement, comme Dedale.

Elle ne s' amuse point à cueillir des fleurs, et à les lier ensemble : mais les fleurs naissent sous ses pas, aussi bien que sous les pas des deesses. En visant ailleurs ; en faisant autre chose ; en passant pays, elle les produit. Sa mine est d' une amazone, plustost que d' une coquette ; et la negligence mesme a du merite sur elle, et ne fait point de tort à sa dignité. Elle ne laisse pas toutefois de se parer, quand il en est besoin ; quoy qu' elle soit moins curieuse de ses ornemens que de ses armes ; et qu' elle songe davantage à gagner l' ame pour tousjours, par une victoire entiere, qu' à la desbaucher pour quelques heures, par une legere satisfaction.

C' est encore ce qui l' oblige à ne pas chercher dans ses discours, des fredons effeminez, et une mollesse compassée ; semblable à cette nouveauté vicieuse, dont

les premiers sages se sont plaints, qui corrompit

p522

la vigueur de la musique, et prefera la delicatesse à la gravité.

Ayant receû de la seule grace de la nature la justesse des nombres, et des mesures, elle n' a que faire de compter scrupuleusement les syllabes, ni de se mettre en peine de placer les dactyles et les spondées, pour trouver le secret de l' harmonie. Un pareil secret ne s' acquiert point ; il faut qu' il vienne au monde avec celuy que nous nommons eloquent : les preceptes luy sont inutiles en cette occasion ; et n' en desplaie aux maistres de l' art, qui se veulent mesler de tout, il ne doit qu' au ciel la bonté de ses oreilles, et la parfaite disposition de leurs ressorts.

Le reste veritablement se fait ou s' acheve en luy, par le soin et par la meditation. Et il faut advouër que ce soin, quand il est opiniastre et continuel, est capable d' appuyer les foiblesses de la nature ; de refaire les breches de l' infirmité humaine ; de nettoyer les ouvrages de l' esprit, de toutes les taches et de toute la terre de la matiere, de tous les defauts et de toutes les imperfections, soit de la besogne, soit de l' artisan. Il est certain que cette meditation, quand elle est violente et bien guidée, trouve dans l' ame des thresors cachez ; réveille les vertus assoupies ; exerce l' adresse negligée ; adjouste l' opulence à la noblesse, la fecondité au bon fonds, et le choix à la fecondité.

L' antiquité appelloit cela puiser ses discours dans l' estomach, et avoir l' ame eloquente : elle a donné cette qualité à Ulysse, apres luy avoir donné la doctrine et l' experience, comme si la vertu de discourir devoit estre l' effet et la creature de celle de connoistre et de sçavoir.

Et certes il n' est rien de plus veritable. Un homme qui a veû et qui a escouté long-temps avec de l' attention et du dessein ; qui a fait diverses reflexions sur les veritez universelles ; qui a consideré serieusement les principes et les conclusions de chaque science ; qui a fortifié son naturel de mille regles et de mille exemples, qui s' est nourri du suc et de la substance des bons livres ; un homme, dis-je, si plein, a bien dequoy debiter : ayant tant de fonds et tant de matiere de parler, il a de grands avantages, quand il parle : et personne ne peut trouver estrange que d' une infinité de hautes et de

rare connoissances, sortent et fleurissent les diverses graces de ses paroles, comme de leur tige et de leur racine.

Ce n'est pas qu'il suffise, monsieur, (plaidons toujours la cause du ciel) d'avoir cét art et ces connoissances, pour estre orateur, si on les a solitaires, et dans un lieu sterile de sa nature.

Comme ce ne sont pas les maistres d'escrime, voire les maistres d'escrime de pere en fils, qui reüssissent grands capitaines : aussi ne sont-ce pas les grammairiens, voire les grammairiens de race, et les enfans des maistres d'eschole, qui sont d'ordinaire fort eloquens. Ce ne sont ni les armuriers, ni les fourbisseurs, ni les vivandiers de l'armée, qui combattent l'ennemi, et qui gagnent les batailles : ce ne sont pas non plus les compilateurs de lieux communs, ni les copistes des rhetoriques d'autrui, ni les traducteurs de quelques chapitres de Quintilien, qui attaquent et qui emportent les ames.

p523

Ils ont eu pourtant leur faction et leur peuple, qui leur a fait acroire que c'estoit eux ; et ils sont morts tres-persuadez de leur opinion, et tres-satisfaits des applaudissemens de leur peuple. Mais toutes ces victoires en peinture, tous ces triomphes de mascarade, tous ces faux miracles ne font plus d'ombrage à la verité. Le monde est devenu raisonnable ; et la pedanterie des compilateurs ayant perdu son credit dans l'université mesme, je dis dans le plus bas estage de l'université, et dans la cinquiesme du college, elle ne nous empeschera plus de faire advouër au louvre et aux parlemens ; qu'il y a souvent grande difference entre un docteur et un animal raisonnable.

On ne doutera plus qu'un tel ne puisse parler mal et écrire mal, avec autant de langues que la confusion de Babel en produisit, et autant de dialectes que le meslange des peuples en a formé ; et qu'un autre tel ne puisse estre de son chef mauvais auteur, et avoir leû autant de volumes imprimez et autant de livres manuscrits, qu'il y en a dans la bibliotheque vaticane, depuis mesme qu'elle a esté grossie du débris de la bibliotheque palatine.

Il faut donc de necessité une heureuse naissance, pour se servir d'une longue estude. Il faut et icy et à la guerre, de la force et du courage, aussi bien que des armes et de l'adresse. Cette adresse est

necessaire, je ne le nie pas, et la bonne eloquence doit recevoir instruction de la bonne philosophie. Il faut que nostre eloquent soit eslevé sous la discipline d' Aristote, qui entre autres soins qu' il prendra de luy, luy tracera le plan et la carte du petit monde.

Ce souverain artisan luy descouvrira les differentes avenueës du siege de la raison, et le fort et le foible de l' esprit humain. Avec la methode et les adresses qu' il luy donnera, les endroits, par où l' ame est prenable, luy seront connus. Les moyens d' y former des intelligences, ne luy manqueront point.

Il sçaura irriter et moderer les passions, selon qu' il faudra pousser ou arrester les courages. Il s' assujettira l' intellect par la force du raisonnement, et emportera l' appetit par la violence des figures.

Aristote fera tout cela, je ne le nie pas. Mais Aristote ne sçauroit rien faire sans les estoilles.

Il ne peut travailler qu' apres le ciel ; et disons-le une bonne fois, il faut que ce soit quelque chose de celeste et d' inspiré, qui intervienne dans l' eloquence pour exciter les transports et les admirations qu' elle cherche. Disons qu' il faut qu' un grand esprit naisse, et un grand jugement avec luy, pour le conseiller ; afin qu' Aristote reüssisse. Et qu' Aristote par consequent n' entre que le troisieme dans l' oeuvre de la nature, puisqu' il est besoin de quelque autre que de l' art, afin que l' art opere efficacement ; afin que la speculation se rende sensible, et qu' elle tienne ce qu' elle a promis ; afin que les regles deviennent exemples ; afin que la connoissance soit action, et que les paroles soient des choses.

Et pour vous faire voir, monsieur, que je ne vous perds point

p524

de veuë, et que je veux que ma paraphrase suive toujours vostre texte, ces paroles ne sont pas de simples bruits et de simples voix dont l' air est frapé, et qui se perdent, apres avoir plû un petit moment. Ce ne sont pas des paroles fugitives et passageres, ainsi que le poëte les appelle : elles durent et se conservent apres le son ; elles vivent dans les plus ingrates memoires ; elles se font voye dans la plus secretae partie de l' homme ; elles descendent jusqu' au fond du coeur ; elles percent jusques au centre de l' ame, et se vont mesler et remuër là-dedans avec les pensées et les autres

mouvemens interieurs. Ce ne sont plus les paroles de celui qui parle, ou qui escrit. Ce sont les sentimens de ceux qui escoutent, ou qui lisent. Ce sont des expressions, donnez moy congé de le dire, si contagieuses, si penetrantes, et si tenaces, qu'elles s'attachent inseparablement au sujet estrange qui les reçoit, et deviennent partie de l'ame d'autrui.

Voilà quelles sont les paroles, que vos ergoteurs estiment si peu. Voilà comme s'exprime la grande eloquence : et telle autrefois la Grece l'a veüe, lors qu'elle vivoit en liberté, et que la puissance romaine ne luy avoit pas opprimé l'esprit avec le courage. De cette sorte, et par des efforts plus qu'humains, elle ravissoit le consentement des princes et des republicues, et rangeoit à la raison les volontez les plus opiniastres et les plus dures. Et de fait, monsieur, les aiguillons que vostre Pericles laissoit dans les ames ; les tonnerres qu'il excitoit dans les assemblées, les noms de Jupiter et d'Olympien, que l'on luy donna : et le temple de la deesse Persuasion, qu'elle mesme, selon le dire commun, avoit basti sur ses levres, que sont-ce autre chose que des marques et des images de cette monarchie spirituelle, fondée par la parole dans un estat populaire, et de cette espece de divinité, qu'un homme representoit sur la terre ? La souveraine eloquence gouverna ainsi long-temps la plus fine partie du genre humain, et presida aux affaires de la Grece. C'est ce que vous avez compris en deux mots, et ce que vous appelez vaincre et regner. Car il est tres-vray qu'elle tenoit lieu de grandeur et de majesté, à des seigneuries, aussi petites que sont celles de Luques et de Geneve. Elle ne souffroit rien de servile dans l'esprit mesme des artisans ; elle eslevoit les pensées d'un particulier, au dessus du throsne et de la tiare du roy de Perse. Et pour passer du specieux à l'utile, elle reünissoit les grecs divisez et formoit les ligues contre les barbares : elle estoit la liaison du senat avec le peuple, et la barriere entre Philippe et la liberté.

Philippe ne le dissimuloit pas. Il reconnoissoit que Demosthene pouvoit plus que luy ; et avoit coutume de dire, que les harangues de cét orateur renversoient les entreprises des rois, et que sa rhetorique estoit l'arcenal, et le magazin d'Athenes. Il disoit qu'en vain on deutoit des ambassadeurs pour resister à Demosthene aux assemblées

où il se trouvoit, veu qu' ils n' y pouvoient servir leurs maistres, qu' en s' accommodant à ses opinions ; que la valeur pouvoit combatre la force, et avoir de l' avantage sur le nombre ; mais qu' il estoit également impossible au nombre, à la force, et à la valeur, d' eriger des trophées contre l' eloquence de Demosthene.

Pour avoir ce Demosthene en son pouvoir, ce Philippe offrit aux atheniens la ville d' Amphipolis ; et il ne s' en faut point estonner, monsieur, puisque par cét eschange il mettoit en danger celle d' Athenes, et qu' il asseuroit toutes celles de son royaume. Il estimoit un homme plus que vingt mille hommes ; parce qu' il sçavoit qu' un homme est quelquefois l' esprit et la force d' un estat ; et que cettuy-cy, selon la relation que luy en avoit faite Antipater, tout nud et desarmé qu' il estoit ; sans vaisseaux, sans soldats, et sans argent, combatant seulement avec des loix, des ordonnances et des paroles, attaquoit la Macedoine de tous costez ; investissoit ses meilleures places, et rendoit inutiles ses plus puissantes armées.

Un homme de ce merite n' estoit pas le bouffon et le basteleur de ceux d' Athenes, comme nostre Apulée de ceux de Carthage, quand il leur recitoit ses Florides. C' estoit leur magistrat naturel ; c' estoit un maistre, qui s' accordoit avecque la liberté ; qui se faisoit obeïr, quoy qu' il ne leur fist point de commandement absolu ; quoy qu' il n' eust ni archers, ni hallebardes ; quoy qu' il ne les haranguast point de dessus les bastions d' une citadelle. Ce n' estoit pas le flateur et le parasite du peuple : c' estoit son censeur et son pedagogue, qui le tansoit quelquefois de cette façon ;

ne secourons plus de nos fautes nostre ennemi : ce sont ses principales forces, et sa plus grande puissance ; que ne la ruïnons-nous en nous corrigeant ? Mais au lieu de faire ce qu' il faut, vous ne faites rien que vous enquerir de ce qu' on dit ; et toute vostre vie se passe à demander des nouvelles. à quoy bon cette vaine curiosité ?

Voulez-vous sçavoir quelque chose de bien nouveau et de bien estrange ? Je vais vous le dire : un homme de Macedoine se rend maistre de la Grece, et commence par les atheniens. Mais le bruit court, me respondes-vous, que cét homme est mort, ou pour le moins qu' il est bien malade. Quand cela seroit, je ne

voy pas que vous en puissiez tirer aucun avantage. Si vous ne changez de procedé, vous ne manquerez jamais de Philippe ; et quand la fièvre ou la guerre vous desfera aujourd' huy de cettuy-cy, vous en ferez demain un autre, par vostre mauvaise conduite. Que ces graces austeres me plaisent ! Que cette severité est attrayante ! Que cette amertume me semble bien de meilleur goust que toutes les douceurs fades et tout le sucre des beaux parleurs ! Les paroles que nostre flaterie a nommées puissantes et pathetiques, n' estoient que de la cendre et des charbons morts, au prix d' un feu si pur et si vif. Semblables esclairs sortoient de la bouche de Demosthene, et n' eschauffoient

p526

pas moins qu' ils éblouïssent. Ils faisoient passer la verité en un instant, d' un bout de la Grece à l' autre, et descouvroient le tyran qui se cachoit. Parmi les tenebres et dans la confusion des plus mauvais temps, les citoyens et les alliez ont reconnu à la lueur de pareils esclairs, leur devoir, leur interest et leur honneur, qu' on leur desguisoit avec artifice, et dont on ne leur monroit que de fausses apparences. Les enfans mesmes ont esté éclaircis par là de l' estat des choses ; ils ont sceû ce qu' on vouloit que leurs peres ignorassent.

Que si une sage eloquence, soit de mon Demosthene, soit de vostre Pericles, n' a pas tousjours esté heureuse, il suffit pour la perfection de sa fin, qu' elle a tousjours merité de l' estre ; et qu' il n' a pas tenu à l' art que le succès ne l' ait suivi, mais à la matiere, sur laquelle il a esté employé. Si traitant avec les estrangers, elle a conclu la paix pour Athenes, et qu' Athenes n' ait pas jouï de la paix concluë, ce n' est pas la faute de l' eloquence, et les bons conseils ne sont point coupables des mauvais evenemens. Elle a fait ce qu' il a falu pour persuader : elle a mesme persuadé, quoy que la persuasion n' ait pas produit le fruit que raisonnablement elle en attendoit, et quoy qu' il ait greslé sur son labourage. Mais qui est capable de garantir l' avenir ? Quel dieu peut empescher que l' homme ne change ? Quel moyen de faire un fondement assure sur l' incertitude des choses du monde ?

Il suffit à Demosthene, que dans les negociations où il a agi, il ait tousjours fait venir les princes et les estats aux termes qu' il a voulu ; et que s' ils

n' y ont tousjours acquiescé, par l' execution des propositions resoluës, ils n' ayent pû s' en deffendre que par le violement de leur foy. Car de cette sorte les princes et les estats n' ont pas resisté à l' eloquence de Demosthene, mais ils se sont mutinez contre elle ; ils n' ont pas maintenu leurs opinions, mais ils se sont desdits des choses qu' ils avoient accordées ; et ont advoüé tacitement qu' il estoit impossible d' éviter les effets de la puissance qu' elle exerçoit, qu' en violant la paix qu' ils avoient signée ; qu' en se mocquant des dieux, qu' ils avoient jurez ; et trompant les hommes, qui s' estoient fiez en eux.

Et ainsi l' eloquence eust fait beaucoup moins, d' arriver à sa fin par ses routes ordinaires et par ses moyens accoustumez, que de demeurer au deçà par un si lasche manquement de la part d' autruy. Et ce manquement a montré que ses coups estoient bien certains, puisqu' il se faloit perdre, pour s' en sauver ; et que ses poursuites estoient bien vives, puisqu' on ne pouvoit les fuïr qu' à travers le feu et les flammes de la guerre ; et que ses raisons estoient bien pressantes, puisqu' on n' y opposoit que des parjures.

Mais parce que jusqu' icy il n' a esté fait mention que des guerres de l' esprit, et des combats sedentaires, il ne faut pas que les braves, que vous et moy connoissons, se figurent, que la qualité de laquelle nous traitons, soit indigne de leur profession ; et que j' aye desseïn de la renfermer dans les assemblées de ville, et de la laisser aux robes longues.

p527

Son usage ne se restraint pas à certains endroits, et à un petit nombre d' occasions. Il s' estend universellement par tout : il est de saison en l' un et en l' autre temps, et a lieu aussi bien à la campagne qu' au cabinet.

La vaillance muette peut frapper et peut obeïr ; mais cette sorte de vaillance manque d' une piece tout-à-fait necessaire au commandement et à la conduite ; et je ne voy pas comme quoy on peut faire obeïr les autres, sans l' assistance de la parole.

S' il y a donc dans le monde, quelque instrument qui soit propre, pour mouvoir une infinité de personnes tout à la fois, et pour animer d' un mesme esprit ces grandes masses, composées de differentes humeurs et tirées de divers peuples, c' est sans difficulté

cettuy-cy. Mais si on croit de plus que de certains tuyaux d'airain, et de certaines peaux estenduës, il sorte je ne sçay quoy qui encourage les ames ; peut-on douter de la vertu de ces trompettes raisonnables et intelligentes ; de ces organes sages et judicieux, qui se font escouter devant les batailles ? Et qui ne preferera de si nobles et de si honnestes artifices, aux moyens grossiers et materiels qu' on employe, pour resveiller les esprits alentour du coeur, et reschauffer le sang dans les veines ?

Les cris et les hurlemens servent à la guerre ; l' eloquence y sera-t-elle inutile ? Advoüions plustost qu' elle y est utile en plusieurs façons, et qu' on en tire plusieurs services considerables. Tantost elle appaise les seditions, tantost elle les previent ; elle inspire la hardiesse aux timides ; elle augmente le courage des vaillans ; elle adoucit la peine aux delicats, par la representation de la gloire ; elle amoindrit le danger, par la mauvaise opinion qu' elle donne de l' ennemi ; elle aggrandit les recompenses par l' esperance de davantage ; et avec huit sols de paye par jour, elle fait concevoir des millions et des indes à chaque soldat. Enfin elle prie, elle promet, elle louë, elle blasme, elle menace, jusques à ce qu' elle se soit assurée de tous les coeurs et qu' elle ait toute la certitude de la victoire, qui se peut avoir humainement avec le combat.

Il se trouve quelques harangues de cette nature, dans le thresor de l' antiquité, qui nous donnent encore aujourd' huy en les lisant, des desirs de gloire, et des pensées magnanimes ; je dis, aux hermites et aux philosophes. Et quoy que je ne voulusse pas assurer que toutes les harangues que nous lisons, ayent esté prononcées dans les mesmes termes qu' elles sont escrites, et que je sçache que souvent les historiens prestent leur eloquence aux capitaines, personne toutefois ne sçauroit nier qu' on ne parlast en semblables occasions ; que les princes grecs et romains ne fussent sçavans en l' art de parler, et qu' ils ne se servissent de cét art, pour seconder celuy de la guerre.

Nostre siecle mesme, qui a laissé perdre tant de loüables coutumes, n' a pas negligé tousjours celle-cy. Et sans faire d' enumeration

p528

ennuyeuse des exemples que les histoires modernes nous peuvent fournir, bien que d' ordinaire Henry Le

Grand se contentast de dire aux gens qu' il menoit au combat, faites comme je feray ; il est tres-vray neantmoins qu' en certaines rencontres il a harangué, et qu' il a harangué efficacement. Non pas qu' il s' assujettist avec scrupule aux preceptes des rhetoriciens, ni qu' il fist le prosneur, au lieu de faire le capitaine. Son stile n' endormoit pas ceux qu' il falloit exciter : il n' estoit ni languissant, ni esmoussé, comme le stile d' Asie. Il estoit brusque et tranchant, comme celuy de Lacedemone.

Pour le grand gustave, il n' est pas de merveille si le feu dont son ame estoit composée, estinceloit en toutes les actions qui en procedoient, si principalement il se faisoit sentir sortant de sa bouche, et s' il allumoit le courage de ses soldats.

Mais comme il avoit adjousté aux avantages de sa naissance une multitude de biens acquis, et de vertus estrangeres ; et que par la connoissance des langues et la lecture des livres, il avoit fortifié sa raison de toute celle des autres ; outre l' eloquence militaire, qui ne veut pas tant d' appareil, et tant de ceremonie, il possedoit en un degré eminent l' eloquence politique, qui desire plus de pompe et plus d' ornemens. Et certes il faudroit ou sortir de dessous terre ou estre d' un autre siecle, pour demander des preuves d' une verité si connuë que celle-cy, et pour ignorer qu' il n' a gueres plus vaincu que persuadé en ses expeditions d' Allemagne. Quand il se mettoit quelquefois en belle humeur, il comptoit pour ses deux grandes prouësses, la defaite du comte de Tilly à la guerre, et celle de l' electeur de Saxe à table : mais il se pouvoit vanter d' une autre victoire, bien plus honneste ; qu' il avoit remportée sur le mesme prince, lors qu' ils s' aboucherent la premiere fois : car avec une douzaine de paroles il le gagna tout-à-fait à la bonne cause ; et le poussa dans le parti de la liberté, sur le bord duquel il eust voulu deliberer toute sa vie, si l' eloquence du roy ne l' eust resolu.

Ainsi l' eloquence de Gustave faisoit progres conjointement avecque ses armes, et travailloit de son costé à la ruïne de la tyrannie. Par les charmes de sa bouche il changeoit les imperiaux en suedois ; il renouvelloit le monde ; il conqueroit les esprits ; il redressoit la mauvaise disposition de quelques-uns ; il suspendoit l' obstination inflexible de quelques autres ; il confirmoit les bons, il appuyoit les debiles, il engageoit les indifferens.

N' estoit-ce pas là, monsieur, des miracles de la langue, et des chef-d' oeuvres de l' intelligence

humaine ? N' estoit-ce pas l' empire de la raison, usurpé par un barbare, et les foudres d' Athenes qui sortoient d' une nuée du septentrion ? N' estoit-ce pas ce que vous avez entendu par vostre regner et par vostre vaincre ; deux mots qui m' ont fait ressouvenir de deux rois victorieux, et qui sont cause que je vous viens d' alleguer le grand Henry et le grand Gustave.

Mais il n' est pas question de l' eloquence des rois, qui prend force

p529

de leur autorité, et se colore de l' esclat de leur fortune. Il s' agit de la royauté de l' eloquence, qui tombant en partage à une personne privée, se doit soustenir de sa propre force, et luire de ses propres rayons. Cette royauté n' est pas dans la fantaisie des speculatifs, et hors de la nature des choses, comme leurs princes et leurs republicques : elle a tousjours esté visible en quelques hommes choisis du ciel, depuis Pericles jusques à nous ; et a produit en ces derniers temps les mesmes merveilles, qui ont estonné les siecles passez.

Qu' ainsi ne soit, monsieur, pour ne point parler de ceux qui vivent encore, quand de la memoire de nos peres, celui qui deffendit Mets et reprit Calais, opinant un jour dans le conseil, changea tout ce qu' on y avoit resolu ; effraya la jeunesse de François ; desconcerta la dissimulation de Catherine ; osta la parole au chancelier de l' hospital, dont le mestier estoit de parler ; et rompit un edit, qui avoit esté publié solennellement : par cette action ne regna-t-il pas en presence du roy et sur le roy mesme ? La voix d' un particulier ne prevalut-elle pas à l' oracle de l' estat ? Son bien-dire ne fut-il pas plus fort que les loix ? Et ne conserva-t-il pas dans le cabinet, la qualité de victorieux, qu' il avoit acquise à la campagne ?

Et quand le pape Paul, voyant entrer en sa chambre cet incomparable cardinal, qui reconcilia le roy avecque l' eglise, avoit coustume de dire, Dieu veuille inspirer l' homme que je voy, car il est asseuré de nous persuader ce qu' il luy plaira ; je vous demande, monsieur, de quel costé estoit lors la superiorité, et qui estoit veritablement le souverain ? Ou celui qui craignoit ; ou celui qui estoit craint ; ou le pape avec ses trois couronnes, qui rendoit tesmoignage au pouvoir absolu d' un de ses sujets ; ou ce sujet, qui sans sceptre visible et sans couronne materielle,

exerçoit son pouvoir absolu jusques dans la chambre de son prince ?

Et quand encore l' excellent capucin du pape Gregoire, ayant presché un jour à Rome, de l' obligation de la residence, fit tant de peur à trente ou quarante evesques qui l' escoutoient, qu' ils s' enfuirent tous dès le lendemain en leurs dioceses. Et quand une autre fois la conversion de toute une ville fut le succes d' un de ses caresmes ; et qu' à la sortie de l' eglise on crioit misericorde par les ruës ; et qu' il fut compté la semaine sainte, qu' il s' estoit vendu pour deux mille escus de cordes à faire des disciplines, quoy que ce ne soit pas une marchandise qui soit fort chere ; dites-moy, s' il vous plaist, que manquoit-il à ce pauvre philosophe chrestien, de l' essentiel de la monarchie, et de la parfaite submission qu' elle exige de la part de ceux qui obeïssent, ne triomphoit-il pas avec ses haillons, et dans une robe deschirée ? Sa bassesse n' estoit-elle pas pleine de grandeur, et environnée de majesté ? N' estoit-il pas maistre, et presque tyran du peuple qui luy donnoit l' aumosne ?

Ces gens-là exerçoient bien adroitement nostre bel art, ou le contrefaisoient bien subtilement.

C' estoient d' excellens maistres ou d' habiles

p530

imposteurs : et s' ils ne possedoient pas la vraye eloquence, quel estoit, bon dieu ! Ce fantosme lumineux, et cette image admirable, qui causoit de si estranges illusions ?

Mais pour leur honneur croyons le plus beau et le plus honneste. Ces gens-là, monsieur, se pouvoient appeller eloquens ; on pouvoit dire que la deesse persuasion avoit choisi sa demeure sur leurs levres.

Il sortoit de leur bouche des aiguillons et des fleches ; des filets et des chaisnes ; de la gresle et des orages. Ils blessoient les coeurs les moins sensibles, les coeurs de fer et d' acier ; ils s' assubjettissoient les ames les plus impatientes de domination, les ames royales et souveraines. Que voulez-vous davantage ? Ils meritoient les loüanges que vous m' avez données ; ils estoient dignes d' estre couronnez de vostre main.

Tant de hautes et de magnifiques qualitez ; tant d' illustres et de superbes titres, que je dois à vostre courtoisie, leur appartiennent beaucoup mieux qu' à moy. Aussi je les leur cede de fort bon coeur, et n' ayant point icy d' interest particulier, j' ay voulu

seulement vous tesmoigner que je ne negligeois pas celui de mon siecle et de ma patrie. Ce me sera assez, si j' ay pû concevoir l' idée d' une chose, dont je n' ay pû acquerir la possession ; et ce me sera trop, si je vous ay estudié avec succes ; si ma paraphrase n' est point indigne de vostre texte ; s' il vous semble, monsieur, qu' en estendant vos opinions, je n' ay point dissipé la force que vous aviez ramassée.

DISSERTATION 3

Je ne sçay jusqu' où mon courage me portera, mais je commence avec intention d' aller bien loin. Vostre lettre exciteroit une ame plus assoupie que la mienne, et la carriere que vous m' ouvrez, pourroit tenter la lascheté mesme. On n' y combat pas à outrance contre des bestes farouches ; on y traite en paix avec des hommes tres-raisonnables. Il y a de l' honneur à esperer ; et il n' y a point de danger à craindre. J' y entre pourtant fort peu desireux de cét honneur, et songe moins à vaincre qu' à faire de l' exercice. Nous sommes tousjours en queste, et jamais en possession de la verité. Le nid du phenix se trouveroit aussi facilement que le lieu de sa retraite, et d' icy là il n' y a

p531

ni chemin qui soit tenable, ni adresse qui ne soit fautive. Je cherche donc au hazard et à l' aventure, et cherche plustost de l' apparence et des images, que de la certitude et des corps solides. Je laisse aux legislateurs l' autorité des decisions et les termes qui affirment ; et prens des jurisconsultes la modestie des demandes, et les advis qui n' asseurent rien. Avant toutes choses, monsieur, guerissez-moy d' un scrupule que me donnent les deux langues dont vous vous servez si heureusement, et je vous supplie de me dire si ce sont en vous qualitez acquises ou naturelles.

Il faut que vous me juriez que vous estes hollandois, pour me le persuader ; et je ne puis croire que sur vostre serment, une verité si difficile. Vous écrivez le langage que nous parlons, avec autant de grace, que si vous estiez nay dans le Louvre. à Florence vous passeriez pour citoyen, et pourriez mesme pretendre rang dans l' academie della Crusca. En voilà trop pour un homme de dehors qui n' a pas seulement pris la peine de nous venir voir, et a mieux aimé usurper nostre françois et nostre italien, que de nous en avoir l' obligation. Il n' y a point

d' apparence de vous multiplier en tant de façons, et que ce soit encore vous qui ayez fait au pays latin le progres que je remarque dans vos epigrammes. Vous prenez tout seul la gloire qui pourroit suffire à trois, et assemblez ce qui devoit estre partagé. Cette ambition n' est pas de Hollande, et sent bien davantage l' injustice des tyrans, que la moderation des republicues. La mienne est plus discrete et plus retenuë. Elle s' arreste à nostre frontiere, et ne touche point au pays d' autruy. Je trafique chez les estrangers, mais je n' y possede rien. Tout mon sçavoir est enfermë entre les Pyrenées et les Alpes ; et je m' estonne que Monsieur Heinsius, dont la doctrine n' a point de bornes, puisse faire cas d' une connoissance si courte et si limitée. Ce sont des effets de sa parfaite equité, qui ne laisse pas sans recompense le moindre commencement de vertu, et passe toute la distance qu' il y a de son esprit à celui des autres, pour venir chercher un peu de bien parmi une infinité de defauts. Il ne mesure pas les choses à l' estenduë de son intelligence, il les trouveroit trop petites : il ne les examine pas non plus à la rigueur de son jugement, elles luy sembleroient trop mauvaises. Il se sçait accommoder à l' infirmité humaine, et sa courtoisie l' approche de nous, dont son merite l' avoit separé. C' est elle qui m' a donné la premiere hardiesse de douter, et qui me permet encore d' user de ma raison en une matiere, où je voulois acquiescer à sa seule autorité. J' en reconnois le juste establissement dans la profession des bonnes lettres : je sçay qu' il est le docteur de nostre siecle, et qu' il le sera de nostre posterité : je ne dis pas que j' ay de l' estime, ce terme est inferieur à mon sentiment, mais j' ay une espece de devotion pour tous ses ouvrages ; et rien ne porte sa marque, qui ne me soit en pareille reverence, que si l' antiquité l' avoit consacré. Mais, monsieur, les tentations ne sont pas en la puissance des fideles.

p532

Dans l' ame la plus sousmise, il s' esleve des mouvemens de blaspheme, et des pensées involontaires, qui font que quelquefois elle se deffie de la divinité mesme en qui elle croit. Mes objections sont peut-estre de cette nature ; et vous serez bien assez charitable pour m' aider à resister à la tentation ; et Monsieur Heinsius assez bien-faisant, pour asseurer mon esprit par l' entiere manifestation de la verité,

qui s' estoit esmeû par quelque lueur de vray-semblance. Je ne trouve point estrange, monsieur, qu' un juif dans une tragedie latine, parle à la mode de Rome, et se serve des mots d' Acheron, de Styx, de Bacchus et de Cerés ; car encore qu' ils appartiennent à la superstition des payens, quoy que de differente sorte, et que ce soient des pieces de l' ancienne idolatrie : neantmoins par succession de temps descendant plus bas, et passant du langage des prestres à celuy du peuple, ils ont changé de condition, et signifient souvent des choses vulgaires, qui tombent dans le discours de tous ceux qui ont l' usage de la parole.

Or si en ce sens-là un juif ordinaire les peut employer legitiment et sans scrupule, il est certain qu' Herodes peut faire davantage, et les prendre jusques dans la source de l' idolatrie et en leur plus dangereuse signification. Parce qu' il ne le faut pas simplement considerer comme estranger, usant d' une langue empruntée, aux termes de laquelle il est raisonnable qu' il s' accommode ; ni comme feudataire des romains, et familier d' Auguste et d' Antoine ; mais comme violateur de la religion de ses peres, et corrupteur de la discipline de son pays.

Vous le connoissez, monsieur, sur le rapport de Joseph. Il vous a assez appris quel homme c' estoit. Et quand vous compteriez pour rien, que par son avare impieté il fouilla dans les sepulchres de David et de Salomon, à l' ouverture desquels deux soldats de sa garde furent consumez par le feu qui en sortit ; vous sçavez que ce fut luy, qui contre la coustume de sa nation, et au prejudice de la simplicité judaïque, esleva des theatres en Jerusalem, dressa des arcs de triomphe, institua des jeux de course et de lutte, qui faisoient en ce temps-là partie du culte divin, et n' estoient pas plus des actions de resjouissance que de religion. Ce fut luy qui ne fit point conscience de porter la flaterie jusques à la derniere adoration, et de brusler de l' encens à un dieu, sujet à la fievre et à la colique. Car il ne se contenta pas d' edifier une ville en l' honneur, et du nom de Cesar ; mais de plus il luy dedia un temple au lieu le plus eminent de cette ville : et ne pensant pas que ce fust assez de celuy-là, luy en bastit un autre de marbre blanc, en la terre de Zenodorus, pres d' un endroit que l' histoire appelle panion.

Mais pour montrer qu' il ne pechoit pas tousjours par raison d' estat, et que hors du dessein de plaire à Auguste, il avoit une particuliere inclination à l' idolatrie, il fut fondateur du temple d' Apollon, qui se fit à Rhodes, et employa des richesses

incroyables à la structure de cette

p533

superbe masse. Il constitua une grosse rente pour la celebration des jeux olympiques, et particulièrement pour la despense des sacrifices qui s' y faisoient, où il voulut qu' on apportast plus de ceremonie et plus de magnificence qu' auparavant. Finalement ce fut luy qui adora les armes et les enseignes romaines, qui consacra une aigle d' or sur la porte de la maison de Dieu ; qui deshonora l' entrée, et souilla la pureté de cette sainte demeure par une superstition payenne. Il n' est donc pas de merveille, monsieur, qu' un prince qui a violé la loy de Dieu par tant d' actions, ne s' en souviene pas en quelques-unes de ses paroles ; qu' il fasse une legere esgratigneure, où il a fait de si grandes bresches ; qu' il ne soit pas scrupuleux en l' usage de certains termes indifferens, ne l' ayant pas esté en l' observation des choses essentielles et fondamentales. Je ne m' estonne pas qu' Herodes paroisse demy-juif, et demy-payen : je m' estonnerois seulement, si un poëte chrestien paroissoit tel. Je me persuaderois avecque peine qu' un homme constant pust estre de deux partis, et porter les couleurs de divers maistres. Cette nouveauté, à dire vray, me semble un peu dure, et je ne puis m' imaginer, sans gesner mon imagination, que dans un poëme, où un ange ouvre le theatre, et fait le prologue, Tisiphone se vienne montrer, accompagnée de ses autres soeurs, et avec le terrible équipage que luy a donné le paganisme. Je vous demande si cette partie a de la proportion avecque son tout, et si ce bras est de cette teste. Je vous prie de me dire si les anges et les furies peuvent compatir ensemble ; si nous pouvons accorder deux religions naturellement ennemies ; si nous devons faire comme cét empereur, qui mettoit dans un mesme oratoire Orphée et Abraham, Apollon et Jesus Christ ; si enfin il nous est permis d' imiter celuy que nous blasmons, et de profaner un lieu saint, par une marque d' idolatrie.

J' attendray de vous ce que je dois croire, et suspendray mon jugement jusqu' à ce que vous ayez pris la peine de me resoudre. Mais cependant puisque l' aigle consacrée offensa les yeux de tout un peuple, et excita de si violens ressentimens dans le coeur des juifs, qu' il y en eut qui en plein midy monterent sur le portail du temple, et la mirent en pieces à coups de coignée : vous ne devez pas vous esmerveiller que j' aye esté un peu surpris à la veuë, ou à

l' imagination de je ne sçay quoy de semblable, et qu' il m' ait paru aussi estrange que Tisiphone fust proche du berceau de nostre seigneur, que si Adonis eust esté encore dans son sepulcre.

La matiere dont il s' agit, est toute nostre et toute chrestienne. Il me semble que les fausses divinitez n' y ont point de part, et n' y peuvent entrer que par violence. Le grand Pan est mort par la naissance du fils de Dieu, ou plustost par celle de sa doctrine ; il ne faut pas le ressusciter : au lever de cette lumiere tous les phantosmes du paganisme s' en sont enfuïs, il ne les faut pas faire revenir. Il est juste que le changement du stile accompagne le renouvellement de l' esprit ; que le poison

p534

qu' a vomi nostre coeur, ne demeure pas dans nostre bouche ; que le dehors rende tesmoignage du dedans. Ce n' est pas, monsieur, le sang d' Astyanax, ou des enfans de Medée, qu' on verse derriere vostre scene. C' est le sang de nos premiers martyrs, et des aisnez de nostre eglise, dont un auteur allegué par Monsieur Heinsius, a chanté ces vers :
(...).

Un poëte chrestien doit, à mon advis, considerer que par la conversion de l' empire romain la langue latine s' est convertie : il doit se contenter de retenir les mots et la phrase, sans s' obliger aux dogmes et aux opinions du premier temps. Mais quelque poëte que ce soit, il doit tousjours avoir esgard à la religion en laquelle il escrit, et s' y attacher de telle sorte, que non seulement pour la suivre il s' esloigne de la grammaire et de l' elegance, mais aussi qu' il ne fasse pas difficulté d' abandonner la morale et la commune vertu. L' auteur de la divine eneïde l' a pratiqué en quelques endroits, et n' a jamais invoqué ni Hesus, ni Mithra, ni Anubis. Comme à son exemple nous ne devons pas faire entrer temerairement dans nos compositions des divinitez estrangeres, ni appeller Hymen et Junon aux nopces de Jacob et de Rachel, ni donner Mercure pour guide à Tobie, ni dire que Jupiter tonnant s' apparut à Moïse sur la montagne. Je parle dans la these generale, où je n' enferme pas absolument le fait particulier de nostre ami. Mais veritablement cette mauvaise coustume a besoin d' estre reformée, et merite bien que nous en considerions l' importance. Cette bigarrure, monsieur, n' est pas recevable. Elle travestit toute nostre religion : elle choque les moins delicats, et scandalise les plus

indevots. Quand la pieté en cela ne souffriroit rien, la bienséance y seroit offensée ; et si ce n' est commettre un grand crime, c' est au moins porter hors de temps une mascarade. Quelle apparence de peindre les turcs avec des chapeaux, et les françois avec des turbans ; de mettre les fleurs de lis dans leurs drapeaux, et le croissant dans les nostres ? Aux apparences mesmes exterieures, et qui ne sont pas de l' essence de nostre devoir, il faut porter du respect à la coustume, et ne regarder pas simplement à contenter la raison, mais donner aussi satisfaction aux yeux, qui sont les premiers juges des choses visibles. L' armée d' Alexandre fut sur le point de se mutiner, quand il s' habilla à la persienne. Les romains n' ont pas trouvé bon qu' en Grece mesme leurs magistrats quitassent la robe, et portassent

p535

le manteau. Ils ont murmuré des amours de l' empereur Tite, et de la reine Berenice : ils ont eu en horreur le mariage d' Antoine et de Cleopatre. Et bien que cette princesse fust de la plus illustre maison du monde, ils creurent que non seulement il s' estoit mesallié, mais aussi qu' il s' estoit souillé en l' espousant, et que telles conjonctions estoient monstrueuses et abominables. Or il me semble, monsieur, qu' il y a bien de la difference de marier deux personnes de contraire religion, ou de marier deux religions contraires ; d' accoupler un romain et une barbare, ou d' unir la superstition des payens avec la pieté chrestienne ; de contracter entre l' homme et la femme une communion de biens, et une société de vie, ou de faire entre Christ et Belial une alliance de mysteres, et une confusion de ceremonies.

Il y a bien, monsieur, de la difference. Et si Tertullien a reproché à quelques heretiques de son temps leur christianisme platonicien, et à d' autres leur christianisme stoïque, à cause des principes extravagans et des mauvaises subtilitez qu' ils avoient empruntez de ces deux sectes ; il eust trouvé, à mon advis, beaucoup plus mauvais un christianisme idolatre, comme celuy-cy, qui va à la pompe et à l' ostentation du langage, par le mespris et par la ruïne de la pieté. Il a creû que c' estoit une espece d' apostasie aux fidelles, d' user de ces communes façons de parler, de me Hercule, et de Medius Fidius, et a quasi prononcé anatheme contre celuy, à qui quelqu' un ayant dit, Jupiter vous soit irrité, respondit, mais plus

tost à vous. Ce qui n' estoit pourtant qu' un vice de langue, et une teinture du commerce qu' ils ne pouvoient s' empescher d' avoir avec les infidelles, parmi lesquels ils estoient meslez. Je vous laisse donc à penser quelle opinion il auroit de ceux, qui sous le regne de l' evangile, et apres la cheute des idoles, font tout ce qu' ils peuvent pour les relever. Qui aiment mieux dire les dieux immortels que dieu immortel, la persuasion des chrestiens que la foy chrestienne, la republique que l' eglise, les peres conscripts que les evesques, la sedition que le schisme, l' interdiction du feu et de l' eau que l' excommunication. Qui disent plustost celebrer nos orgies que chomer nos festes, donner droit de bourgeoisie à un estranger que donner le baptesme à un infidelle, declarer quelqu' un atteint du crime de perduellion que le declarer heretique, le desvouër aux furies que le livrer à satan.

Ces messieurs sont si accoustumez aux lettres profanes, qu' ils ne s' en peuvent défaire dans les matieres les plus religieuses. Leur esprit est tellement imbu de l' idée qu' ils en ont conceuë, que rien ne sçauroit sortir de luy, qui n' en reçoive l' impression et le caractere. Si bien qu' ils me font ressouvenir de cét ambassadeur venu nouvellement de Constantinople pour resider à la cour de Rome, qui ayant encore l' imagination toute pleine de l' empire d' Asie, et de la grandeur des ottomans, dans la harangue qu' il fit au pape Leon, luy donna de la hautesse

p536

au lieu de luy donner de la sainteté ; et apres l' avoir appellé avec S Bernard, Primatu Abel, Gubernatu Noe, Ordine Melchisedech, Dignitate Aaron, etc. Luy dit pour conclusion, et pour le couronnement de tant de magnifiques epithetes, qu' il estoit le grand turc des chrestiens.

Ceux-cy sont encore plus licentieux que monsieur l' ambassadeur, et je ne suis pas le premier qui ay demandé raison d' un si estrange déguisement des choses sacrées. Vostre erasme, non plus que moy, n' a pû le gouster. Il en reprend les orateurs, et les poëtes italiens ; et blasme particulierement Sannazar, d' avoir rempli un poëme chrestien de Dryades et de Nereïdes, d' avoir osté d' entre les mains de la Vierge Marie les livres des prophetes, pour y mettre les vers des sibylles ; d' avoir introduit Protée predisant le mystere de l' incarnation ; et par là d' avoir donné l' apparence d' une fable à la plus

sainte de toutes les veritez.

Buchanan est venu depuis, et n' a pas esté si indulgent à son stile, ni ne s' est permis de beaucoup tant que les italiens. Neantmoins il n' a pas laissé de s' eschaper quelquefois, et d' oublier le temps auquel son histoire estoit arrivée, et la religion en laquelle il escrivoit. Souffrons-luy qu' il fasse Symmachus, le confident de Jephté, quoy que ce soit à peu pres le mesme equivoque que si dans le sacrifice d' Iphigenie on faisoit Guillaume escuyer d' Agamemnon. Mais qui peut souffrir que dans son baptistes, il donne pour argent comptant les mesmes fables, dont Seneque se mocque dans sa troade ? Qu' un fidelle professe ce qu' un infidelle a abjuré ? Et qu' apres avoir leû ces vers, qui concluent si veritablement une fausse proposition,

(...).

Il n' ait point eu honte d' escrire ceux-cy, qui sont si faux, bien qu' ils soient escrits en confirmation de la verité :

(...).

N' est-ce pas une belle chose qu' un juif dogmatise en une religion estrangere, et qu' immediatement apres la longue conference qu' il a euë avec S Jean, il vienne debiter d' aussi mauvais contes sur le theatre, que s' il s' estoit entretenu avec un prestre de Grece ? Icy Buchanan a esté tenté par ces meschantes Eumenides dont il parle. Presque tous nos modernes ont fait un faux pas en cét endroit. Ils sont presque tous tombez dans ce styx, et dans cét acheron, et ont esté chercher

p537

jusqu' en l' autre monde, des occasions de faire des fautes.

Arioste n' a pas voulu estre plus regulier que ses compagnons, ni que son toscan fust plus sage que leur latin. Si, comme on dit, il est prince des poëtes de son pays, c' est peut-estre en vertu de cette souveraineté qu' il ne reconnoist point les loix, et qu' il se met au dessus du droict commun. De nos mysteres il fait partie de ses fables, et se jouë de ce que nous adorons. Il traite certes la religion d' une estrange sorte, et Tertullien le nommeroit bien son corrupteur et son adultere. Quoy que souvent le desordre soit divertissant dans ses escrits, et que sa confusion delecte plus qu' elle n' embarrasse, c' est toujours desordre et confusion. Il mesle quasi par tout le faux avecque le vray, et en forme quelquefois

un composé, qui desgouste mesme les profanes
judicieux ; qui ne sçauroit plaire qu' à ceux qui se
plaisent aux dévoyemens de la nature, qu' à ceux qui
prefereroient des tritons et des serenes aux hommes
bien-faits, et aux belles femmes.

Dans son chant vingt-neufiesme il fait jurer le vray
dieu par l' eau du Styx ; le dieu, dis-je,
d' Abraham et d' Isaac, de Constantin et de
Theodose : ne sçachant pas, sans doute, le malheur
qui arriva à ce pauvre peintre, pour avoir voulu
représenter Jesus Christ en la forme de Jupiter,
et avec ses habillemens et ses armes. Car au rapport
de Zonare, il fut puni de sa profane temerité, par
une subite paralysie, et la main luy secha sur la
toile qu' il mettoit en oeuvre. En un autre endroit
l' ange Gabriel fait l' office de Mercure, et va de
la part de Dieu chercher le silence dans la maison
du sommeil. Ailleurs il allegue pour un grand jour,
et pour une longue nuit, le jour de la victoire de
Josué, et la nuit de la conception d' Hercule. D' où
les esprits mal persuadez peuvent tirer de mauvaises
consequences, et conclure que ces deux histoires,
alleguées en mesme endroit pour servir à une mesme
preuve, sont de mesme estoffe l' une que l' autre. Et
aussi ceux qui croient moins l' evangile que Joseph,
chez lequel le massacre des innocens ne se trouve
point, ne pourroient-ils pas dire que cette
sanglante execution est aussi historique, que le
conseil, qui en fut donné à Herodes par Tisiphone ?
Proposer avec une esgale affirmation deux choses, dont
il y en a une absolument fausse, ce n' est pas établir
la fausse, mais c' est mettre en doute la veritable.
Le bien n' est pas si communicatif que le mal est
contagieux. Si le procedé du poëte italien est sans
fraude, il n' est pas sans inconvenient, et quelque
bonté qu' ait l' or, quelque couleur qu' ait le cuivre,
c' est estre faux monnoyeur que de les mesler
ensemble.

à Arioste succeda Torquato Tasso, qui choisit un
sujet aussi religieux qu' heroïque. Je m' assure que
vous m' avouerez que sa Jerusalem est l' ouvrage le
plus riche et le plus achevé, qui se soit veû depuis
le siecle d' Auguste ; et on peut dire qu' en cet
excellent genre, Virgile est cause que Tasso n' est
pas le premier, et Tasso, que Virgile n' est pas
le seul. Il a pourtant heurté dans cet admirable
ouvrage contre le mesme

escueil que les autres. Il employe Pluton et Alecton d' un costé, et Gabriel et Michel de l' autre. Il accorde la sainteté avec la magie : il se sert d' une deesse fabuleuse pour conduire Charles et Ubalde où Pierre L' Hermite les envoyoit. De sorte que quelquefois, ou je le prens pour estre du parti de l' ennemi, dont il porte les livrées ; ou je dis de luy une partie de ce qu' il a dit de son ismene. (...).

Si j' osois tirer une consequence de tout ce discours, je dirois que premierement nous devons nous souvenir qui nous sommes, et en second lieu quel est le sujet sur lequel nous travaillons, afin de ne faillir pas deux fois, et de ne pas pecher en mesme temps contre nostre devoir, et contre la bienséance. Tous les ornemens estrangers ne nous sont pas absolument defendus ; il n' y a, ce me semble, que les marques des religions estrangeres, qui ne nous sont pas permises. Il est loisible de prendre des estoffes en levant, mais non pas de s' y faire circoncire. Nous pouvons user du Styx comme prudence, mais non pas comme Arioste ; et si nos compositions sont chrestiennes, elles le doivent estre aussi-bien en la forme qu' en la matiere.

Non pas de l' autre costé que je sois d' advis, qu' en la place de Tisiphone, de Megere, et d' Alecton, il faille substituer Beelzebut, Asmodée, et Leviathan ; ni que je louë ces deux vers du poëte que j' ay louié. (...).

J' aime la discipline et la justesse, mais je hay le pedantisme et l' affectation. Je ne desire ni blesser la pieté par des locutions profanes, ni défigurer le latin par des mots hebreux. Comme je m' interesse pour l' uniformité de la religion, je veux conserver, s' il est possible, l' integrité de la langue, et ne la pas violer avec ces termes durs et sauvages, qui rompent d' ordinaire toutes les chaisnes de la poësie, et ne peuvent obeir à aucune regle de la grammaire. Mais en cela, monsieur, il n' est pas impossible de trouver un temperament raisonnable, pour contenter tout le monde. Entre les deux extremitez je descouvre un milieu, où la langue et la religion sont esgalement en seureté. Il y a des mots communs à toutes les sectes, et receus de tous les peuples, que je voudrois mettre en oeuvre en semblables occasions : et puisqu' un mauvais demon, ou un mauvais genie pouvoit agiter Herodes, il estoit tres-aisé de se passer de Tisiphone, et personne ne l' eust trouvé à dire sur vostre theatre. Euripide mesme semble s' estre

avisé de cecy, et nous a montré l' expedient que nous devons prendre. Il ne parle pas tousjours des furies qui poursuivent Oreste, il parle souvent du mauvais esprit qui le tourmente.

p539

Ce terme est employé deux ou trois fois dans la tragedie qui porte son nom ; et ce prince infortuné se plaint encore dans l' andromaque, que son oncle Menelas luy reprochoit la presence de son mauvais demon, et des terribles deesses, qui luy avoient donné tant de peine.

C' est ainsi, monsieur, que tous les tragiques nomment d' ordinaire les furies, et je ne comprends pas bien la distinction de Monsieur Heinsius, ni pourquoy il veut qu' en cét endroit elles soient plustost des affections que des deesses. J' apporteray ses propres paroles ; de peur de les enerver par une foible traduction, et pour les faire voir en toute la pureté de leur naturel. (...).

Je demeure d' accord avec luy de ses premieres propositions, et n' ay pas si peu de communication avec les anciens, que je ne sçache que les hommes ne sont pas les seuls personnages qui paroissent sur la scene. Il n' est pas jusqu' aux choses mortes, et muettes, qui n' y soient représentées, et qu' on ne remuë et n' organise, pour en faire des acteurs et des actrices. La mort elle-mesme parle dans l' alceste d' Euripide. La force et la violence dans le promethée d' Aeschyle : le vautour et la montagne dans un autre promethée. Diray-je sur ce sujet tout ce que je sçay ? Voulez-vous, monsieur, que je cite des auteurs perdus, et des pieces dont il ne nous reste que le titre ? La terre et l' eridan estoient des acteurs dans le Phaëthon, la mer dans l' Ariadne, le navire dans les Argonautes, la frayeur dans l' oreste, la rage dans l' Hecube, la folie dans l' Athamante, les voyelles et les consonantes dans une tragedie qu' allegue Athenée ; pour ne rien dire des comiques qui nous restent, et qui se sont sauvez de la cruauté des goths et de la severité des premiers fidelles. Car dans les fables de Plaute on voit la pauvreté, le luxe, le signe Arcturus, qui font des prologues : et dans celles d' Aristophane, le droit, le tort, les nuées, les oiseaux, les grenouilles qui discourent.

Ces differens personnages sont tirez, ou de la morale, ou des choses naturelles ; mais ils n' appartiennent point à la religion, ni aux choses saintes. Ce qui ne

se peut dire des furies, sans changer toute la fable, et faire une nouvelle antiquité. Et si elles sont introduites quelquefois pour donner de l'estonnement et de la terreur. Vous sçavez, monsieur, que c' est un estonnement de religion, et envoyé par les dieux. C' est une terreur qui n' est point humaine ; qui ne vient point naturellement ; qui ne peut estre appaisée que par des expiations

p540

et des sacrifices. C' est une montre qu' elles font voir de la justice de la vie future : c' est un essay qu' elles font sentir des peines de l' autre monde, où elles president si souverainement selon les principes de la theologie payenne, qu' à l' exclusion mesme de Proserpine, Tisiphone est appelée reine de l' enfer. (...).

De cette sorte le malheureux Oedipe luy fait ses voeux. Et quoy que ce soient de mauvais voeux, ce sont toutefois des actes de religion ; quoy qu' il la reconnoisse pour une deesse mal-faisante, il la reconnoist tousjours pour une deesse. Et il n' y a point d' apparence qu' il die à une passion, exaucez-moy, accordez-moy ma priere, donnez moy l' accomplissement de mes desirs. Non plus qu' electre dans sophocle n' auroit garde de dire à des passions ; et vous, ô furies, severes filles des dieux, qui regardez les meurtres injustes, et les embrassemens illicites, venez à nostre secours, et vengez la mort de nostre pere.

(...).

Si les payens ne les eussent mises au nombre de leurs legitimes divinitez, ils ne les auroient pas si souvent ni si solennellement invoquées. Didon ne leur recommanderoit pas son ame en mourant. Les choeurs des tragedies ne s' adresseroient pas à elles, pour les conjurer de laisser le fils d' Agamemnon en repos, et d' avoir pitié de ses infortunes. S' ils ne les eussent estimées que de simples maladies de l' ame, ils n' auroient pas fait si exactement leur genealogie, ni parlé tant de fois de leur naissance. Orphée ne les auroit pas nommées chastes, ni Sophocle tousjours vierges, (...). Apollon n' auroit pas ordonné à Oreste de venir à Athenes comparoistre devant elles, et se justifier de la mort de sa mere Clytemnestre. Aeschyle n' auroit pas fait une tragedie, à qui il donne leur nom ; où elles sont appelées les venerables furies, les grands, les justes, et les impitoyables demons ; où elles ne sont

pas les peines des crimes, ainsi que veut Monsieur Heinsius, mais les juges des criminels ; où elles contestent long-temps avecque Minerve, à laquelle finalement elles cedent, comme de moindres deesses à une plus grande.

Il faut prendre dans ces fameux procez ce que nous devons croire des furies, qui quelquefois sont nommées les juges d' Oreste, et le

p541

plus souvent ses accusatrices et ses parties. Car comme Apollon luy dit qu' il doit rendre raison aux eumenides, du sang de sa mere, il dit luy-mesme en un autre endroit, que s' estant representé devant la cour de l' areopage, la plus âgée des trois cruelles deesses se mit vis-à-vis de luy pour l' accuser, et que l' accusation finie il luy fut permis à son tour d' alleguer ses justifications. Il fut jugé par le senat de l' areopage, ce sont les termes de Tzetzes sur Lycophon, ayant pour parties, ou les furies, ou tyndare, ou Erigone, fille d' Aegisthe et de Clytemnestre. Et un autre grec plus affirmativement et sans varier sur le nom des parties de l' accusé, rapporte que trois generations apres le jugement de Dedale, Clytemnestre fille de Tyndare ayant esté tuée par son fils Oreste, donna sujet aux eumenides de le faire venir en justice. Le mesme Oreste raconte de plus dans l' iphigenie taurique, qu' apres avoir esté absous par l' areopage, quelques-unes des furies acquiescerent à ce jugement, mais que les autres plus mauvaises et plus opiniastres n' en voulurent rien faire, et qu' il fut contraint de nouveau de recourir à l' oracle, qui pour derniere satisfaction de son parricide luy enjoignit le pelerinage de Scythie, et l' enlevement de l' image de Diane. Or à vostre advis, si les furies n' estoient considerées que comme de simples passions, auroit-on dit qu' elles plaiderent dans l' areopage, qu' elles perdirent leur cause, que quelques-unes d' entre elles ne voulurent pas obeïr à l' arrest qui fut donné ? Auroit-on dit ce qui se lit allegué de Pherecydes par le scholiaste d' Euripide, qu' Oreste estant assis pres de l' autel de Diane en contenance de suppliant, les furies l' aborderent avec intention de le tuër, mais que Diane les en empescha ?

Il me semble, monsieur, que les choses ne sçauroient estre plus expresses, ni mieux circonstanciées, et que tout cela est bien particulier, et bien historique. Aussi ne sont-ce pas les seuls poëtes qui parlent

de cette sorte, et nous assurent de la divinité des furies. Les historiens et les orateurs disent davantage, et c'est de ces gens-là qui font profession de la vérité, que nous apprenons qu'elles ont eu des temples et des sacrifices. Aristides en son oraison panathénaïque parlant encore du pauvre Oreste ; il se fit, dit-il, un autre jugement en l'aréopage, meslé quant aux parties, mais tout divin quant aux juges, où disputa de sa vie un malheureux de la race de Pelops, qui eut recours aux vénérables déesses, dont le temple est à présent proche de ce lieu. Ces derniers mots sont confirmés tant par le scholiaste de Thucydide, que par Ulpien sur l'oraison de Demosthène contre Midias, et ils assurent tous deux, qu'en mémoire du jugement d'Oreste, les athéniens consacrerent un temple aux éuménides tout joignant l'aréopage. Mais la superstition faisant du progrès, il leur en fut encore basti un autre en une autre province de Grèce. Si bien qu'elles ont été adorées en divers lieux, et on peut voir particulièrement dans les arcadiques de Pausanias, que tirant de la ville de Megalopolis vers la Messénie,

p542

il y avoit un temple dédié à certaines déesses, que les habitans du pays appelloient manies, parce qu'en cet endroit elles tourmenterent Oreste plus cruellement qu'elles n'avoient fait. Il adjouste, que non gueres loin de là estoit un autre lieu qu'on nommoit Acé, à cause qu'Oreste commença à y recevoir de l'allègement, et qu'alors les éuménides luy apparurent blanches et paisibles, s'estant jusques-là présentées à luy toujours noires et toujours farouches.

Je vous demande maintenant, monsieur, si ces furies plaideuses et vengeresses, ces éuménides noires et blanches, ces chastes et vénérables déesses ont été connues par les hébreux, et si on peut dire qu'elles soient communes à tous les peuples, parce que tous les peuples sont sujets à des vices, et sentent des passions. Je m'imagine qu'il est icy nécessaire de distinguer, et que comme il ne faut pas prendre l'orient pour l'occident, on ne doit pas aussi confondre la religion avec la morale. L'amour estoit une passion aussi-bien parmi les juifs que parmi les grecs, mais ce n'estoit pas un dieu aussi bien en Jerusalem qu'à Athènes ; et si dans une tragédie de Judith on l'eust représenté tirant des fleches à

Holofernes, les originaires du pays eussent eu besoin d' un grammairien estrange pour leur faire entendre cette action, et la scene estant chez eux, c' eust esté veritablement cette fois que les juifs eussent esté pelerins en Israël. On avoit la fièvre, et on avoit peur aussi bien en Judée qu' en Italie, mais les juifs ne reconnoissoient pas pour cela la deesse fièvre, ni le dieu epouventement, comme les romains les reconnoissoient. Ils sentoient comme les autres nations, les maladies de l' ame et du corps, mais ils n' avoient garde d' en faire comme elles, des divinitez infames et ridicules. Estant acteurs sur le theatre d' autruy, et parlant une langue estrangere, ils peuvent quitter leur phrase, et ne pas parler hebreu en latin ; mais traitant un sujet de leur pays, ils doivent, si je ne me trompe, retenir leur religion, et ne pas idolatrer en Judée. Qu' on die tant qu' on voudra que les furies agitent Herodes, c' est une figure permise ; mais de grace, qu' on n' aille pas querir les furies en Grece pour les faire adorer en Jerusalem ; ce seroit une nouveauté odieuse. Je ne nie pas, monsieur, qu' on ne puisse interpreter les fables, et qu' il ne se trouve des veritez cachées sous les fictions poëtiques. Croyons pour l' amour du chancelier Bacon, que toutes les folies des anciens sont sages, et tous leurs songes mysterieux. Advoüons à Monsieur Heinsius, que les furies peuvent signifier les passions qui travaillent les meschans, et les remors qui accompagnent les crimes. Mais, monsieur, dans les tragedies jugeons de leur apparence, et non pas de leur secret ; de ce qu' elles declarent, et non pas de ce qu' elles signifient. Nous les considerons comme la poësie les pare, et non pas comme la morale les deshaille ; dans le sens litteral, et non pas dans le sens mystique. Celuy-cy exerce la subtilité du grammairien ; celuy-là borne l' intelligence du spectateur. L' un est de la

p543

scene, l' autre de l' eschole. Le peuple regarde des furies, et les doctes devinent des passions. Or est-il que ces spectacles estoient pour le peuple, qui alloit au theatre à dessein d' estre trompé, et ne se mettoit point en peine de chercher une verité seche et vulgaire, qui luy eust osté le plaisir qu' il recevoit à voir des choses estranges et admirables. Les livres des poëtes estant sa sainte escriture, il croyoit que la premiere impieté estoit de nier les fables ; et la seconde de les expliquer. Pour cela,

Socrate fut puni de mort. D' autres philosophes quitterent la Grece, et il n' estoit pas moins dangereux en ce temps-là, de dire qu' il n' y avoit point de furies, qu' aujourd' huy de dire qu' il n' y a point de diables.

De sorte que quand nous lisons ces belles paroles de Ciceron. (...). Il faut remarquer qu' il parloit dans le senat, à des personnes qui pour la plupart estoient gueries des opinions vulgaires ; qui se mocquoient de la religion du peuple, et ne croyoient gueres mieux qu' il y eust une Junon, une Pallas, une Venus, qu' une Megere, une Alecton, une Tisiphone, de laquelle nous sommes en differend. Je ne voy pas bien, monsieur, qu' elle puisse estre prise pour ce ver interieur, et pour cette secreete synderese, dont Herodes sentoit les morsures, puisqu' elle est representée separée tout-à-fait de luy ; puisqu' elle vient de dehors, et qu' une autre l' amene sur le theatre ; puisqu' il ne s' imagine pas seulement de la voir, mais qu' en effet elle est veuë de tout le peuple, et qu' on luy parle et qu' elle respond ; puisque le remors precede, comme effet du mauvais estat de la conscience, et que la furie suit, comme ministre de la vengeance divine ; puisque le poëte mesme les distingue formellement dans ces paroles d' Herodes.

(...).

Et par celles-cy de Mariamne ;

(...).

Et par ces autres d' Herodes ;

(...).

p544

Si en ce lieu on peut moraliser les furies, on pourra aussi moraliser le soleil ; et si l' allegorie est un asyle general à toutes les licences vicieuses, il n' y aura point de dieu ni de deesse, qu' on ne puisse introduire dans une tragedie chrestienne, à cause qu' ils signifient tousjours une autre chose que celle qu' ils representent.

Encore dans l' oreste d' Euripide, l' explication de Monsieur Heinsius pourroit avoir lieu ; parce que les furies ne sont point visibles aux spectateurs, ne paroissent point sur le theatre, ne parlent point à oreste, et qu' ayant le cerveau blessé, et la conscience troublée, il pense voir ce qu' il ne voit pas, au jugement mesme de sa soeur, qui luy dit :

(...).

Dans vostre poëme il n' est pas ainsi. Les furies n' y

sont pas des illusions ; elles y sont de véritables objets ; Herodes ne se les imagine pas, le poète les fait. Elles s'arment de tous leurs flambeaux, et n'oublient pas un de leurs serpens, pour faire peur à la compagnie. Mariamne les évoque à haute voix, et les tire après elle du fond de l'abysme.

Avant que de passer outre, je demande justice à Monsieur Heinsius du tort qu'il a fait à cette vertueuse reine, et appelle de sa rigueur à son équité. Il pouvoit bien, monsieur, luy estre moins rude, et la traiter moins severement. Ne pouvoit-il point la loger en un lieu plus commode que l'enfer des malheureux, et en meilleure compagnie que celle des ames criminelles ? Puisque la félicité est beaucoup plus à estimer que la vie, Herodes qui la tua, luy fut beaucoup plus doux que celui qui l'a damnée ; et un mari soupçonneux qui se desfait de sa femme, trompé par la calomnie, est moins responsable de son action, qu'un poète desinteressé, qui perpetuë le supplice d'une innocente, après que l'histoire l'a justifiée, et que seize siècles consecutifs ont rendu tesmoignage de sa vertu.

C'estoit une princesse, qui à la vérité avoit le coeur grand, et se sentoit du lieu d'où elle venoit. Les moins favorables à sa memoire disent qu'elle estoit un peu altiere, et de l'humeur de la première agrippine. Mais tous demeurent d'accord qu'elle fut d'une pudicité invincible, et qu'ayant assez de beauté pour en disputer avec Cleopatre, et pour luy ravir Antoine ; bien loin de faire part de cette beauté à un estranger, elle ne voulut pas souffrir que son propre mari en abusast, ni ne luy abandonna ce qu'il possedoit. Quand je considere dans Joseph le dernier acte de sa vie, qui couronne tous les autres, et cette orgueilleuse chasteté, qui estonne les accusateurs, et semble attendre des recompenses des juges ; quand je voy en suite la justice que le ciel fit de sa mort, et la peste qu'il envoya en Jerusalem, pour venger un sang si noble et si précieux ; je ne puis la voir revenir de l'enfer

p545

des coupables, sans quelque mal de coeur contre celui qui l'y a précipité, bien que je l'honore parfaitement ; ni luy ouïr dire ces paroles, sans m'y opposer, bien que je les trouve extrêmement belles ;

(...).

Il n'y a pas beaucoup d'apparence que l'ame bienheureuse d'une sainte sorte des memes prisons que

l' ombre detestable de Tantale, comme elle est appelée par le tragique latin. Mais il y avoit encore moins d' apparence, qu' elle en sortist pour prendre part à l' action la plus inhumaine, dont la tyrannie se soit jamais advisée, et pour estre conseillere d' un massacre, dont le seul Herodes pouvoit estre executeur. Si cela estoit, elle auroit appris en l' autre monde ce qu' elle ignoroit en celui-cy, et se seroit bien gastée dans la frequentation de ces parricides et de ces impies, parmi lesquels on nous la figure. Mais prenons le cas que ce changement soit veritablement arrivé, et qu' elle soit devenuë une autre ; dites-moy, s' il vous plaist, monsieur, ne s' esloigneroit-elle pas de la fin qu' apparemment elle doit avoir ; ne se vengeroit-elle pas fort mal de sa mort, de s' en prendre à des innocens, et non pas à son meurtrier ; et d' augmenter ses crimes, plustost que de les punir ? Si les meres desolées, qui viennent au cinquiesme acte, sçavoient cela, et voyoient ce qui se passe dans le quatriesme, elles crieroient plus contre Mariamne que contre Herodes, et amasseroient sur elle toutes les imprecations qu' elles adressent ailleurs. Et si au dire du philosophe, un mauvais conseil merite plus de blasme qu' une mauvaise action, parce que le mal n' eust pas esté fait, s' il n' eust esté conseillé ; la reine à ce conte-là seroit pire que le tyran. Mariamne seroit la premiere parricide de Jesus Christ, seroit la plus ancienne persecutrice de l' eglise ; seroit l' exemplaire de Neron, de Decie, et de Diocletien. Il semble à la verité au commencement qu' elle agisse plus par nécessité que par eslection, et que ce ne soit pas de son bon gré qu' elle vienne faire du desordre dans le monde. Elle tesmoigne bien la repugnance qu' elle y apporte, et proteste de la violence qui luy est faite. Elle dit qu' on la force de se mesler du plus grand, et du plus odieux de tous les crimes. Toutefois, monsieur, ce qui la force, ne me paroist point ; et je cherche d' où peut venir cette violence, puisqu' incontinent apres elle use d' autorité sur Tisiphone ; elle luy commande, comme si elle estoit de sa suite ; elle la presse et la haste de telle façon, qu' on diroit qu' elle est la furie de la furie mesme.

Cette inegalité ne seroit pas louée par Aristote, qui blasme l' iphigenie d' Euripide, de desirer tout d' un coup la mort avec une extrême passion, dont elle venoit de tesmoigner une extrême crainte. Mais si le mesme philosophe trouve mauvais que la menalippe du mesme

poète discoure trop subtilement de la philosophie,
 parce que ce ne sont ni matieres qui tombent sous la
 connoissance d' une femme, ni discours qui soient de la
 bienséance de sa condition : trouveroit-il bon, à
 vostre advis, qu' Herodes fust si versé dans les
 fables des payens, qu' il parlast de Saturne, des
 titans, du chien qui garde l' enfer, du fardeau
 qu' Atlas a sur ses espaules, du lait qu' on verse
 dans les sacrifices, et qu' il ne sceust pas seulement
 ce qu' un simple initié aux mysteres peut avoir appris
 de la religion d' autruy, mais tout ce qu' un ancien
 et parfait renegat en pourroit sçavoir ?

Je ne sçay pas, monsieur, si Aristote le trouveroit
 bon. Pour Mariamne, il y en a quelques-uns qui
 trouvent que c' est un personnage peu convenable à
 l' action où elle s' occupe, et un instrument fort mal
 propre à estre employé dans un massacre. Il falloit
 chercher, disent-ils, une autre instigatrice du tyran,
 et une autre guide de la furie. Ou si on vouloit
 absolument se servir d' elle, et qu' il fust necessaire
 qu' elle s' apparust à son mari, ce devoit estre sans
 tout cét attirail, et toute cette pompe d' enfer :
 et seulement pour luy faire reproche de sa cruauté,
 pour luy predire les malheurs de sa maison, pour luy
 declarer les peines que la justice divine luy
 preparoit, et qui l' attendoient en la vie future. Une
 semblable apparition eust esté moins estrange que
 l' autre, et se fust accordée avecque l' histoire. Car
 il est vray qu' Herodes ne pût jamais s' effacer
 Mariamne de l' esprit. Les jeux, la chasse, les
 festins, luy furent pour cela des remedes inutiles.
 Son idole le suivoit, en quelque part qu' il allast.
 Il croyoit voir par tout Mariamne. Il n' y avoit coin
 de son palais, qu' il ne fist retentir de ce beau nom.
 Il demandoit quelquefois à ses gens où Mariamne s' en
 estoit allée. Il conjuroit le ciel et la terre de luy
 rendre Mariamne.

Voilà bien des paroles et de l' escriture, de la fable
 et de l' histoire. Mais ne vous plaignez que de
 vous-mesme. Vous estes cause, monsieur, de vostre
 malheur, et avez semé les espines, que vous aurez la
 peine de recueillir. Il est dangereux de tomber entre
 les mains d' un homme de grand loisir, et qui n' a
 parlé il y a long-temps. Il vaudroit beaucoup mieux
 recevoir chez soy un hoste qui n' a mangé de huit jours.
 Il vaudroit presque autant se trouver sur la levée
 d' une riviere qui se desborde. Et l' importance est, que

si je n'avois pitié de vous, je n'aurois pas achevé.
Il ne tient qu'à moy que la persecution ne s'eschauffe
encore davantage, et que vostre patience ne soit
esprouvée jusques au bout. J'ay dequoy estre plus
long-temps fascheux que vous ne sçauriez estre
complaisant. Ne pouvant vous vaincre par la force de
la raison, je puis vous lasser par la multitude des
questions. Je pourrois vous demander, monsieur, si le
principal personnage d'une tragedie devant estre plus
malheureux que meschant, afin d'exciter en l'ame du
peuple plus de pitié que de haine ; Herodes est un
personnage de cette nature ? Si les frequentes
comparaisons, qui ornent les autres sortes de poésie,
n'empeschent point celle-cy ; ne sont point des
embarras

p547

et des retardemens de l'action qui en affoiblissent le
cours et en rompent la continuité ; n'allentissent
point les passions, qui devant estre impatientes et
promptes, ne font pas leur devoir, si elles
s'arrestent et se considerent, si elles cherchent des
miroirs et des images à se regarder dedans ? Je
pourrois m'enquerir de vous pourquoy cette Anne, qui
est dite prophetesse, est si peu assurée du
lendemain, et si apprehensive d'un peril qui se
devoit esviter ; ne dit rien qui ne tesmoigne une
grande ignorance de l'avenir, et qui fasse voir le
moindre rayon de l'illumination qu'elle avoit receüe ?
Pourquoy Joseph louë l'abstinence du vin en la
Sainte Vierge, puisque l'usage du vin n'a jamais
esté ordinaire aux vierges, et qu'on peut les blasmer
d'en boire, et non les louer de n'en boire pas ?
Pourquoi ce vers de Virgile,
(...),
a esté renversé de cette sorte,
(...).

Puisque probablement la reputation d'un prince
s'estend au delà de son royaume, et que le bruit
estant plus viste, et faisant plus de chemin que la
puissance, il ne doit pas s'arrester à la mer, si la
puissance va jusques au ciel ?
Il me seroit aisé de former d'autres difficultez, et
de trouver d'autres atomes dans le soleil. Mais il est
temps de s'ennuyer d'une occupation si vaine, et de
quiter une besogne, que je n'esleve que pour estre
renversée ; qui ne sera en sa perfection, que quand
vous l'aurez mise par terre. Il faut que l'opinion
face place à la science, et les doutes à la certitude.

Il faut apporter nos conjectures et nos soupçons aux pieds de cette souveraine critique, qui prononce ses arrêts à Leiden, et qu' on va consulter des dernières parties de l' Europe. J' ay hazardé contre vostre poëme quelques objections, dont je ne suis point assuré ; et en ay attaqué timidement deux ou trois endroits. Mais je suis fort assuré de la bonté de la chose, et de l' estime qu' elle merite. Je ne delibere point, s' il en faut louer la structure toute entiere, et établis pour dogme et pour resolution absoluë, que c' est un ouvrage dont les moindres pieces sont precieuses.

Y a-t-il rien, monsieur, de plus haut et de plus solide que le discours que nostre ami fait faire à son ange, de la naissance, du progres, et du desbordement de l' idolatrie sur toute la terre ? Sans le flater, ce sont les essences d' une infinité de livres, que les saints peres ont escrits contre les gentils : c' est l' esprit de ces grands corps, qui remplissent les bibliotheques ; c' est la vertu de toute la masse de leur doctrine.
(...).

p548

De la these morale il descend à l' hypothese historique, mais par des degrez qui sont tous d' or, et pour estaler des choses encore plus riches.
(...).

Ceux qui sçavent quel estoit le secret de ces mysteres, qu' un ancien appelle (...), seront ravis de cette fureur de se taire : et ceux qui à la doctrine profane adjoustent la pieté chrestienne, commenceront à estre touchez par les vers qui suivent :
(...).

Mais voicy, monsieur, qui doit exciter la devotion de tous les fidelles. Voicy la plus belle nativité, qu' on ait jamais veüe, et un tableau que j' estime sans pareil, soit pour la delicatesse des traits, soit pour la vivacité du coloris, soit pour cette partie spirituelle de l' art, qui envoie une reflexion des passions de l' ame sur les mouvemens du visage.
(...).

p549

J' ay veü des images de la Sainte Vierge, de la main de Raphaël D' Urbin : j' en ay veü de celle de Michel Ange : mais je n' en ay point veü du prix et

du merite de celle-cy, et j' advouë que la peinture parlante a beaucoup d' avantage sur la muette. Au reste, monsieur, ne remarquez-vous pas de tous costez les ornemens du langage figuré, et les graces du stile poëtique ? Ne prenez-vous point garde aux diverses beautez de l' elocution, et à l' esclat que jette chacune de ces paroles.

(...).

Il nomme les estoilles, proceres coeli, apres le poëte Manile, et la metaphore ne doit point offenser les grammairiens, pourveu qu' elle ne desoblige point les anges, dont auparavant il s' est contenté de dire,

(...).

Car d' abord il semble qu' il y a autant de difference entre quirites et proceres, qu' entre les bourgeois et les grands, entre le peuple et la plus noble partie du peuple. Je vous laisse à decider cette question, pour venir à ces paroles d' Herodes,

(...).

p550

Il faut avoir esté jusques dans le coeur des tyrans, et y avoir veû cette crainte perpetuelle de n' estre pas assez craint, et ces combats sans relasche de la conscience et du vice, pour en tirer une si naïve confession de leur miserable grandeur, et de la peine qu' il y a, à faire du mal. Il faut bien, monsieur, connoistre le naturel de la tyrannie, qui veut souvent les choses contraires ; qui se propose les impossibles ; qui ne peut souffrir de contradiction, ni de resistance, pour faire parler le tyran de cette sorte :

(...).

Mariamne est admirable par tout, particulierement quand elle dit que l' enfer luy est plus supportable que la presence de son mari.

(...).

Pour la fureur d' Herodes, en suite de la vision qu' il a euë, elle est divinement exprimée ; et que sçauroit-il dire de plus ardent, et de plus pathetique que cecy ?

(...).

Mais quand cette longue troupe de morts qui ont esté les victimes de sa cruauté, se presente devant ses yeux, je vous advouë mon infirmité,

p551

je suis quasi aussi effrayé que luy. Il me semble que les mesmes phantosmes et les mesmes spectres m' apparoissent. Je pense voir des choses presentes, et non pas lire des choses feintes, et ces paroles sont si vives et si violentes, que pour remuer les passions elles n' ont besoin, ni d' acteurs, ni de theatre.

(...).

Je ne m' arreste point à considerer les choeurs : il faudroit s' y arrester trop long-temps. Je laisse les sentences à ceux qui les aiment, et au peuple qui les demande, ainsi que le remarque Aristote. Je ne dis rien du vieux conseiller d' Herodes, qui fait à son maistre de si sages leçons de clemence, et luy donne de si bons advis, tels que celui-cy.

(...).

Je dis seulement que si Monsieur Heinsius invente avecque succes, il n' imite pas moins heureusement ; et que quand il emprunte quelque chose, il la rend sienne, ou la rend meilleure. Par exemple Claudien a escrit ces vers de la clemence.

(...).

Et Monsieur Heinsius les a ainsi imitez, mais de telle sorte, que la copie n' est pas inferieure à l' original.

(...).

p552

En mesme temps il a visé à un endroit de Virgile, et à un autre de Lucain, quand il a dit,

(...).

Il avoit dans l' esprit, (...), quand il a dit

(...).

Il songeoit à un vers grec, rapporté par Suetone en la vie de Neron, en faisant ceux-cy,

(...).

Horace et Virgile se reconnoistroient en ces deux passages.

(...).

Et

(...).

Voyez maintenant, je vous prie, comme les tyrans rendent eux-mesmes tesmoignage de la misere de leur condition ? Comme ils souffrent plus de mal qu' ils n' en peuvent faire ? Comme il est vray que la meschanceté boit la plus grande partie du poison qu' elle prepare à autruy ?

(...).

Ce sont à peu pres les paroles que Tibere escrivit au senat dans le chagrin de son impure vieillesse, et

parmi les supplices de sa conscience. Et quoy qu' il soit vray qu' Herodes mourut avant que Tibere fust parvenu à l' empire, il n' y a point d' inconvenient en cét agreable anachronisme. Le juif pouvoit avoir eu la mesme pensée que le romain, et ce qui a esté dit depuis, pouvoit avoir esté dit auparavant. Cette anticipation qui ne choque ni la possibilité, ni la vray-semblance, est docte et ingenieuse : aussi bien que celle de Dejanire, qui commence une tragedie de Sophocle par une sentence de Solon. Car quoy que Solon fust posterieur à Dejanire, neantmoins Dejanire n' estoit pas si ancienne que le sens commun, qui est le premier auther des sentences veritables. De mesme dans Euripide quand Thesée parle d' Hippolyte,

p553

comme d' un philosophe pythagoricien, qui s' abstenoit des viandes permises, il ne parle point mal à propos ; parce qu' encore qu' il soit vray que Pythagore n' ait vescu qu' environ la soixante-cinquiesme olympiade, et que Thesée ait esté long-temps avant la premiere, il est encore plus vray que la vertu a esté devant la philosophie, et l' abstinence devant les regles. J' approuve ces allusions fines et modestes, qui ne designent ni les lieux ni les personnes, qui ne renversent point la chronologie par des antidates de plusieurs siecles, ni ne se mocquent de l' histoire par quelque chose de plus estrange que la prophetie. Mais je ne puis approuver que dans l' electre de Sophocle on raconte qu' Oreste soit mort aux jeux pythiens, qui ne furent instituez que du temps de Triptoleme, c' est à dire qu' il soit mort cinq cens ans avant qu' il fust nay.

Je ne puis souffrir ce vers de la medée de Seneque,

(...),

ni cét autre de sa thebaïde,

(...),

ni ce troisieme de son thyeste,

(...).

Où vous voyez que le nom des romains est donné aux premiers grecs ; et partant qu' on fait mention des romains non seulement avant la fondation de Rome, mais aussi avant la guerre de Troye. Où vous voyez que Seneque met les aigles romaines dans les drapeaux des thebains, et qu' il introduit à Corinthe une coustume romaine, et un nom romain, en un temps, où le bisayeul de Romulus estoit encore en l' idée des choses.

Je trouve aussi peu supportable, monsieur, que dans l' amphitruon de Plaute, Sofia et Amphitruon jurent par Hercule, qui ne devoit estre conceû que cette nuit-là :

(...).

Sans doute le comique a pris l' un pour l' autre, et s' est equivoqué en ces deux endroits. On ne sçauroit le traiter plus favorablement que de dire qu' il a songé ailleurs, et ne s' est pas souvenu de ce qu' il falloit ne pas oublier. Son jugement ne se peut sauver qu' aux despens de sa memoire, et en advoüant qu' il a presté ses termes à ses acteurs, et qu' il pensoit estre Plaute, quand il estoit Amphitruon.

Je sçay quel est là dessus le plastre des grammairiens, et que pour conserver l' honneur des poëtes on a recours à une figure que les grecs appellent prolepsis. Mais je sçay aussi qu' apres avoir violé les loix, on cherche des lieux de refuge, et que le mal trouve tousjours de l' appuy et de la protection. Ma bonté ne va pas si avant. Je n' ay pas assez de foy pour m' imaginer un mystere sous chaque mot d' un ancien, et pour croire que toutes les vieilles erreurs sont raisonnables

p554

et regulieres. Si on fait cette ouverture, et si on se sert d' un moyen si aisé de justifier les mauvaises choses, il sera à l' advenir fort difficile d' en faire.

Il y aura du merite à faillir, puisque toutes les fautes seront des figures. On ira bien loin par ce chemin, et nous pourrons à la fin asseurer sous le bon plaisir de prolepsis, et sur la parole d' un docteur moderne, qu' Adam disoit tous les matins les pseumes de la penitence de David ; et que quand l' ange visita la vierge, il la trouva qui achevoit ses heures de nostre-dame.

Nostre autheur n' a garde de se laisser cheoir dans ces precipices : il ne s' en approche pas seulement.

Il fait dire à Herodes par avance, ce qu' a dit Tibere long-temps apres : mais il ne luy fait pas alleguer le nom de Tibere. Il aime et estime les anciens, mais il les aime raisonnablement et les estime avec connoissance. Il est juge, et non pas flateur de l' antiquité ; et quoy qu' il donne beaucoup à l' autorité du temps et de l' âge, il declare neantmoins dans la lettre que vous m' avez envoyée, qu' il ne luy donne pas toutes choses.

Je ne sçay pourtant, monsieur, si cette declaration ne fait point de tort à la proposition qu' il a

soustenuë. Apparemment il ne peut condamner le (...) et le (...) des perses d' Aeschyle, qu' il ne condamne sa Tisiphone ; et la cause de la furie ne semble pas meilleure que celle des dieux. Car puisque les payens admettoient divers principes des choses, et reconnoissoient de bonnes et de mauvaises divinitez, quel choix y a-t-il pour la religion entre Tisiphone et Mercure ? Monsieur Heinsius ne paroist-il pas aussi-bien grec en Judée, qu' Aeschyle l' a esté en Perse ; et n' apporte-t-il pas aussi-bien que luy sur une scene estrangere, les moeurs et les loix d' un autre pays ?

Pour le mot de barbare, dont il trouve mauvais qu' un persan se serve, parlant de ceux de sa nation ; si c' est une faute, elle est fort familiere à Aeschyle ; et en la seule piece dont il s' agit, il y tombe si souvent, qu' on peut compter jusqu' à cinq ou six de ses recheutes. Dans le rhesus d' Euripide, presupposé que ce soit une de ses legitimes tragedies, Hector se nomme luy-mesme barbare. Et dans la seconde apologie de Justin Martyr, afin que nous ayons aussi la deposition des chrestiens, Abraham est mis entre les barbares. D' où l' on peut apparemment inferer, que ce terme n' estoit pas alors en si mauvais odeur qu' il est à present ; et qu' il distinguoit seulement les autres peuples d' avec les grecs, sans les en separer avec honte, et sans les marquer d' aucune tache. Car en effet, quelle apparence qu' un pere de l' eglise voulust dire des injures à Abraham, qui a esté la semence de l' eglise, et le pere des fidelles ? Quelle apparence que dans un mesme endroit Hector se loüast, et se méprisast soy-mesme ; et qu' un messenger perse, racontant à la mere de Xerxes la desroute de l' armée de son fils, fust si estourdy que d' offenser le roy son maistre, en presence de la reine sa mere ? Ce seroit, monsieur, une trop grande mesprise. Et j' aimerois autant qu' apres la victoire de l' empereur Charles, un messenger

p555

protestant vinst dire à la duchesse de Saxe, que les heretiques ont esté défaits ; ou qu' un espagnol apres la bataille de Nieuport, entrant à Bruxelles hors d' haleine, criast dans les ruës, que les hollandois ont fait fuir les marranes.

De cecy, et du reste de nos autres doutes, Monsieur Heinsius nous esclaircira, quand il voudra prendre quelque relasche, et se délasser de ses occupations ordinaires. Il ne faut qu' un rayon de son esprit, pour

dissiper tous les nuages qui se sont eslevez du nostre ; et un moment de son attention, pour nous satisfaire sur toutes les propositions que nous avons faites. L' entreprise qu' il a desja si fort avancée, n' en recevra point de prejudice, et une si courte interruption ne sera pas remarquable dans la suite d' un si long travail. Je suis persuadé dès à present des merveilles que vous m' en avez annoncées, et fais grand fondement sur vostre parole. Je ne doute point, monsieur, qu' il ne nous revele ce qui jusques icy a esté caché, et qu' il n' enrichisse nostre siecle d' une infinité de biens que nous n' avions pas. Mais, ne vous en desplaise, je les attends de son propre fonds et de l' abondance de sa raison, beaucoup plus que du commerce qu' il a avec les rabbins, et de la connoissance qu' il s' est acquise des langues orientales.

Quoy que vous me puissiez dire, je ne sçaurois avoir grande curiosité pour ces raretez estrangeres, et quoy que les gens de ce pays-là ayent reproché à Solon, que les grecs estoient enfans en matiere d' antiquité, à mon gré ces enfans sont plus sages que ces hommes, et les cadets ont de l' avantage sur les aisnez. à moins que d' avoir trouvé les manuscripts du roy Salomon, ou du vray Mercure Trismegiste, je plaindrois la peine que j' aurois prise en la recherche de leurs autres livres ; et je voy dans les exercices de Monsieur Casaubon, que les plus superbes despouilles qu' il avoit rapportées de vostre orient, estoient ou des contes ridicules, ou de mauvais petits proverbes, qui ne valent pas les nostres vulgaires. Pour employer proverbes contre proverbes, au lieu des thresors qu' on cherche, ce ne sont le plus souvent que des charbons qu' on rencontre, et je veux croire que Monsieur Heinsius ne se chargera pas d' une si pauvre marchandise, estant, comme il est, si riche de sa naissance, et de ses premieres acquisitions. Je veux croire de plus, monsieur, qu' il accompagnera sa doctrine de tant de prudence, et temperera ses escrits d' une telle discretion, qu' il n' y aura pas un mot qui sente la passion des partis, et l' aigreur de la dispute ; qui ne puisse estre souscrit de tous les chrestiens, et ne paroisse raisonnable à tous les hommes. Il ne voudroit pas se bannir luy-mesme de la plus noble partie de la terre, et se fermer les portes de Rome, où ses livres ont esté si plausiblement receus, et son nom est en si bonne odeur dans le vatican. Il ne se dedira pas de son ancienne civilité, avec laquelle il a parlé des princes ecclesiastiques, et a loué le Pape Leon Dixiesme, et les cardinaux

Bembe et Bessarion. Il ne changera point un stile si sage, que la vertu a plustost formé

p556

que la rhetorique ; qui est un effet de la raison nette, et demeslée des affections ; qui rend les ouvrages d' un homme discret inviolables à tous les peuples.

Cette modestie estant de soy extrémement à priser, reçoit un second lustre par l' opposition du vice contraire, et d' un certain zele furieux, qui ne se contente pas de destruire l' amitié, mais ruine encore le commerce ; qui ne viole pas seulement la société civile, et le droit des gens, mais aussi la commune humanité, et les loix de la nature. Les personnes transportées d' une si aveugle passion, pensent que deux hommes de differente creance, sont de differente espece, et que Dieu n' a pas fait à son image ceux qui ne sont pas de leur opinion. On a beau chercher le calme apres la tempeste, et un accommodement apres les troubles ; quelque paix qui se face, ils n' observent point les conditions accordées ; ils s' exceptent de tous les traitez, et ont l' esprit tousjours armé, et la langue tousjours ennemie. J' ay eu pitié autrefois de ce zele forcené, dans les vers du docteur Baudius, et luy ay souhaité souvent les bons intervalles des malades, ou pour le moins la remission de leurs accez. Cét homme entroit en fureur, toutes les fois qu' il parloit de Rome, je ne dis pas en fureur, pareille à celle qui inspiroit Orphée, mais pareille à celle qui le deschira. Je ne vis jamais tant d' escume, ni tant de bile sur le papier : et bien qu' aux autres matieres son genie fust heureux, et son expression agreable, en celle-cy il faloit l' enchaisner comme possédé, et non pas le couronner comme poëte.

On ne doit point apprehender que son ami ait de semblables enthousiasmes. Les mouvemens de son esprit sont plus reglez, et plus justes. Il n' est pas prodigue du bien de la liberté ; il en use moderément et avec espargne, et se defend beaucoup de choses que la coustume de son pays luy pourroit permettre. Puisque dans des livres de raillerie, et se jouiant avec ses amis, il a tesmoigné qu' il portoit quelque respect à la religion d' autruy, il ne sera pas moins respectueux, travaillant sur la sainte escriture, et devant faire part de son travail à toute la republique chrestienne. Puisque le sage, selon le dire d' Aristippe, est sobre le jour des bacchanales,

il n' a garde de ne le pas estre les jours de jeusne,
et de devotion.

J' en ay assureé monsieur l' archevesque de Thoulouze,
et monsieur l' evesque de Nantes, qui font estime
tres-particuliere de son merite, et n' attendent rien
de commun de ses dernieres meditations. Ce sont
monsieur, mes deux grands amis, et deux grandes
lumieres de nostre eglise. Ils ont l' un et l' autre
une parfaite intelligence du droict divin et humain ;
de la partie de la religion qui contemple et qui
discourt, et de celle qui agit et qui ordonne ; de la
philosophie, et de la politique chrestienne, ainsi que
parlent les peres grecs. Mais ils ont de plus un
goust tres-exquis en toute sorte de litterature, un
amour incroyable pour la verité, de quelque main et de
quelque climat qu' elle vienne, une justice
incorruptible en la distribution du blasme et de

p557

la loüange. Vous ne serez point fasché que je leur aye
communiqué vos lettres, et que nostre ami, qui va
entrer dans la lice, soit attendu par de si illustres
spectateurs. Je leur ay aussi montré sa tragedie,
qu' ils ont estimée infiniment, et leur ay proposé mes
objections, qu' ils n' ont pas entierement rejettées.
Toutefois, monsieur, quelque reflexion qu' ils fassent
dessus, ils s' attachent au plus noble objet. Ils
trouvent que le poëte est incomparablement meilleur,
que le grammairien n' est subtil ; et qu' il reste
beaucoup plus de matiere pour l' admiration, qu' il n' y
en a eu pour la curiosité.

DISSERTATION 4

Est-il possible qu' il y ait rien de commun entre le
vatican et mon village, et que ceux qui vivent dans la
grandeur des choses romaines, ayent eu la bonté
d' abaisser leur esprit jusques au mien, et de
rechercher une si inegale correspondance ? La bonté,
monsieur, ne sçauroit estre plus humble, ni
descendre davantage. Et c' est sans doute une oeuvre
de cette surerogation qui nous est venuë du lieu où
vous estes ; qui encherit sur les devoirs qui se
pratiquoient, et sur les vertus qui estoient connuës ;
qui passant de la religion dans l' amitié, porte ses
graces aux extremittez de la terre, et travaille en
cette-cy comme aux autres, à la reduction des
sauvages.

Il n' est point en effet de si farouche sauvage, qui ne
se laissast apprivoiser à des paroles semblables aux

vostres, et ne courust apres un charme si doux et si attrayant. Il n' est point de si obstiné fugitif du monde, qui ne fust tenté d' y retourner, à la veuë des belles choses que vous m' en avez envoyées. Mais l' importance est qu' elles sont de vous plustost que du monde, et que vous avez le don de faire ce que vous avez la charité de communiquer.

Je n' ay pas la memoire si mauvaise, que je ne regouste souvent en moy-mesme le fruit que j' ay recueilli de vos entretiens, et qu' il ne me souviene des delicieuses apresdisnées que nous avons passées à Paris. Quand l' infortuné Seton ne m' auroit fait que le bien de vous amener en ma chambre, je luy seray obligé toute ma vie, et pleureray ses malheurs comme les miens propres. En ouvrant la bouche vous me gagnastes le coeur, et je vous donnay mon affection, avant que de vous donner mon estime. Nous eusmes en suite, plusieurs conferences morales

p558

et politiques ; nous parlâmes des âges de l' eloquence, et de la diversité des stiles : de la saine et sincere antiquité, de la vraye et legitime science ; et je prenois garde que presque par tout nos opinions se rencontroient aussi justement que nos volontez s' estoient accordées.

Nous adorâmes ensemble Aristote et Ciceron. Nous condamnâmes la memoire de Ramus, et les heresies qu' il a faites en philosophie et en rhetorique. Plaute fut estimé, mais l' advis d' Horace fut suivi, et nous nous declarâmes pour Terence. Virgile eut ses autels, aussi-bien que Ciceron. Les autres poëtes des siecles suivans, qui voulurent aller plus haut que luy, passerent pour des phaëthons et pour des icares. Nous dismes de Seneque ce qu' il avoit dit de Mecenas. Mais que ne dismes-nous point, et à qui ne fismes-nous point le proces ? Nous conclusmes, s' il vous en souvient, à la suppression de ces esprits querelleux, qui troublent la paix du monde par leurs syllogismes eternels ; et de ces exaggerateurs violens, qui accablent leurs meilleurs amis, de l' infinité de leurs paroles.

C' estoit le principe d' une heureuse societé, et j' en allois tirer de grands avantages si la fortune ne nous eust separez quelque temps apres, et si le ciel n' eust voulu que j' eusse esté tousjours solitaire, tandis que vous avez esté courtisan. Cette qualité que j' apprehende naturellement, et le peu de souci d' autrui que je m' imaginois que vous laissoit le soin

de vous-mesme, m'avoient empesché de songer à établir aucune sorte de commerce avec vous. Mais j'ay eu tort, monsieur, de m'estre arresté à mon imagination. Je reconnois qu'il n'y avoit rien à craindre d'une ame préparée comme la vostre, qui avant que de se hazarder dans le mauvais air de la cour, avoit fait fondement de vertu, et pris force dans les bonnes lettres. Je verifie par la harangue qui a esté prononcée devant tant de princes et tant d'autres auditeurs illustres, qu'on peut avoir des pretensions temporelles, sans renoncer aux biens de l'esprit ; et que pour estre voisin de la chancellerie, et de ces harpies qui gastent tant de papier, vous n'estes pas plus esloigné de Parnasse, et de ces deesses qui employent le papier si noblement.

Si vous estiez homme à vous contenter d'une lettre, il ne faudroit joindre à cecy que trois lignes de remerciement, et vous en auriez une qui seroit plus longue qu'il ne faudroit. Mais une trop longue lettre mesme ne vous suffit pas, et vous me donnez matiere d'un livre. Vous voulez, dites-vous, mon jugement sur vostre harangue ; ou, si à l'ordinaire je fais difficulté de juger, vous voulez à tout le moins que je parle, et que je parle autant que si nous estions en presence l'un de l'autre, et que j'eusse vostre composition entre les mains, pour vous rendre compte de ma lecture.

Sçachez donc en premier lieu, monsieur, que je suis bien glorieux, d'avoir un ami qui se fait escouter à douze cardinaux tout à la

p559

fois. Il y a eu des conciles où il n'y en avoit pas tant, et les apostres n'ont pas esté davantage. Je sçay bon gré certes à ces senateurs de la republique chrestienne, de faire ainsi honneur à nos muses, et de prendre leur place dans vos assemblées : mais je soustiens de plus qu'un stile si noble que le vostre, et si bien purgé des vices des derniers temps, meriteroit l'audience de l'ancien senat, et l'approbation de ces premiers rois de robe longue. Mon dessein n'est pas de toucher par là à l'honneur de nostre siecle, ni de me figurer de l'infirmité et du declin en une ville à qui l'eternité a esté promise. Il faut que je m'explique sur ce sujet, puisque l'occasion s'en presente, et que je me trouve en bonne humeur : il faut rire serieusement, et deffendre vos droicts, sans prejudice de ceux de Rome. Que cette Rome soit encore la teste du monde, et par

consequent le siege de l' intelligence et la demeure de la majesté. Que les romains d' aujourd' huy, quoy qu' esloignez de mille degrez de ceux de jadis, ne soient pas moins les eloquens heritiers de Ciceron, que les magnanimes neveux de Remus ; je n' ay garde en mon particulier de m' y opposer, ni de m' inscrire en faux contre leurs qualitez et contre leurs titres. S' il leur plaist mesme, ils peuvent continuer à nous reprocher nostre barbarie, et la rudesse de nos oreilles : ils peuvent s' imaginer que les autres nations jettent seulement des voix confuses, et forment des sons mal distinguez, et qu' il n' y a que l' italienne, qui ait le vray usage de la parole. Ce n' est pas à moy à prendre querelle en cette occasion, et je ne m' offense point d' un mespris, auquel il y a long-temps que je suis accoustumé, et qui me rend peut-estre justice.

J' ay eu le plaisir autrefois de leur ouïr dire, haragione quella bestia, quand quelque homme de deçà les monts avoit dit quelque mot qui leur plaisoit : et le pape Paul ne fut-il pas admirable, dans une consultation qui se fit à Rome sur une question de droict, que tous les jurisconsultes d' Italie avoient remuée inutilement ? Ayant veû l' advis d' un docteur de France, qui decidoit cette question, et tranchoit net la difficulté, il s' escria, comme s' il eust veû un prodige, (...).

Parce que je ne prens gueres les choses à coeur, et que je vivois inconnu à la cour de ce bon prince, tout cela me divertissoit plus qu' il ne me faschoit. Mais vous, monsieur, vous n' estes pas dans les mesmes termes : vous n' estes pas, comme j' estois, simple spectateur de la foire et des marchands. Vous estalez et faites debit, aussi-bien qu' eux : vous avez nos affaires de livres, et nos interets de science entre les mains : vous representez l' esprit de la nation. Et partant c' est à vous à qui on fait tort, si on nous fait encore de pareils outrages, et si les jugemens romains traitent encore si mal les vertus françoises.

Car en effet, sans parler pour cette heure des connoissances superieures,

p560

et des extrêmes efforts que fait la raison à chercher la verité, la possession de la langue vous peut-elle estre disputée legitimement ? Et qui est-ce qui a le secret des bons auteurs, et l' art de les imiter, si vous ne l' avez ? Ou l' elegance s' est perduë, ou vous

l'avez conservée : ou les graces sont mortes, ou elles vivent dans vos escrits.

Assurément vous avez veû l' idée de ce beau, qui illuminoit les anciennes compositions ; et je ne craindray point de le dire, celle que vous m' avez fait la faveur de m' envoyer, n' a rien de moderne, ni de l' année mil six cens trente-huit, que la matiere et la datte. Les enfans des orateurs allegueront donc leur race, et feront vanité de leur nom tant qu' il leur plaira ; vous pouvez alleguer de vostre costé le merite de leurs peres : vous estes reconnoissable à leur air et à leurs façons : et il est certain que pour la noblesse de l' esprit, la ressemblance et l' egalité sont des marques bien plus seures et plus legitimes, que ne sont la naissance et l' adoption.

Je voulois d' abord en venir là, et je vous ay aussi renvoyé d' abord à la plus haute et à la plus pure antiquité. Je vous ay souhaité un monde plus juste que celui-cy ; et ce senat, s' il estoit possible, qui tout esclatant qu' il estoit, de sa propre gloire, confessoit d' avoir emprunté de la Toscane les ornemens de sa dignité, et n' avoit point de honte de reconnoistre au siecle de l' eloquence, qu' il apprenoit à parler dans les comedies d' un homme d' Afrique. Sa posterité ne devoit pas estre plus honteuse, ni moins favorable à la vertu, qui la vient trouver, de si loin. Et ceux qui advouënt qu' un estranger a esté le precepteur de leurs peres, devoient, ce me semble, advouër avec la mesme ingenuité, qu' il n' est rien aujourd' huy à Rome de plus romain que vostre langage.

Que s' il falloit porter cette affaire plus avant, et chercher du nombre, pour grossir nostre parti, nous leur mettrions en teste de puissantes forces de deçà les monts. Nous leur pourrions opposer plusieurs Fernels, plusieurs Buchanans, et plusieurs Erasmes. Mais sans me servir de ceux qui se sont contentez de leur patrie pour theatre de leur gloire, ni appeller nos voisins à nostre secours ; la memoire de Longueil et de Muret, ne doit jamais perdre parmi eux la reputation que leur presence s' y est acquise.

Un orateur hazardé diroit là-dessus, que les romains devoient aussi-tost oublier le nom de Brennus et de Bourbon. Pour moy, qui ne veux ni joindre les choses esloignées, ni user de comparaisons odieuses, je dis seulement qu' ils ne sçauroient nier que depuis la resurrection des lettres, operée par la vertu et par les miracles des princes de Valois et de Medicis, vous ne soyez le troisieme de nos gens, qui leur estes allé debatre jusques chez eux la

succession de leur Ciceron ; et qui vous pouvez fonder sur le mesme titre que celui qui crioit à haute voix dans une assemblée generale de leur peuple : (...) ?

p561

Je ne pense pas que ce vieux latin soit renouvelé mal à propos, ni que je vous baille un personnage à jouer, qui ne vous convienne pas. Quoy que j'aye de la passion pour vous, on ne me reprochera point, si je m'en puis empescher, que ma passion corrompe mon jugement. Tant qu'il m'est possible, je separe les choses et les personnes : et comme dans l'invective d'un accusateur je trouverois belle l'eloquence qui m'injurieroit, encore que je ne trouve point les injures bonnes ; aussi je ne gousterois pas mes propres loüanges, si quelque faux Pline m'adessoit un mauvais panegyrique.

Vous devez estre tres-assuré, monsieur, que ce desgoust ne me sçauroit venir de vostre genre demonstratif, et que les monumens que vous eslevez à la memoire de vos amis, ne blesseront jamais les yeux qui se connoissent en monumens. La maniere en est trop exquise, et le travail trop bien entendu ; et s'il y a eu des temples de telle structure, que quelquefois on y a oublié le dieu, pour y adorer l'architecte, vous estes encore de ceux-là, qui se consacrent eux-mesmes dans la dedicace de leurs ouvrages, et qui ne sçauroient faire l'eloge d'un autre, sans meriter qu'on face le leur.

Mais pour descendre au particulier des choses ; puisque le choix des paroles est le principe de bien parler, s'il en faut croire ce grammairien victorieux, qui reprocha à Sylla son ignorance, ne faut-il pas advouër que vous estes seigneur de la source d'où descoule tout nostre art ? Qu'il n'y a point d'homme qui connoisse le merite des paroles, et en sçache l'employ à l'esgal de vous ? Qui les emprunte, et les fasse siennes avec tant d'adresse ? Qui ait la vertu de choisir, comme vous l'avez ?

Que cette fleur cueillie de la noblesse de Rome, et que ce prince de la jeunesse me plaisent ! Il me semble de voir en la personne de nostre saint pere, le bon-homme Auguste, qui envoye Caius ou Lucius, Ad Ordinandas Res Orientis, ou qui les depesche de quelque autre costé, pour pacifier quelque autre partie du monde.

Que je trouve ingenieuse cette tour destinée aux veilles et aux contemplations philosophiques ! Et que

le poète Manile eust esté bien conseillé d' en bastir une pareille, afin de chanter avec plus de raison qu' il n' a fait, *Iam Capto Potitur Mundo !* La tour d' Eudoxe, qu' on montrait par rareté apres sa mort ; qui fut reverée des cniadiens, comme un lieu saint et sacré, et qu' ils appellerent (...), ne meritoit point un respect plus religieux que cette-cy ; qui sera visitée aussi un jour, je n' en doute pas, par les honnestes curieux que le desir de voir y attirera des dernieres extremitez de l' Europe. Mais cependant il y a bien de la satisfaction pour les yeux speculatifs, à regarder dans vostre harangue, la figure d' une si nouvelle et si magnifique forteresse ; à considerer le plan de cét arsenal de globes, d' astrolabes, et d' autres armes de mathematique, (...).

p562

L' allegorie des aventures d' Ulysse est conduite avecque grand jugement, et vous m' avez fait grand plaisir de nommer nostre cour, l' isle de Circé, et de reconnoistre que les esperances de la vostre sont souvent aussi fausses et aussi trompeuses que les chansons des serenes.

Il ne se peut rien de mieux que ce que vous dites de la correspondance que vostre sçavant avoit avec tous les sçavans de la terre, et de ce trafic d' histoires, d' antiquitez, de philosophie, et d' autres semblables marchandises, qu' il exerçoit depuis tant d' années, par la communication de ses lettres, (...).

Menenius Agrippa, qui a esté, comme vous sçavez, le fondateur de l' eloquence romaine, ne s' est pas servi de meilleure grace que vous, de la comparaison du corps humain ; et vous avez esté plus adroit que luy à esviter un mot qui eust esté peu honneste, si vous ne l' eussiez fait entendre sans l' exprimer, et qui ne pouvoit se faire entendre plus honnestement, que par cette partie qui se repose au milieu du corps, (...).

S' il falloit vous rendre compte de tous les beaux lieux de vostre harangue, il faudroit vous la renvoyer toute copiée, ou au moins la couper en plus de pieces, qu' elle ne contient de periodes. Dans ce parterre on ne peut tomber que sur des fleurs, et l' endroit le plus negligé ne laisse pas d' avoir quelque agrément et quelque merite. Mais sur tout, monsieur, je suis pour le commencement, aussi-bien que pour la fin ; et cette modeste introduction, par laquelle vous entrez dans l' esprit de vos auditeurs, avec ce (...), donne à connoistre à quiconque se connoist en gens, que vous n' estes pas seulement docteur, mais que vous estes

aussi honneste homme.

Comme encore vous faites voir que vous ne manquez pas de courage, parmi des personnes qui ont peur de tout ; et vous avez certes esté bien hardi d' oser rendre à la memoire de nostre grand historien, les respects et les hommages qu' à la verité tous les bons françois luy doivent, mais desquels il n' y en a gueres qui voulussent s' acquiter avec danger, en pays ennemi ou peu favorable. à propos dequoy il m' est souvenu de cét ancien mot, que ce n' est pas une action difficile, de louër les atheniens à Athenes ; et j' ay conclu delà que ce doit estre une entreprise peu commune, de louër à Rome un homme de qui Rome se plaint ; et de parler si haut en un lieu, où le saint office vous peut entendre.

Mais au reste pour qui me prenez-vous, et pourquoy me renvoyez-vous à vostre lettre latine ? Je n' ay que faire de l' autorité de Platon,

p563

ni de celle de Ciceron, ni de celle de Quintilien, et moins encore de celle de Cornificius pour approuver le dessein et la forme de vostre ouvrage. J' aime bien autant le calme et le cours paisible de l' eloquence, que ses flots et ses tempestes ; et n' ignore pas que la perfection de nostre art se trouve aussi-bien dans la mediocrité que dans la grandeur. J' ay leû le (...), et le (...) du rhetoricien Hermogenes. Mais j' ay leû aussi le (...), et le (...), du mesme rhetoricien.

Je sçay, monsieur, qu' il n' est pas tousjours besoin de remuer les passions avec violence ; il faut les toucher quelquefois avecque delicatesse. Il ne faut pas baiser de la mesme force que l' on frappe : il ne faut pas chatouiller avec des espines, ni reblessier par des pointes, les ames blessées par la tristesse. Toutes les machines ne doivent pas abbatre et porter par terre : il y en a dont on se sert pour soustenir et pour appuyer. Tous les mouvemens ne sont pas rapides et impetueux : il y en a de doux et de temperez. L' harmonie qui n' est qu' une grossiere image de l' eloquence sçait resveiller et sçait endormir : elle a dequoy exciter de l' esmotion, et dequoy mettre en repos la partie esmeuë ; et l' usage des tambours et des trompettes n' exclud pas celuy des guiterres et des luts.

Voilà, monsieur, vostre dessein, fortifié à ma mode ; et mes sentimens en partie sur le reste de vostre harangue ; apres lesquels, puisque vous me l' avez

ainsi ordonné, je viens aux objections, qui vous ont esté faites d' ailleurs.

Il y en a qui eussent voulu que vous eussiez espargné davantage les couronnes de souverain, et les superlatifs dominans, dont ils croyent que vous avez fait largesse dans une tres-grande oeconomie des autres figures pompeuses et magnifiques. Ils eussent voulu que vous eussiez eslevé vostre heros, sans mettre les autres heros sous ses pieds ; et que vous n' eussiez pas suivi la coustume de ces messieurs, qui le jour de la feste de quelque saint, n' en laissent pas un seul dans le ciel, sur qui ils ne luy donnent la presséance, le plaçant tousjours en despit de la legende, et contre l' ordre des litanies, au dessus de Saint Pierre et vis-à-vis de Dieu. car n' est-ce point trop, disent-ils, d' avoir dit dès le commencement, (...). Et un peu apres, (...). Et vers le milieu, (...).

Mais principalement sur la fin, ceux qui dans le ceremonial, (...), et qui croyent estre au dessus de tous les exemples, ont-ils pû souffrir patiemment que vous leur ayez proposé à suivre l' exemple d' une personne privée ? Et vostre exhortation conceuë en ces

p564

termes, (...), n' est-elle point injurieuse à leur dignité ? Et ne descouvriroit-elle point quelque tache d' avarice et quelque bassesse en leur courage, si estant princes d' un estat qui n' a point de bornes, ils avoient besoin d' estre excitez par des figures de rhetorique, à imiter la liberalité d' un conseiller de provence ?

Ce prince mesme de la jeunesse, qui m' a si fort pleû, a trouvé des gens du pays latin, qui ne l' ont pas receû, comme il me semble qu' il meritoit ; et qui ont dit que s' il est permis de donner des noms anciens aux choses presentes, on pourroit bien appeller le doyen des cardinaux prince du senat ; mais que l' ordre des cardinaux estant proprement l' ordre des peres, on ne peut qu' improprement appeller quelqu' un d' entre eux, le prince de la jeunesse. Ils ont dit que le cesar et le nobilissimus de Rome ; voire le sebasto crator de Constantinople pourroient estre donnez avec autant de raison au dauphin de France, à l' infant d' Espagne, etc. Et que Varchi, qui avoit nommé françois fils de Cosme, prince de la jeunesse de Florence, en a esté repris par Castelvetro, avec moins de fondement, dans ce passage qu' ils m' ont fait voir : (...).

On a dit de plus que vous deviez vous reposer davantage dans la transition, par où vous passez à la seconde partie de votre discours ; qu' en ces lieux-là il faut descendre et ne pas tomber ; qu' on peut faire un chemin par une pente, et non pas par un précipice ; que les parties doivent estre unies, sans qu' il faille qu' elles soient confuses ; et qu' il semble que le verumenimvero n' est pas assez esloigné du sed. La ponctuation mal observée par le correcteur, est cause que quelques-uns ont trouvé quelques périodes trop longues : mais je ne croy pas qu' il faille faire consideration que sur celle qui commence à la page 8 par quiquidem, et finit à la 9 par miserunt. Et il ne seroit pas raisonnable de vous imputer les fautes de ceux qui disloquent les corps les mieux joints, et mettent l' ordre mesme en confusion. Pour ce qui est de l' epistre, les grammairiens austeres se sont figurez que cette comparaison estenduë et continuë, des labours d' Hercule, sentoit je ne sçay quoy de poëtique, et de peu convenable à la severité de la prose. Et bien que l' hydre qui faisoit son fort dans nos marais de Saintonge, et que cette roche infame par les naufrages de tant de capitaines et de tant d' armées, ayent contenté tous les raisonnables lecteurs, on n' a pas esgalement approuvé les travaux entrepris

p565

et achevez sous les auspices de Jupiter ; ni les Antées, les Gerions et les Diomedes exterminiez ; qui sont, à leur dire, si propres et si naturels à la poësie, que vous n' avez pû vous mesme vous empescher d' adjoûter, qu' il faudroit composer des iliades, pour traiter cette matiere assez dignement.

Ils font encore quelques legeres objections, mais je ne suis pas d' advis qu' elles fassent le voyage de Rome ; et je ne me fusse pas mesme chargé des premieres, si vous n' aviez voulu absolument que je les vous envoyasse, et s' il ne m' importoît que vous sceussiez qu' ayant esté votre tenant contre ces différentes attaques, je les ay soustenuës avec plus de resistance et plus de vigueur, que ma modestie ne me souffre de le dire.

J' estime donc sans reserve et sans modification tout ce que j' ay receû de vous, et laisse là les proüesses et la vaillance d' Hercule, pour considerer la force et le courage de votre stile en cét endroit de la mesme lettre. (...).

Pour finir par où nous avons commencé, je conclus que

vostre diction n' est pas seulement originaire de Rome ; mais aussi qu' elle est de bonne maison de Rome ; qu' elle est de l' ordre des patriciens ; et qu' outre la legitime naissance, elle a encore les richesses et la dignité. Acquitez-vous bien-tost de vos dettes, et donnez-nous, monsieur, de ce stile-là, l' histoire que vous nous avez promise. Il nous en est venu de delà les Alpes, de trop descharnées et de trop seches : nous en avons veû aussi de trop enflées et de trop fleuries. Bembe se traîne par terre : Paule Iove est tousjours à cheval : l' un a quelque chose de la bassesse et de la simplicité des greffiers ; l' autre a beaucoup en certains endroits, de la sublimité et de la magnificence des poètes. On attend de vous une grandeur, qui ne soit pas monstrueuse ; une hardiesse qui soit sage ; de la force adoucie, et de la beauté modeste ; des ornemens non seulement permis et de bon exemple, mais aussi necessaires, et employez sans profusion. En un mot, monsieur, on attend de vous le caractere de Tite Live ; et le juste temperament d' esprit, qui forme la parfaite expression des choses, et la noble maniere d' escrire.

DISSERTATION 5

p566

Pour tant de choses que j' ay à vous dire, ce ne seroit pas assez d' une lettre. Il faut un discours, et encore qui ne soit pas petit. Je vous escriis donc un grand discours, moy qui n' escriis plus et ne parle plus depuis quelque temps ; moy qui suis réduit à ouy et à non, par l' ordonnance des medecins.

Ma modestie n' eust osé vous le faire sçavoir ; mais puisque vous le sçavez d' ailleurs, et qu' on vous l' a mandé de Saintonge, je ne vous le desavouëray pas. Je dois des responses à plus d' un prelat et à plus d' un officier de la couronne. Ils m' ont honoré de leur souvenir ; ils m' ont obligé par leurs soins et par leurs civilitez. Mais quoy que mes seigneurs exigent à la rigueur ces sortes de dettes, et que mes amis me facent grace, n' en desplaise à la grandeur, il faut que l' amitié passe la premiere, et que j' aille où m' appelle mon inclination.

C' est tout droit à vous, mon cher monsieur, qui estes si avant dans mon esprit ; qui vous estes saisi de mon coeur à si juste titre ; par tant de bontez et par tant de courtoisies. Vous y faites entrer, avec vos belles et obligeantes paroles, toute la consolation dont il

est capable ; et apparemment Dieu m'envoie ce secours sur le declin de ma vie, pour me fortifier contre une infinité de disgraces, qui me viennent attaquer en foule. Elles m'auroient desja accablé, si vous ne me sousteniez. L'importance est que vous me soustenez avec une main qui n'est pas rude, et qui en m'appuyant ne m'esbranle pas. Vostre affection et vostre tendresse, toujours parfumées et toujours fleuries, adoucissent les maux que la raison toute seche irriteroit. Et je vous advouë qu'en l'estat où je suis, je ne puis plus souffrir cette austere, espineuse, et affirmative raison : je redoute ces amis qui veulent faire les pedans dans l'amitié ; qui alleguent hors de temps les proverbes de Salomon, et les blessures meilleures que les baisers ; qui debitent sans cesse des dogmes et des maximes : leur autorité magistrale me porte à la revolte plustost qu'à l'obeïssance. Continuëz à m'aimer de la mesme sorte que vous avez fait jusques icy. Je n'ay point besoin du fer et du feu de la philosophie des stoïques : je vous demande vostre baume, vos huiles, vostre indulgence, vostre pitié. Et si en lisant les anciennes fables, vous avez eu compassion

p567

de ces pauvres gens, qui sont tourmentez par les furies, imaginez-vous que mon destin n'est pas moins à plaindre que le leur. Tisiphone et ses deux soeurs ne sont gueres plus noires, ni plus malfaisantes que les pensées qui me font la guerre ; que le chagrin qui me persecute. Il est cause que je compte pour rien les ruisseaux de sang que j'ay versez, et les autres douleurs que je souffre. Au moins vous puis-je assurer qu'il me fait passer de si mauvaises heures, que souvent je ne suis pas reconnoissable le soir à qui m'a veü le matin. Apres avoir mis sur le papier des choses qui ne vous desplaisent pas, il m'en vient dans l'esprit, qui me desgoustent si fort de moy-mesme, que le desert n'a point de beste si peu raisonnable, pour laquelle je ne me voulusse changer. Ne pensez pas que j'exagere et que j'amplifie : tout ce que je dis est dans la rigueur de la verité. Mais je ne laisse pas d'en dire trop ; et il vaudroit beaucoup mieux vous remercier bien ou mal de vos presens, que de vous rendre un si fidelle compte de mes miseres. Il vaudroit mieux essayer de me resjouïr sur l'agreable matiere que vous m'avez presentée que de m'enfoncer plus avant dans mon chagrin, et dans le discours de mon chagrin.

J' ay receû le committimus ; la question agitée par le pere Faure ; le xenophon de Monsieur D' Ablancourt ; le nouveau panegyrique françois ; et les discours italiens du philosophe orateur. commençant par le committimus , je vous diray que vostre adresse à obliger fait couler vostre civilité jusques dans la barbarie des committimus : vous cultivez les pierres et les espines de la chancellerie. Vous cueillez du fruit sur des arbres morts. Car en effet, n' est-ce pas par vostre moyen, que je recouvre aujourd' huy mes qualitez et mes titres ? Le temps les avoit moisiss : ma paresse les avoit oubliez : je croyois les avoir perdus dans la longueur d' un exil de plus de douze ans. Je ne croyois plus estre ni conseiller d' estat, ni historiographe de France. Et si j' ay obligation à la liberalité du feu roy, de ces magnifiques bagatelles, (le mot de magnifiques corrige celuy de bagatelles) c' est vous, monsieur, qui me confirmez les graces du prince, qui remettez en honneur un pauvre banni ; qui le rehabilitez en cire et en parchemin, et ce qui s' enfuit. à vous parler franchement, la question m' a surpris, et je n' attendois pas de la plume d' un predicateur tant d' art et tant de justesse ; une diction si nette et si reguliere. D' ordinaire ces parleurs celebres imposent aux oreilles et aux yeux. Ou ils desrobent, ou ils ravissent nostre jugement : il y a de la tromperie, ou de la violence en leur procedé. Vous sçavez ce que peuvent d' un costé le son de la voix, la volubilité de la langue, la dignité des gestes et de la personne : vous n' ignorez pas quelle est d' autre part la majesté des choses saintes ; la presence des autels ; la pompe des sacrifices ; le pouvoir absolu de la theologie ; le ton imperieux, et le stile de commandement dont elle traite

p568

le peuple chrestien. Je parle à vous comme je parlerois à un catholique, car si vous n' estes pas tout-à-fait des nostres, vous estes pour le moins de nos alliez, et Monsieur De Grasse se promet de vous emporter à la fin sur Monsieur Daillé. Toutes les choses que j' ay dites, et quelques-unes que j' ay oubliées, entrent dans l' eloquence des predicateurs : et comme l' estime que nous leur donnons, peut venir de nostre esblouissement et de nostre illusion, elle peut aussi faire partie de nostre foy et de nostre pieté. Je voy par la question agitée que celuy-cy n' est pas de ceux-là.

Pour agir efficacement sur l' ame des hommes, il n' a pas besoin de tout ce grand attirail de religion ; de toute cette multitude de moyens, ordinaires et extraordinaires. Il n' est point desmonté quand il est hors de la chaire : il ne laisse pas de parler avec autorité, quoy qu' il ne parle pas de haut en bas. Que s' il persuade sans l' aide des gestes et de la voix, et sans ces autres secours estrangers qui se tirent tant de la force de la matiere, que de la foiblesse de l' auditeur : s' il est eloquent en son absence ; que doit-il estre au val de Grace et ailleurs, où il se produit et se montre tout entier ; où il est le veritable luy mesme ; où les paroles ne sont plus des images mortes, et peintes sur le papier, mais des corps qui vivent et qui se remuënt ? Que doit faire Demosthene, au jugement mesme d' Aeschine son ennemi, quand l' eloquence du corps accompagne celle de l' esprit ; quand il reprend les avantages qu' il avoit quitez ; quand il paroist avec tous les ornemens de dehors, dont il s' estoit despouïllé en escrivant ? Je suis bien glorieux que cét orateur en corps et en ame soit né sous le mesme ciel que moy, à deux lieuës de nostre belle charante, et qu' il ait désiré mon approbation, avant que d' aller recevoir les applaudissemens de la cour. Les coups d' essay de ce temps-là me donnerent esperance des chef-d' oeuvres d' aujourd' huy, et tout ce qu' il fait sur la tribune aux harangues, devant le roy et devant la reine, n' est que l' accomplissement des predictions que je fis de luy, dans l' eglise de nostre village. Il est vray que je bornois mes predictions à la gloire du bien-dire, et au regne de la chaire ; et son ambition a esté plus loin. Cependant je ne veux rien qui ne m' appartienne. Je vous advertis que cét orateur en corps et en ame n' est pas de moy. Il est de Monsieur Le Marquis Frangipane qui nommoit ainsi le pere Narni predicateur du pape Gregoire. Un mot seulement sur le sujet de nostre Monsieur D' Ablancourt. Sa traduction seroit incomparable, s' il n' avoit rien mis au devant d' elle. Mais sa preface est si belle, qu' elle efface les plus belles choses qui luy peuvent estre comparées. Qu' il me plaist de faire si bien l' honneur de la France ! Que je luy sçay bon gré des offices qu' il rend en ce royaume, aux honnestes gens d' Athenes ! Ce ne sont pas des marques d' inferiorité, ni des devoirs de sujétion : ce sont des effets de

courtoisie ; ce sont des actes de pure hospitalité. La loy de la gratitude voudroit qu' on luy rendist la pareille en Grece : mais j' adjouste, que le grec le plus pur et le plus attique, ne seroit pas indignement employé à l' explication de son françois.

Je vais plus avant, et assurez-le je vous prie, que je le dis comme je le pense. S' il se pouvoit faire que Monsieur D' Ablancourt eust vescu du temps du jeune Cyrus, et que Xenophon vescu aujourd' huy, les prefaces de Monsieur D' Ablancourt meriteroient d' estre traduites par Xenophon.

Le nouveau panegyrique vole bien haut, mais les anciens panegyriques volent encore plus haut que luy. Ce n' est pas la France qui a commencé à parler avec excès. Il ne se peut rien dire de si hardi en françois, qui ne puisse estre autorisé par un exemple grec ou latin. Le scite de Lucien n' est pas plus sobre ni plus retenu que le panegyrique moderne. Dans ce dialogue, Toxaris donnant à Anacharsis la connoissance de Solon. Vous avez veû tout, luy dit-il, ayant veû Solon. C' est Athenes ; c' est la Grece ; vous n' estes plus estranger.

Un ancien a dit, que Camille estoit tout seul toute la republique romaine. Un autre ancien un peu plus modeste a dit, qu' il y avoit en Cesar plusieurs Marius. On a dit, à la gloire de Rome et au deshonneur de la Grece, qu' un caton valoit plus que trois cens socrates. Philopoemen a esté appellé le dernier des grecs ; Cassius le dernier des romains : et neantmoins, il me semble qu' on ne leur pouvoit donner cette qualité, sans mespriser les deux premiers peuples de l' univers ; sans faire injure au present et à l' avenir ; sans reprocher à ceux qui vivoient en ce temps-là, qu' ils n' estoient pas enfans legitimes de leurs peres. La race des romains faillit-elle apres la mort de Brutus et de Cassius ? Les romains devindrent-ils barbares, le lendemain de la bataille de Philippes ?

Il y a dans le panegyrique des imitations fines et bien desguisées : il y en a où le panegyriste a dessein de paroistre imitateur ; qui sont visibles et reconnoissables à tout le monde : mais particulièrement ce qu' il dit de Platon, est pris mot à mot d' une des oraisons de Themistius. C' est le mesme Themistius, qui a fait des commentaires sur Aristote, et dont nous avons quantité de harangues tres-eloquentes ; adressées aux empereurs de son temps. Dans une de ces harangues, il veut bien qu' on sçache (et ne se soucie point d' offenser en cela, ni les vivans ni les morts) qu' il croiroit plustost à ce que Platon luy feroit

entendre d' un signe de teste, qu' à ce que tous les autres philosophes luy affirmeroient avec serment. Voilà l' extremité, où son amour et sa rhetorique le portent.

Mais ce grand exces de Themistius paroistra petit, si on le compare à celuy de Ciceron, eschauffé comme luy, dans sa matiere, et transporté de l' objet present de son esprit. Il proteste en termes expres,

p570

qu' il aime mieux faillir avec Platon, que d' estre de la bonne opinion avec le reste du monde : quoy qu' il vaille mieux estre de la bonne opinion avec qui que ce soit, et mesme tout seul, que d' avoir tous les philosophes, voire tous les hommes pour compagnons de sa faute.

Nostre ami l' audacieux ne defere pas de la sorte à l' autorité d' autruy. Il se moqueroit des signes de teste de Platon, et des clins d' oeil d' Aristote.

Ni les sermens de l' un et de l' autre, et de tous les philosophes leurs predecesseurs et leurs descendans ; ni les protestations de Ciceron, ni celles de Themistius ne l' obligent point à croire : c' est la seule verité, dit-il, quand il la connoist, et quand elle sortiroit de la bouche d' un crocheteur : l' importance est de la bien connoistre, et de ne prendre pas une autre pour elle.

Ne laissons pas si tost le nouveau panegyrique, et disons quelque chose de son eloquence. Elle n' a pas tout-à-fait le caractere de la bonne antiquité ; mais aussi ne sent-elle pas trop la corruption des siecles gothiques. Je n' y ay trouvé ni la dureté du temps de nos peres, ni la molesse de la pluspart des gens d' aujourd' huy. Au contraire j' y ay trouvé en plusieurs endroits des choses de la belle maniere, et dans les regles du pere Damon, qui nous recommandoit si souvent, d' adoucir la force, et d' animer la douceur. Quoy que l' estude n' y soit pas cachée, elle n' y descouvre point d' affectation. Il y paroist de l' art, sans que le naturel soit à la gesne, et ce qui a esté conceû avec effort, y est produit aveque facilité. La diction, au reste, m' en semble assez pure, et beaucoup plus que ne devoit estre celle d' un homme qui a vieilli dans une des extremités de la France, et qui ne fut jamais à Paris, que pour y solliciter un proces ; encore fut-ce long-temps avant l' establissement de l' academie, et les remarques de Monsieur De Vaugelas n' estoient pas en la nature des choses.

Je supporte les vices de la naissance. Quelque reste
du peché originel, quelque petite marque de la
province ne me choque point, dans un discours qui
d' ailleurs n' est pas mauvais. Ce sont les fautes
estudiées qui me déplaisent ; et je vous advouë que
quoy que j' aye de l' inclination pour l' orateur
provincial, j' ay bien de la peine à m' accommoder avec
son roy et son royaume des fleurs de lys.

j' aimerois mieux me servir du roy tres-chrestien,
voire mesme du roy des Gaules, si je faisois
difficulté d' employer le roy de France.

Le bon homme Malherbe a eu le premier cette fantaisie
des fleurs de lys , à laquelle je ne pûs jamais
estre complaisant. Il me demanda mon suffrage, que je
luy refusay dans la liberté de nostre conversation ;
et bien que je l' appellasse mon pere, il fut
impossible au fils, de laisser passer à son pere ni le
royaume des fleurs de lys, ni l' empire du croissant.
Tout petit garçon que j' estois, je resistay en face
au bon-homme, et m' opposay à l' autorité que sa
vieillesse et son merite luy avoient acquise. Je le
priay de se souvenir du mot d' un de nos anciens, qu' il
ne faut pas que la prose enjambe sur la poésie ; je
luy remonstray

p571

que chaque genre se doit contenter du sien ; que de
desmarquer les bornes qui separent les frontieres,
c' est commencer le desordre et la confusion.

Je trouve bon que dans ses vers, la deesse renommée
vole viste, etc.

je trouve bon encore qu' un poëte inspiré, comme il
estoit, s' escrie dans la chaleur de l' enthousiasme,
et mentiront etc.

feu Monsieur Le Cardinal De La Valette, qui avoit
le goust excellent en prose et en vers, ne pouvoit
gouster cét an climaterique de l' eternelle fleur de
lys ; et je vous diray qu' il m' engagea un jour à
soustenir son opinion en public, apres me l' avoir
persuadée dans le cabinet. à la verité, depuis ce
temps-là j' ay changé d' advis ; mais avec connoissance
de cause, et sans violer le respect que je dois à une
memoire qui m' est si chere.

Il m' est souvenu qu' il y avoit une princesse Fleurdelys,
dans le poëme de l' Arioste, et qu' ainsi Fleurdelys
ayant esté faite femme, par l' autorité d' un poëte
celebre, elle peut, aussi-bien que Galatée, signifier
quelquefois la France. L' eternelle Fleurdelys ne
peut-elle pas estre prise pour une nymphe, comme Rome

l'eternelle a esté prise pour une deesse ? Et cette Rome deesse n'a-t-elle pas esté adorée dans la ville du mesme nom ? N'y a-t-elle pas eu un temple particulier, des prestres ordinaires, et des sacrifices solempnels ? Bien davantage : on a fait autrefois l'horoscope des villes et des empires, ce qui justifie l'an climaterique de fleur de lys. Et Lucius Tarutius Firmamus, dont il est parlé dans le second livre de la divination, tira la nativité de Rome ; et long-temps depuis, l'astrologue Valens tira celle de Constantinople, par le commandement de l'empereur Constantin.

Après avoir considéré tout cela, et ayant fait quelques autres reflexions sur l'année climaterique de la nymphe Fleurdelys, j'ay pris la liberté de revenir à ma premiere opinion, et me suis permis d'estimer une chose que Monsieur Le Cardinal De La Valette n'estimoit pas. J'ay conclu que Malherbe estoit plus sçavant qu'on ne pensoit ; qu'il sçavoit jusqu'où a esté autrefois la vanité de l'astrologie judiciaire ; qu'il avoit ouy parler de l'astrologue Valens, et de Lucius Tarutius Firmamus. J'ay veû d'ailleurs, qu'en certains lieux de ses ouvrages il y avoit de la sublimité, et que cette sublimité n'estoit pas sans fondement.

p572

C'estoit en effet un poëte de la force des premiers lyriques ; d'Alcée que nous avons perdu, et d'Horace qui nous reste ; car ils inventoient aussi quelquefois, et hazardoient des choses nouvelles. Mais Alcée, Horace et semblables inspirez (que Monsieur De La Tibaudiere appelle abusivement demoniaques) ont esté des poëtes, et non pas des orateurs.

L'austerité ou plustost la tristesse du stile oratoire, ne souffre pas volontiers les locutions gaillardes, principalement quand il n'est pas question de rire. La modestie de la prose ne recherche pas les nouvelles modes ; son bon mesnage n'usurpe pas les ornemens qui sont à autrui, particulièrement quand les anciennes modes sont encore bien receuës, et qu'il n'y a point de pauvreté qui oblige à estre larron. Pareils exemples seroient dangereux, et la consequence en iroit trop loin. Car si aujourd'huy on appelloit la France le royaume des fleurs de lys, on appelleroit demain l'Angleterre le royaume des leopards ; après demain on diroit le lion Belgique pour les provinces des Païs-Bas. Et une autre fois quelque plus hardi parleur voudroit dire la duché de la couleuvre, pour

la duché de Milan. Ainsi peu à peu on introduiroit le langage prophetique dans les assemblées civiles, et dans la commune conversation. Apres le stile de Marot, que quelques-uns ont ressuscité, on mettroit en usage le jargon des centuries de Nostradamus : on auroit envie de parler druide, apres avoir parlé vieux gaulois.

Il est vray que le Saint Marc et le Saint George des italiens, pour signifier la republique de Venise et celle de Gennes, ont je ne sçay quoy de semblable à ce que je n' approuve pas. Mais outre que ce je ne sçay quoy a esté adouci par le long usage, et qu' il est dans la bouche du peuple, depuis tant de siecles, je ne pense pas que les honnestes gens s' en servent en escrivant. On ne se sert point de ces termes hors de la poësie ou de la prose comique : et quoy qu' ils se trouvent dans la Jerusalem de Torquato Tasso, et dans quelques lettres familiares d' auteurs plus anciens que luy, un ambassadeur de Venise haranguant devant le pape, ne diroit jamais qu' il est envoyé de la part de Saint Marc, pour dire de la serenissime republique.

Le mal est, monsieur, qu' il y a en France certaines gens, mesme honnestes gens, qui veulent tousjours paroistre par la nouveauté. Ils ne veulent jamais parler comme font les autres hommes ; ils ne sçauroient appeller les choses par leurs noms propres. Ou ils sont latins en françois, ou ils sont poëtes en prose. Et vous sçavez qu' estre poëte en prose, et se servir de termes estranges dans le commerce ordinaire, c' est porter des habillemens de ballet au palais et à l' eglise ; c' est se rendre remarquable par une toque et des brodequins, au milieu d' un nombre infini de chapeaux et de souliers.

Je ne suis pas tousjours de fort belle humeur, non pas mesme avec mes plus chers amis ; mais quand mon humeur seroit aussi indulgente qu' elle est difficile, vous ne voudriez pas, je m' assure, vous qui tenez

p573

bon pour le langage usité, que j' approuvasse dans le panegyrique moderne, des journées etc.

Ciceron a creû, et quelques autres avant Ciceron, qu' en chaque langue, les poëtes avoient une langue à part, separée et distincte de la vulgaire. C' est peut-estre en dire trop. Mais certainement ils ont des figures qui leur appartiennent en propriété, et qui sont tousjours poëtiques, en quelque lieu qu' elles soient placées. Il y a des termes fixes et immobiles

dans les vers, incommunicables à la prose, qui ne sçauroient y passer sans estre reconnus, ou pour ennemis, ou pour estrangers ; sans y mettre du desordre, ou y apporter de la bigarure. Ces façons de parler peuvent estre intelligibles aux sçavans, mais elles ne sont pas entenduës du peuple. Ce sont des chiffres et des enigmes pour les gentilshommes mesme, qui n' ont pas tant estudié que Monsieur De La Hoguette. Et quand tout le monde seroit capable de ce jargon, je croy avoir desja dit qu' il n' a lieu que dans la licence de la raillerie, et qu' il est au dessous de la dignité du langage serieux.

Je n' ay pas trouvé mauvais ce qu' un magistrat a escrit sur le sujet d' un autre magistrat, malhabile et ignorant à l' extremité, mais hardi et presomptueux au delà mesme de l' extremité, s' il estoit possible.

quel moyen etc. il n' est pas besoin d' un grand déchiffreur, pour descouvrir ces secrets et ce sens caché. Les enigmes du magistrat qui se moque de son compagnon, ne sont pas difficiles à expliquer. Ces figures peuvent estre en leur place où elles sont : mais elles y doivent demeurer. Il ne faut pas faire apres pasques ce qu' on fait au carnaval, ni s' habiller tous les jours, comme on s' habille un jour de desbauche. Venons au reste de nostre matiere.

Je suis, monsieur, de vostre opinion, et me declare aussi-bien que vous, pour les philosophes bien-disans.

Je sçay pourtant que leur parti n' est pas le plus fort, et que la multitude ne sera pas de nostre costé : ils ont esté chassés de l' eschole par la conjuration des barbares, comme des philosophes effeminez, comme de faux philosophes, comme des corrupteurs du bon et du vray. Mais quelque credit qu' ait le parti qui nous est contraire, et quoy que puissent dire ceux qui regnent à l' eschole, j' estime beaucoup plus les bannis que les tyrans. Si ces honnestes exilés ne rompent pas la teste au monde de leur majeure et de leur mineure : s' ils n' argumentent pas tousjours en forme ; s' ils plaisent quelquefois en instruisant, ne font-ils pas mieux que ces

p574

docteurs ennemis des graces, qui ont déclaré la guerre à la politesse, qui rejettent toutes sortes d' ornemens, qui se definissent eux-mesmes animaux indecrotables, qui s' imaginent que le beau gaste le bon, et que la raison toute seule est bien meilleure que la raison avec l' eloquence. Laissons-les dans leur mauvaise humeur. Mais je

demande à qui a des yeux, si c' est un plus agreable objet, de voir un squelette chez un chirurgien, qu' une belle personne dans une assemblée ; de voir des nerfs, des muscles et des os tout nuds, que de la couleur de la vie et de la santé ; que cette merveilleuse fabrique de chair et de sang ; que ce blanc et cét incarnat si bien meslez, si bien confondus ? Fera-t-on plus de cas d' une haye faite de bastons morts et d' espines seches, que d' une palissade d' orangers, chargée en tout temps de l' or de ses fruits, de l' argent de ses fleurs, et de l' esmail de ses feuilles ? Il me semble que ces images ne representent pas mal les deux manieres de philosopher, et qu' il n' y a pas beaucoup à deliberer sur le choix de deux choses si differentes.

Cela est sans doute ; mais cela n' excuse pas le luxe et les superfluitez du philosophe orateur.

L' antiquité grecque n' a rien de semblable : les richesses et la magnificence de Platon n' ont rien de commun avec les larcins et la profusion des sophistes d' Italie. Que ces italiens ont de babil ! Qu' ils parlent beaucoup, et qu' ils disent peu ! Les paroles m' ont empesché de voir les choses dans les discours de vostre sophiste. Tout est preface, tout est digression, tout est parenthese dans ses discours.

Quelques-uns neantmoins le comparent à Plutarque.

C' est luy faire honneur, et faire tort à un plus honneste homme que luy. Si Plutarque a esté nommé la Venus de la philosophie , celui-cy ne peut pretendre au mesme nom, que par le defaut de la chasteté et de la pudeur ; que par l' effronterie et par la dissolution de son stile. Il n' a que les mauvaises qualitez de Venus, toutes les bonnes luy manquent : ce n' est pas Venus Vranie, la pure et la celeste Venus ; c' est Venus la coureuse, que Lucrece appelle Venerem Volgivagam.

Il est vray que l' eloge du cardinal d' Ossat, et celui du cardinal Silvio Antoniano, sont deux pieces assez raisonnables, et dans lesquelles il n' imite pas malheureusement les comparaisons des vies de Plutarque.

La longue invective qu' il fait contre la noblesse, est le grand effort de son esprit : j' y ay remarqué de beaux endroits, et quelque chose de son invention, outre celles qu' il a empruntées d' autrui, et particulièrement de la harangue de Caius Marius dans la guerre jugurtine. Je croy neantmoins que sans faire tort à sa matiere, il pouvoit accourcir sa digression.

Ce lieu commun qu' il a estendu si au long, qu' il a si curieusement et si ambitieusement estalé, ne devoit estre touché qu' en passant ; outre qu' il s' est fait

par là de puissans et de dangereux ennemis. Il n'avoit que faire d'offenser tout ce qu'il y a de gentilshommes au monde, pour prouver que ce n'est pas un vice

p575

d'estre fils d'un artisan ou d'un villageois.

Je sçay bien que les philosophes chagrins, et qui font profession de la severe vertu, seront de l'opinion de vostre sophiste. Ils rendent graces à la nature, de les avoir faits boiteux ; ils se vantent d'estre nez esclaves.

je suis cét etc.

ils soustiennent que nous sommes tous sortis d'un mesme principe ; que nous descendons tous de Jupiter, en pareil degré ; qu'on ne doit admettre de distinction parmi les hommes, que celle que la vertu y a mise.

Ces belles paroles sont bonnes dans une academie, et font impression sur l'esprit des jeunes gens, qui ne l'ont pas preoccupé des communes opinions, et qui sont foibles deffenseurs de leur propre advis. Mais le monde est trop vieux et trop endurci en ses habitudes, pour estre corrigé par les belles paroles d'un declamateur : on ne gagne rien de disputer contre luy, car il parle tousjours le dernier. Il est possesseur d'une prescription immemoriable ; il a le nombre, la durée, et l'autorité de son costé. Il faut donc ne suivre pas le monde, ou se resoudre à la complaisance : il faut en sortir, ou s'accommoder aux maximes qui y sont receuës.

Outre cela, l'eschole est divisée là-dessus, et le monde a aussi des philosophes de son costé : il y en a qui tiennent, comme Aristote, que l'empire et la subjection sont deux choses naturelles : il y en a d'autres, comme Platon, qui asseurent qu'au commencement de l'univers, et au partage des esprits, Dieu jetta des gouttes d'or dans la composition de quelques-uns, et fondit du fer pour la fabrique de quelques autres, d'où sont venus depuis les gentilshommes et les roturiers. Non pas qu'on veuille inferer delà que naturellement il se trouve quelque difference entre les ames intellectuelles et raisonnables, qui sont toutes esgales en leur substance, et comme ils disent, en leur perfection intrinseque. Bien se peut-il que le meslange des quatre humeurs, les diverses constitutions des corps, et les dons particuliers qui viennent d'enhaut, apportent par accident cette difference, qui distingue non seulement

les hommes entre eux, mais aussi les nations et les races ; qui fait que parmi les peuples, ceux de l' Europe ont esté plus estimez que ceux de l' Asie, et entre les familles, les heraclites, et les aeacides ont tenu autrefois le premier rang, que tiennent aujourd' huy la maison de France et celle d' Autriche. Il y a une certaine fleur dans le sang illustre, qui paroist dez le berceau, sur le visage des enfans bien-nez, de laquelle s' esclost le courage et la generosité. Cette fleur ne se voit que rarement dans le sang du peuple, qui estant plus materiel et plus gros, participe davantage de la terre, que des autres elemens plus nobles. Nous vivons d' ailleurs en un pays (et le cardinal d' Ossat en estoit) où la noblesse a tousjours esté tellement considerée, qu' on a plaidé presque aussi souvent,

p576

pour des noms et pour des armoiries, que pour des heritages et pour des maisons. Quelquefois on a plus estimé une pauvreté ancienne, que de nouvelles richesses. Et de fait, puisque le prince est particulierement de cét ordre, et qu' il se dit le premier gentilhomme de son royaume, ce n' est pas peu de chose de faire partie d' un corps, qui a l' honneur d' avoir le roy pour son chef, et d' estre uni d' une si estroite liaison avec son maistre.

Les presens des dieux ne sont pas à rejeter, selon le dire du poëte : et selon l' opinion du philosophe, quand un bien se rencontre avec d' autres biens, il est plus estimable que quand il est seul, et la vertu accompagnée de la noblesse est plus à desirer que la vertu toute simple. Par consequent entre les prophetes de l' ancienne loy, Esaïe qui estoit du sang royal, a eu sans doute cét avantage sur Amos, qui fut pris de Dieu à la campagne, se nourrissant de meures sauvages ; et parmi les pontifes de nostre eglise, on fera plus particuliere consideration de Leon Dixiesme, qui estoit de la maison de Medicis, que d' Adrien son successeur, qui estoit fils d' un brasseur de biere des Pays-Bas : on fera difference par là, entre le cardinal d' Amboise, et le cardinal d' Yorc.

Cette naissance est si estimée au lieu où le cardinal d' Ossat et le cardinal Antoniano ont vescu, que les trois couronnes mesmes en reçoivent de l' esclat. On la remarque sur le throsne de Saint Pierre, separée de cette grande eslection, qui esleve l' homme si pres de Dieu ; et les successeurs de Saint Pierre ne sont

pas faschez d' estre de meilleure maison que luy. Il n' y en a gueres qui se soient contentez de prendre pour leurs armes les clefs de l' eglise, et qui ayent voulu commencer leur noblesse par eux-mesmes. Et à ce propos il n' y aura point de mal de vous dire ce que monsieur le mareschal d' Estrée m' a dit plusieurs fois, que quand le pape Paul, pres duquel il estoit ambassadeur pour le roy, luy vouloit asseurer quelque chose, de la certitude de laquelle il n' estoit plus permis de douter, il avoit accoustumé de luy jurer foy de cavalier , et de s' arrester à ce serment. Vous voyez par là, que le commun pere des rois et des nations, le souverain oeconome des thresors du ciel et le distributeur de la grace, ne mesprisoit pas les privileges de la nature.

Quelque bon huguenot que vous soyez, il faut que vous souffriez de la religion dominante, tous ces grands mots, dont elle a pouvoir de se servir, et qui ne sont pas à l' usage de Charenton. Ne vous scandalisez pas, s' il vous plaist, de la foy de cavalier en la personne d' un pape, qui s' accommoit à la coustume des hommes, quand il traitoit avec eux. Pour asseurer l' incredulité humaine, qui ne trouve jamais assez de cautions et assez de seuretez, il s' obligeoit par un double engagement, et adjoustoit la consideration de l' honneur à celle de la conscience. Quoy qu' il fust environné d' une lumiere, qui fait disparoistre toutes les autres ; quoy qu' il fust assis dans une chaire, qui est mesme

p577

venerable aux anges, il ne laissoit pas de se souvenir avec plaisir de la premiere qualité qu' il avoit portée, et de l' obligation qu' il avoit à la vertu de ses peres.

Je voy de plus dans l' antiquité chrestienne, que les saints louënt les saints de leur noblesse, et n' oublient pas ce bienfait au nombre des autres bienfaits, dont le createur oblige ses creatures. Saint Gregoire de Nazianze dit en quelque lieu de ses oraisons, qu' il ne peut pas y avoir grande difference entre de la bouë et de la bouë. Et neantmoins ayant à parler devant une celebre assemblée, des actions et du merite de Saint Basile, il met à la teste des loüanges qu' il luy donne, qu' il estoit sorti d' une des meilleures maisons de Cappadoce ; et s' arreste quelque temps à la recommandation de sa naissance, avant que de venir aux particularitez de sa vie.

Saint Hierosme, disciple de Saint Gregoire, ne se contente pas de tirer la noblesse de Sainte Paule, des Scipions et des Gracches ; mais pour luy chercher une extraction plus glorieuse, il monte jusques à la fable, et la fait descendre d' Agamemnon. C' estoit à peu pres la mesme chose que si on disoit de quelque grand seigneur de nostre temps, qu' il est venu d' Amadis de Gaule, ou de Palmerin de Grece : car il est vray qu' il y en avoit qui doutoient à Rome, qu' Agamemnon eust jamais esté, et on a mis entre les extravagances d' un empereur, le chastiment d' un poëte qu' il fit punir, pour avoir mesdit de ce prince fabuleux : ce qui n' auroit pas semblé si estrange, si sa posterité eust duré encore, puisqu' elle eust esté justement interessée en la deffense de sa memoire. Il est donc à croire que les predecesseurs de Sainte Paule avoient laissé cette tradition à leurs enfans, et les avoient nourris en cette creance : et Saint Hierosme qui ne vouloit pas desobliger ses amis, en les detrompant d' une erreur, de laquelle ils se flatoient, et qui n' estoit dangereuse ni à la republique, ni à l' eglise, se sert des memoires qu' on luy avoit baillez, sans en garentir la verité, ni interposer son jugement, sur un bruit peut-estre faux, mais qui estoit favorable à la gloire de celle qu' il louë.

Voicy, monsieur, quelque chose de plus estrange, dont il faut que je vous face part, et que vous ne serez pas fasché de sçavoir. Je lisois dernièrement les oeuvres de Synesius, evesque de Cyrene en Egypte, qui vivoit sous les enfans du grand Theodose, et qui a fait un discours de la royauté à l' empereur Arcadius. Cét evesque orateur et poëte, parle certes bien poëtiquement de sa noblesse, dans la lamentation qu' il a escrite en prose sur la ruïne de sa patrie ; à cette heure, dit-il, etc. n' est-ce pas encherir cela sur la parenté d' Agamemnon ? C' est pourtant un

p578

homme grave, et un philosophe chrestien, qui donne cette fable pour une histoire ; qui assure de sa propre noblesse, tout ce qu' une oraison funebre oseroit inventer de celle d' autrui ; et vous sçavez que de tout temps, il a esté permis aux oraisons funebres de ne pas dire la verité.

Je demeure d' accord avec le sophiste, que le cardinal d' Ossat faisoit beaucoup mieux de confesser ingenuëment la bassesse de sa naissance, que de se faire venir des ducs de Verone, pour ne pas dire d' Agamemnon ou d' Hercule ; des Heraclides ou des

Aeacides. Je souscris à tout ce qu' il a escrit des fausses genealogies, des noms usurpez, et des pieces supposées. Car il est certain que c' est icy le champ, où s' exerce particulièrement l' imposture. C' est icy où elle se donne la liberté de joindre les siecles esloignez, de sauter du midy au septentrion, de changer un homme pour un dieu, de remplir l' histoire de geans ; de creer des monstres et des phantosmes. Et quoy que les faiseurs d' horoscopes ayent en souverain degré le don d' impudence, et que leur art soit l' art de mentir, je croy pouvoir dire sans leur faire tort, qu' ils ne sont gueres plus grand menteurs que les faiseurs de genealogies. La difference qu' il y a entre eux, c' est que ceux-cy mentent du passé, et ceux-là de l' avenir. Des gens de neant, sortis de la lie du tiers estat, ont trouvé des parens dans l' histoire de leur pays, le mesme jour qu' ils ont esté en faveur. On leur est venu demander de quelle branche de la maison royale ils aimoient mieux descendre, et qui leur plaisoit davantage pour predecesseur, de ce connestable, ou de celui-là. La ressemblance d' un mot, ou la transposition d' une syllabe entre les mains d' un bon avocat, a fourni en un instant une noblesse de douze races, à qui à peine connoissoit son pere, et par l' effronterie de la rhetorique, les haillons d' un coquin ont esté cousus au clinquant et à la pourpre des princes. Que si la noblesse toute seule n' est pas une suffisante preuve de grandeur, et si c' est un bien inutile à ceux qui n' ont pas les autres ; quand non seulement elle est despourveuë de la vertu, mais qu' encore l' apparence de la verité luy manque, alors ayant perdu ce qui soustient les choses qui n' ont point de corps, et qui fait paroistre celles mesmes qui ne sont pas, on ne la doit plus considerer que comme une fiction mal inventée, ou quelque petite tromperie faite à un mort, de qui il ne faut point attendre de resistance, si son silence est pris pour son consentement.

Vous ne pensiez pas que je deüsse aller si loin, et je ne le pensois pas non plus que vous. Ce n' est pas tout neantmoins. Apres avoir allegué les autres, il faut que je m' allegue moy-mesme ; je suis d' advis de prendre rang parmi les anciens autheurs, et d' user du miserable droict que me donne mon antiquité. Vous voulez donc bien que je vous face un petit present, et que je vous communique trois ou quatre periodes que je viens de trouver dans ma memoire : elles se fussent

perduës sans cette occasion qui se presente de les
conserver : car rien ne se perd, rien ne se gaste chez
vous, monsieur, et il y a long-temps que mes muses
m' ont appris que vostre cabinet est de cedre. J' ay
escrit autrefois ces periodes sur le sujet d' un grand
et genereux favori, et d' une noblesse bien pure et
bien veritable. Mais afin que personne ne me sçache
gré de mes periodes, je declare que le favori pour qui
elles furent escrites, mourut à la bataille de
Coutras, et qu' il n' a point laissé d' enfans. Il merite
que nous nous souvenions de luy apres sa mort, quand
ce ne seroit que durant sa vie, il faisoit cas de
nostre honneste loisir, et qu' il estimoit si fort ce
qu' aujourd' huy on mesprise tant.

Le sujet est grand par quelque endroit que l' on le
regarde : les choses mesmes qui l' ont devancé ne luy
reprochent rien de petit, et la France ne doit point
une vie si illustre à l' obscurité d' une naissance
vulgaire. Ni la ligue ni les huguenots ne
disputerent jamais cette verité : elle ne fut jamais
contestée, non pas mesme par les plus injustes
ennemis de sa faveur, si une faveur si innocente a pû
trouver des ennemis et de l' injustice. Il n' y avoit
point de disproportion de ce qu' il avoit esté à ce
qu' il estoit. S' il fit de glorieux progres dans le
monde, il n' y entra pas inconnu, et sans aucune
recommandation precedente. Il apporta avec soy la
premiere disposition à la grandeur, et comme une
aptitude universelle à toutes sortes d' honneurs et de
charges, je veux dire le merite de sa race.

Laissons donc les fables aux gens qui en ont besoin,
à ceux que l' antiquité appelloit enfans de la terre.
Les titres produits au parlement ne furent point
soupçonnez de nouveauté : il ne se debita point de
piece douteuse par l' advocat qui presenta les lettres
du favori : il ne fut pas necessaire de violenter les
choses, pour les ajuster à la vraysemblance. Ce fut
la commune voix du parlement, qu' il n' est point de
noblesse nette et franche en ce royaume, si celle que
nous alleguons ne l' est. à quoy je ne m' arreteroie
pas neantmoins, dans la grande foule de biens plus
essentiels et plus solides qui se presentent à moy.
Mais il importe que les princes sçachent par cét
exemple, sur quel fonds les princes doivent bastir.
Il y va de la gloire de leur jugement, que la bonté
de leur choix paroisse aux moindres circonstances de
leur sujet.

En voilà trop de la moitié, et il faut enfin
s' arrester, de peur d' aller au delà du but. Quelle
intemperance pour un homme qui vit de regime ! C' est

l' homme, monsieur, qui ne parloit plus et n' escrivoit plus ; qui estoit reduit à oui et à non par l' ordonnance des medecins. Vous auez bien sujet de dire qu' il a rompu sa diete par une desbauche. Que voulez-vous que j' y face ? Le babil a quelque chose de contagieux. Accusez vostre discoureur italien du grand discours que je viens de faire : sa longueur est cause de la mienne.
DISSERTATION 6

p581

Chapitre premier.

Les deux sonnets sont de deux caracteres differens ; et par consequent, s' il en faut croire les maistres de l' art, il ne se peut faire icy de comparaison, ni adjuer de preference. Pour le moins, la comparaison ne scauroit estre que defectueuse, et la preference sera tousjours contestée, parce qu' elle sera tousjours disputable.

Le sonnet d' Uranie est dans le genre grave ; le sonnet de Job dans le delicat. Il y aura des gens qui estimeront davantage celuy d' Uranie, et tout ensemble aimeront davantage celuy de Job. L' un semble avoir plus d' esclat et plus de force ; l' autre plus d' agrément et plus de finesse. Celuy-là parle tout de bon, et fait ce qu' il fait ; celuy-cy se jouë, et donne le change. Le grand est plus rhetoricien, et plus de l' eschole ; le petit est plus ingenieux, et plus de la conversation ; il sent moins le lieu commun, et tient plus de l' original : mais le lieu commun du grand est traité d' une maniere si peu commune, qu' il peut pretendre en nouveauté, aussi bien que l' original du petit. Dans le premier, la passion du poëte est estalée avec pompe ; dans le second, le poëte descouvre sa passion, en se cachant. L' un va en plein jour, et avec ses habillemens de feste, à l' adoration d' Uranie ; l' autre se sert de l' obscurité ; se travestit, et prend le masque de Job, pour mieux reüssir en son dessein.

Achevons la comparaison defectueuse des deux sonnets ; l' un se peut appeller beau, et l' autre joli. Mais quand je dis joli, je ne donne pas gagné pour cela, à l' autre que je dis beau : je me conforme seulement à l' opinion d' Aristote, qui assignant à chaque chose les termes qui luy sont propres, reconnoist que la petite taille a des avantages, mais ne compte pas la beauté au nombre des avantages qu' il reconnoist : il n' accorde pas aux petites choses ce qu' à son advis, la

nature n' a donné qu' aux grandes.

J' eusse opiné peut-estre de cette sorte, si j' eusse esté de la conversation de l' hostel de Longueville. Mais mon confesseur, qui entend peu la galanterie de la cour, et qui s' attache extrêmement à la severité de la theologie, n' a garde d' estre de mon advis. Il blasme le sonnet d' Uranie, parce qu' il ne s' accorde pas avec la morale ; et celuy de Job, parce qu' il offense la religion. Il ne peut souffrir qu' on se serve de la raison pour faillir ; et beaucoup moins qu' on employe les choses saintes, et le nom des saints à faire l' amour.

Si autrefois, dit-il, un poëte payen fut puni visiblement du ciel, pour avoir meslé dans ses vers, je ne sçay quoy, qu' il avoit desrobé de nos livres ; que ne doit craindre celuy qui est coupable de pis, dans le sonnet qu' il a fait de Job ? Un tel exemple ne doit-il pas faire trembler les poëtes chrestiens, quand ils sont si temeraires que de profaner les

p582

escritures, qu' ils appellent saintes. C' est les profaner (adjoûte mon confesseur) que de ne s' en pas servir serieusement : à plus forte raison, que de les mettre à toutes sortes d' usage ; que d' y chercher dequoy plaire aux femmes ; dequoy cajoler une maistresse ; dequoy luy faire un poulet en vers. Il n' y a point d' apparence de me demander apres cela, lequel des deux sonnets aimeriez-vous mieux avoir fait ? je ne pense pas qu' on me doive presser là-dessus. Je serois contraint de respondre, que je ne voudrois avoir fait ni l' un ni l' autre, parce que je ne veux point faire de sonnets, dont je sois obligé de me confesser.

Mais quand il n' y auroit pas de peché, il y auroit tousjours de la messeance à un homme de mon âge de se mesler de semblables choses.

il a neigé cinquante ans sur ma teste, aussi-bien que sur celle de Ronsard. La vieillesse s' est venu saisir de moy, avec tout son funeste esquipage, accompagnée de toutes ses miseres, et de tous ses maux. En cét estat-là, il vaudroit autant me demander, de laquelle des deux courantes j' aimerois mieux estre l' autheur, ou de la maulevrier, ou de la chabote.

Chapitre deuxiesme.

Je n' en voulois pas dire davantage, mais je ne puis rien refuser à mes amis. Parlons donc encore des deux sonnets. Celuy d' Uranie fut trouvé beau dez le jour

de sa naissance, et de ce jour-là jusqu' à celui-cy, il n' y a gueres moins de vingt-quatre ans. J' en parle comme ayant esté la sage-femme de ce bel enfant, et l' ayant receû en venant au monde. Uranie ne le vit qu' apres moy, et tout chaud qu' il estoit, immediatement apres sa production, je le portay au bon-homme Monsieur De Malherbe.

à dire le vray, il en fut surpris. Il s' estonna qu' un aventurier (ce sont ses propres termes) qui n' avoit point esté nourri sous sa discipline ; qui n' avoit point pris attache ni ordre de luy, eust fait si grand progrès dans un païs, dont il disoit qu' il avoit la clef. Pour moy, je suivis ma coustume, et m' interessay avec chaleur, en ce qui regardoit la gloire de mon ami. Je loüay son nouveau-né sans exception et sans reserve : il me plût depuis la teste jusques aux pieds. Je ne me donnay ni le loisir ni la liberté d' en juger de sens rassis : aussi n' avois-je garde de m' imaginer alors qu' on m' en demanderoit aujourd' huy mon jugement.

Depuis ce temps-là, je n' avois pas changé d' advis, et me reposois de bonne foy dans ma premiere opinion. Mais au bruit de la cour, et à la priere qui m' a esté faite, ayant pris les lunettes de ma vieillesse, qui sont peut-estre plus assurées que mes yeux du temps passé, je confesse que j' ay un peu moderé la violence de mon amour. J' ay trouvé le sonnet encore beau, mais non pas si beau qu' auparavant. Apres une serieuse attention, j' ay veû une notable difference entre les six derniers

p583

vers, et les huit premiers ; et il me semble que ce qu' on peut dire de plus favorable pour ceux qui passent devant, c' est qu' ils ne sont pas indignes de ceux qui les suivent. Mais toute la dignité, toute la noblesse, toute la grandeur est derriere eux. Les premiers sont bien du mesme nom, et de la mesme famille ; mais ils ne sont pas du mesme merite, ni de la mesme qualité. Ils m' ont fait rire de memoire, m' ayant fait souvenir des corteges d' Italie, où les valets precedent les maistres.

Quiconque prendra la peine d' en faire l' examen, verifiera cette notable difference, et trouvera de plus beaucoup de desordre dans les trois meilleurs vers de ces huit premiers. Ce desordre neantmoins n' est pas reconnoissable d' abord, parce que l' harmonie des nombres empesche l' esprit de prendre garde à la regularité du sens.

mais pensant etc.

personne ne doute que benir son martyr, ne soit le plus haut degré de patience, où puisse parvenir la philosophie chrestienne : celle des payens n' a pas esté jusques-là ; et ceux qui ont craché leur langue au visage des tyrans, qui ont bravé la douleur, qui se sont moquez de la mort, n' ont pas pourtant beni leur martyr. Si cela est ; n' oser murmurer contre le tyran, apres avoir beni le martyr, n' est-ce pas finir par où il falloit commencer ? N' est-ce pas renverser l' ordre des choses ; et pour n' exagerer pas trop celle-cy, n' est-ce pas mettre ses pensées hors de leur place ? Par là le poëte descend, au lieu qu' il devoit monter, et encore ce qu' il fait, est plustost une cheute qu' une descente. Il se desgrade luy mesme, à la fin du troisieme vers, de la qualité de martyr, qu' il avoit prise au commencement du second ; et la vertu d' un heros, qui benit ses peines, ne sert que de passage à la timidité d' un esclave, qui n' ose parler.

Ne murmurer pas, ne vouloir pas murmurer, se pourroit defendre : mais n' oser murmurer, n' oser ouvrir la bouche, n' oser gronder contre le tyran, est, à mon advis, insoustenable ; parce qu' il procede de foiblesse et de crainte, et non pas de courage ni d' amour. Si le contentement de mourir du second vers, ne produit que ce silence forcé du troisieme, il produit un effet indigne de luy : il oste la hardiesse à l' innocence ; il adjouste la lascheté au malheur ; il fait d' un martyr un criminel.

Je sçay bien que ce n' est pas l' intention du poëte de faire cela, et qu' il n' a pas dessein de tomber dans une absurdité. Cette absurdité pourtant se tire de l' ordre de ses pensées, sans aucune violence de nostre part. Ces inconveniens naissent contre son propre dessein, de l' arrangement de ses paroles ; ce qu' il dit, represente ces inconveniens à nostre imagination, en despit de luy et de nous. Ainsi le mauvais succes ruïne le merite de la bonne intention. On n' est pas obligé d' entendre

p584

ce que le poëte pretend dire, et qu' il ne dit pas. Il pouvoit bien se passer de son silence, en suite de ses benedictions.

Que s' il estoit absolument resolu de ne pas murmurer contre la cruauté d' Uranie. Si de nécessité il vouloit faire entrer dans son amour cette crainte discrete et respectueuse, qui ferme la bouche des amans, elle

devoit estre toute seule dans les deux vers, ou elle y devoit estre la premiere. De cette sorte il eust esté par degrez, et du moins au plus ; il n' eust pas confondu l' histoire de son amour ; il eust conclu par les actions de graces, et par les cantiques de loüange, au milieu des peines et des tourmens ; apres quoy il n' y a rien à faire dans la vertu de patience, et dans la passion de l' amour.

Voilà quelle est l' imposture de la musique des vers. L' esprit trompé par le plaisir de l' oreille, et attentif au son des paroles, est destourné de toute autre attention. Il s' attache de telle sorte aux nombres et aux mesures, qu' il en oublie tout le reste. Chapitre troisieme.

Il est certain que la haste est souvent aveugle ; c' est une mauvaise conseillere dans le jugement des ouvrages de l' esprit. La premiere veüë a des attraits qui surprennent. La nouveauté a des charmes, dont il est difficile de se deffendre. Mais un peu de temps nous detrompe de cette imposture : ces charmes se rompent par la revision et par le loisir. Les secondes pensées sont plus sages que les premieres. Je le reconnus hier, et le reconnois aujourd' huy, en relisant le sonnet que j' ay sur ma table, et que je considere de plus pres que je n' avois fait.

Dans les six vers mesme, qui paroissent si pompeux et si esclatans, que j' appellois les maistres des autres, qui me sembloient estre arrivez à la derniere perfection, je descouvre des defauts considerables, et que la charité du meilleur ami du monde ne peut excuser. quelquefois ma etc.

si dans le dictionnaire françois (Monsieur De Vaugelas l' appelle vocabulaire) revolte est soeur de rebellion, ou plustost si c' est une mesme chose, elle ne scauroit estre prise en bonne part. Et si le choix des paroles est le principe de bien parler, le poëte devoit choisir les siennes avec plus de soin, et ne se pas servir indifferemment des premieres qui se sont presentées à luy. Pourquoi appelle-t-il revolte, le retour à son devoir, le recouvrement de sa liberté, la plus juste de toutes les guerres ? On pourra dire que c' est faire outrage à la raison, de la faire passer pour une seditieuse, qui porte l' esprit à se souslever ; au lieu que c' est une legitime reine qui tasche d' appaiser le souslevement, et de restablir son autorité, que les passions avoient usurpée.

Un mot mal employé est cause du tort qui est fait ici à la raison ; et

je demeure bien tousjours d' accord avec les partisans du sonnet, de la bonne intention du poëte ; mais je voudrois qu' il eust cherché un terme plus propre, pour expliquer sa bonne intention. En telles rencontres, il vaut mieux estre superstitieux que libertin. Dans l' employ des mots, il ne faut pas tousjours se conseiller à l' oreille, qui peut prendre l' un pour l' autre, parce qu' elle juge de leur son, et non pas de leur valeur ; et fait difference entre les doux et les rudes, et non pas entre les propres et les impropres. Celuy qui dit que la raison par ses discours incite l' esprit à la revolte ; quoy que cette revolte soit contre les sens et contre les passions ; dit, sans y penser, la mesme chose, que celuy qui diroit que Henry Le Grand par sa declaration du mois d' aoust mil cinq cens quatre-vingts neuf, incita le peuple à la revolte, quoy que cette revolte fust contre la ligue, et contre la faction de Messieurs De Guise. Mais la raison des amoureux, est une autre raison que celle des sages. C' est une raison desbauchée, qui s' entend avec les sens ; qui non seulement obeït aux passions, mais qui a dessein de leur obeïr. C' est une reine despoüillée de ses estats, et chassée du siege de son empire. Mais elle le veut ainsi, et consent elle-mesme à son exil. Elle fait davantage dans le sonnet d' Uranie. Elle trahit son propre parti, et passe du costé des rebelles, pour autoriser la rebellion. Mon confesseur ne pouvoit souffrir cette anarchie dans le sonnet. Cette lascheté, cette perfidie de la raison, luy sembloit un monstre dans la morale.

Chapitre quatriesme.

Cette peine et ces efforts viennent du poëte, ou de la raison. Si c' est le poëte, qui travaille, l' expression n' est pas nette : si c' est la raison, il n' estoit point necessaire qu' elle fist effort, pour dire qu' Uranie est seule aimable et belle. On peut dire cela sans beaucoup de peine, mais peut-estre ne le peut-on pas dire sans quelque sorte de temerité. Parce qu' en effet cette seule belle offense tout le reste du beau monde ; est injurieuse à toutes les cours, à tous les cercles, à toutes les assemblées. C' est une faveur qui desoblige un nombre infini de belles, pour en obliger une seule ; qui obscurcit toutes les orantes et toutes les amarantes, pour donner du lustre à Uranie. La force du mot de seule belle, et de seule aimable, s' estend jusques-là, et la consequence en est celle-cy, que de cette grande source de beau et de bon, dont Dieu verse des torrens

ici-bas, pour orner les choses qu' il a creées, il n' en tombe pas une goutte hors de la personne d' Uranie ;

p586

qu' au prejudice des autres personnes, elle reçoit tous les privileges du ciel et tous les avantages de la nature ; qu' elle est riche de la pauvreté publique. L' auteur du sonnet doit entendre cela par sa seule aimable, et sa seule belle. Et cét excès pour sa maistresse n' est pas moindre que celui des stoïques pour leur sage. C' estoit le simulacre et le phantosme d' un sage, dont ces messieurs faisoient leur folie et leur marotte. Ils ont dit de luy qu' il estoit seul beau, qu' il estoit seul riche, qu' il estoit seul roy, et ce qui s' ensuit. Et comme ces insolentes paroles ont rendus ridicules à leur siecle, elles ont obligé un honneste homme de celui-cy, d' appeller leur doctrine le roman de la philosophie. Mais le paradoxe du poëte amoureux ne doit rien au paradoxe des philosophes stoïques ; et je ne doute point que s' il eust esté imprimé du vivant de celui qui l' escrivit, il ne l' eust brouillé avec un peuple, dont sur toutes choses il brigoit les suffrages et l' approbation ; dont il esperoit un jour de se faire le tribun. Ce petit mot luy eust suscité de grosses guerres ; il luy eust fait autant de querelles, qu' il y a de femmes en France, qui pensent n' estre pas laides.

J' ay ceans un grammairien sophiste, grand et violent exagérateur, qui en dit bien davantage. Mais remettons à demain ce qu' il en dit.

Chapitre cinquieme.

Le plus n' empesche pas, dit-il, que le moins n' ait quelque merite. Il n' empesche pas mesme que le moins ne puisse devenir le plus, par la comparaison d' un autre moins, qui luy sera inferieur. Mais le seul destruit tout et abolit tout. Cét incompatible seul , cét ennemi public et universel, ce tyran parmi les monosyllabes, ne laisse rien de vivant en l' estre des choses ; ne bastit son throsne que de ruïnes. Il abbat tous les degrez, il rompt tous les rangs, il oste toutes les differences.

il n' est rien de si beau que Caliste. Malherbe s' est arresté là. Mais il n' est rien de beau qu' Uranie, c' est aller bien plus loin que Malherbe, et le laisser bien derriere. Le bon-homme souffroit pour le moins qu' il y eust de belles Armides et de belles Angeliques, pourveu que Caliste fust plus belle qu' elles. Il ne trouvoit pas mauvais qu' il y eust des Olympes et des Clorindes qui fussent

aimables, pourveu que Caliste le fust davantage. Il vouloit dire par là, que les autres cedent, et non pas qu'elles perissent ; que Caliste soit la souveraine dans le monde, et non pas qu'elle soit l'unique sur la terre ; qu'elle occupe la premiere place, mais qu'elle ne supprime ni la seconde ni la troisieme. Il se contentoit de la superiorité, qui est une chose assez enviée ; et ne pretendoit pas à cette solitude ambitieuse, qui seroit tout-à-fait insupportable. L'exagérateur ne laisse pas encore Malherbe. Luy et les poètes ses predecesseurs, dit-il, ne demandoient pour la beauté de leurs dames,

p587

que la sousmission et les hommages des autres beautez : celui-cy demande leur perte et leur aneantissement entier. Il n'est pas satisfait de la preference et de la victoire : il est de l'humeur de ces cruels victorieux, qui veulent la mort et le des-honneur des vaincus. Il ne veut point de communication de la personne qui regne, à celles qui sont sujettes : il veut empire sans societé, et non seulement comme du meilleur sur le moins bon, mais comme de l'homme sur la beste.

Sans mentir il en veut trop. Mais c'est la raison qui le veut et non pas luy. Car dans le sonnet, la raison et le poète, sont deux personnes separées. Comme le malade est quelquefois empoisonné par son medecin, le poète est trompé par sa raison.

qui luy dit qu'Uranie est seule aimable et belle.
chapitre sixiesme.

Icy s'arresta l'exagérateur, et il me sembla qu'il n'avoit point tant de tort. Ses exagerations ne me semblerent pas si desraisonnables que quelques-unes du jour precedent, dans lesquelles il avoit perdu le respect que les grammairiens doivent aux vers de Virgile, et à la prose de Ciceron.

Il est certain que si les excez ne sont que simples excez, il vaut beaucoup mieux se tenir dans la mediocrité. Quand l'audace de l'entreprise n'est point accompagnée du merite de l'action, et que l'estrange n'a rien d'excellent, ne nous efforçons point à faire et à dire des choses estranges. Les termes dont il s'agit, et autres semblables, sont ou odieux ou importuns ; sentent l'orgueil des tyrans ou la vanité des declamateurs. Le seul sage, le seul juste, le seul vaillant, ne se peuvent souffrir, non pas mesme en la personne de Socrate, d'Aristide, d'Alexandre. Et qui est le maistre des ceremonies,

qui donne les rangs dans l' empire de la vertu ; qui a droit de dire, celui-là est le plus grand, ou est le premier ? Pour moy, je ne connois personne qui ait ce droit-là.

Et à ce propos, il n' y aura point de mal de faire sçavoir au monde curieux, ce qui arriva un jour au feu prince d' Orange Maurice, chez une femme, où il estoit en conversation. Cette femme brusque et hardie luy demanda, pour le mettre en peine, qui estoit le premier capitaine qui fust au monde. la question le surprit, et luy donna un peu à penser. Il ne vouloit pas se faire tort ; il n' osoit pas se faire justice. Il n' y avoit point d' apparence de se declarer par sa propre bouche, le premier capitaine qui fust au monde ; et d' avouër aussi qu' un autre que luy fust celui-là ; la nature eust trop pati, par cét acte d' humilité forcée. De se couronner luy-mesme, il ne le pouvoit honnestement ; de mettre la couronne sur une teste estrangere, il ne s' y pouvoit resoudre. Dans cette irresolution, il se laissa demander plus d' une fois à la dame brusque, qui estoit le premier capitaine qui fust au monde ; et à la fin il luy

p588

respondit aussi brusquement, que le marquis Spinola estoit le second .

On voit par-là qu' il y a de la galanterie au païs de Monsieur Heinsius, et de tant d' autres messieurs, qui se terminent en us . On voit de plus que le seul, le premier, le plus grand, sont des noms sacrez et venerables à ceux qui les meritent le mieux : les heros font scrupule d' y toucher, au milieu de leur gloire et de leurs triomphes.

Chapitre septiesme.

L' exagerateur grammairien revient au combat, et fait une nouvelle charge. Voicy mot à mot son opinion, sur ce dernier vers.

Est-ce dans Uranie, dit-il, ou dans l' amour d' Uranie que la raison rengage le poëte ? Si c' est dans Uranie, ce n' est pas parler françois, ou c' est parler françois à la mode de ce galand-homme, qui employoit dans à toutes occasions et à tous usages. Il abusoit si estrangement de ce pauvre mot, qu' il me dit un jour qu' il avoit esté autrefois dans les chiens et dans les chevaux, pour dire qu' il avoit aimé la chasse, que depuis il fut dans les princes et dans les seigneurs, pour dire qu' il avoit suivi la cour ; mais qu' à l' avenir il vouloit estre dans le bourgeois, pour dire qu' il vouloit vivre à Paris, en homme privé. Le

poète ne peut se rengager dans Uranie, qu' en suivant l' exemple de ce galand-homme. Mais si c' est dans l' amour d' Uranie que sa raison le rengage ; pour aller à cet amour il est besoin de retourner sur ses pas, et de faire beaucoup de chemin. Il faut aller chercher l' amour d' Uranie jusqu' au premier vers, pour y rapporter ce rengagement, quoy qu' il en soit esloigné de treize autres vers, qui est une distance assez remarquable.

Que si ce voyage d' une extremité du sonnet à l' autre, ne réussit pas, il faut aller encore plus loin, et rapporter, m' y rengage , à l' intention du poète, qu' il a laissée dans son esprit. Il faut avoir recours à une parole mentale et interieure ; et presupposer avec luy, au vers precedent, ou ses premiers vers, ou son ancienne servitude, ou sa vieille passion, dans laquelle il est rengagé. Autrement, m' y rengage, est si abandonné et si seul, que je ne sçay pas ce qu' il pourra devenir. N' ayant point d' attache ni d' appuy qui le soustienne, il ne peut pas s' empescher de tomber par terre ; et pour le faire subsister dans le dernier vers, il est absolument necessaire de changer le penultiesme, et d' y mettre le mot qui y manque. C' est une necessité de grammaire, dont il n' y a point de figure qui dispense la poésie. Les vers doivent estre faciles et doux, pour estre chantez ; mais les paroles des vers doivent estre justes et regulieres, pour estre autre chose que des sons.

p589

Chapitre huitiesme.

Outre cette difficulté, qui m' a esté proposée par le sophiste grammairien, il y a une objection à faire contre tous les sens du mesme vers, et je pense qu' il sera difficile d' y respondre. Puisqu' il est fait mention generalement de tous les sens, pas un n' en est excepté. Et cela estant, ne pourra-t-on pas demander si le goust et l' odorat contribuënt quelque chose en ce rengagement d' amour ? Quel est leur office et leur action dans un amour sans jouissance, comme l' amour d' Uranie ; un amour qui n' a rien de terrestre, de materiel et d' impur ; qui ne produit que des gemissemens et des plaintes, ou pour le plus des pointes et des speculations ?

Peut-estre qu' il ne seroit pas si estrange de parler ainsi chez nos voisins, et particulierement en Espagne. Tous les sens pourroient entrer dans l' amour de ces poètes sensuels, qui escrivent à Madrid et à Toledé. Car, à leur dire, les Uranies de ce pays-là

ne respirent que des fleurs et des parfums. Ils parlent sans cesse des roses et de l'ambre de leur haleine. Bien davantage ; ils succent, ils boivent, ils mangent les baisers de leurs maistresses. Ils se nourrissent, ils s'enyvrent de l'ambrosie, du nectar, de quelque chose encore plus rare, qui se cueille sur les belles bouches.

(...).

Tous les sens ne sont donc point icy en leur place, et le poëte devoit tourner sa pensée d'une autre façon. Ne s'embarassant point dans tous les sens, il eust mieux fait de dire que sa raison luy avoit promis secours, mais qu'elle luy avoit manqué de parole, et qu'elle s'estoit jettée du costé de sa passion : qu'elle avoit deliberé en sa faveur, mais qu'elle avoit conclu contre luy, et que cette conclusion avoit esté, que mesme du consentement de la raison, on pouvoit estre fou d'Uranie ; que l'amour d'Uranie estoit une maladie qui valoit mieux que la santé, et un vice preferable à la vertu, etc. De cette sorte, la raison eust failli toute seule, et le poëte n'eust point failli de son chef, n'estant en cecy que l'historien de la raison.

Mais comme il falloit rejeter les sens, pour se servir de la passion, il falloit bien prendre garde de ne s'en pas servir au pluriel. Car au lieu de tous ses sens, de dire de toutes ses passions, c'eust esté changer une faute pour une autre, et corriger cét endroit en le barbouillant. C'eust esté sortir d'une fausse subtilité, pour tomber dans le galimatias de la vieille cour : quelques-uns l'ont nommé le phoebus et le haut stile de la vieille cour.

J'ay veû un excellent recueil de ce Galimatias, parmi les papiers de feu Monsieur Le Duc De où, entre autres locutions choisies, il y avoit, servir quelqu'un, honorer quelqu'un de toutes les passions de son ame, et

p590

par consequent de sa tristesse comme de sa joye, de sa crainte comme de son esperance, et ainsi des autres. C'estoient les fleurs de rhétorique de cét heureux siecle, et ce qu'on appelloit belles choses à la cour du roy Henry Troisième, et chez la reine Marguerite sa soeur. Les Pybracs pourtant, les Desportes et les Duperrons ont esté de ce siecle-là, et ne se sont point opposez à ce Galimatias. Mais pourquoy s'y fussent-ils opposez ? Puisqu'il estoit si bien payé, ils avoient raison de ne le trouver pas mauvais. Monsieur L'Admiral

De Joyeuse donna dix mille escus à un homme que j' ay
connu, pour luy avoir dedié un discours de ce stile-là ;
où il n' avoit pas oublié le zenit de la vertu, le
solstice de l' honneur, et l' apogée de la gloire, non
plus que le roy des merveilles, et la merveille des
rois, outre toutes les passions et toutes les
puissances de son ame. Ce stile, qui meritoit de si
grands presens, valoit bien mieux que le nostre, qui
ne nous peut faire payer d' une petite pension.

Chapitre neufviesme.

Est-il possible que les belles choses soient si
imparfaites ? N' y a-t-il point de perfection sur la
terre ? Non, il n' y en a point, n' en desplaie aux
poètes et aux amoureux. La perfection est logée mesme
plus haut que le ciel, et il me semble que Virgile
parle en quelque lieu, des defauts du soleil, et des
maladies de la lune. Cela n' empesche pas, pour
demeurer en nos premiers termes, que le grand sonnet
ne soit beau, quoy qu' il ne soit pas parfait : le
petit non plus ne laisse pas d' estre beau dans mon
opinion, et dans celle d' Aristote d' estre joli, quoy
qu' il ait ses taches et ses defauts, aussi-bien que le
soleil.

On escrit de Paris d' estranges choses de ces deux
sonnets. On me mande qu' ils ont partagé la cour ; qu' ils
ont divisé la maison royale ; qu' ils ont separé le
frere d' avec la soeur. Mais je ne m' estonne point de
cette division et de ces partis, moy qui ay leû
l' histoire de l' empire de Constantinople, et qui sçay
que la couleur d' une livrée, et la façon d' un
habillement, ont esté cause de plus grandes et de plus
dangereuses factions. Je ne trouve pas estrange que
l' un et l' autre sonnet ayent eu des loüeurs et des
repreneurs : et pour revenir au particulier de celuy
dont je n' ay parlé qu' en general, je ne trouve pas
estrange qu' on ait crié si haut contre des patiences
qui vont si loin .

L' usage n' ayant point adouci la rudesse de ce mot, et
l' autheur du petit sonnet n' ayant pas assez
d' autorité pour l' introduire à la cour, il ne se
pouvoit pas que les oreilles du grand monde n' en
fussent choquées la premiere fois. En quoy paroist
neantmoins la bizarrerie de l' usage, et le caprice
de nostre langue. Car si elle ne rejette pas les
vaillances et les magnificences, les impertinences et
les insolences, etc. Si elle reçoit mille impatiences,
les impatiences extrêmes, toutes les impatiences du
monde ; pourquoy ne recevra-t-elle pas les
patiences

du petit sonnet, en vertu de l' analogie, de laquelle Jules Cesar avoit fait un livre ?

La raison le voudroit, mais l' usage s' oppose à la raison. Et je ne sçay qu' un seul lieu de nostre prose, où l' on puisse souffrir les patiences, sans crier contre elles. Le voicy en la bouche d' un predicateur. il n' est point etc.

mais ni en prose ni en vers, il ne faut jamais s' opiniâtrer contre l' usage, et aller à l' escart du chemin batu. C' est une pauvre ambition que de vouloir estre fondateur d' un nouveau pluriel. Tels et semblables pluriels ont mal reüssi dans les livres des anciens, aussi-bien que dans le petit sonnet. Ils n' y sont remarquables que par la singularité. Varron, Ciceron, Saluste ; quels maîtres, bon dieu, et quels chefs de part ! N' ont pû trouver en cela d' imitateurs, et personne n' a voulu faillir, apres leur exemple. Varron a dit paupertates , mais il n' a point fait de secte en le disant. Ciceron a dit avaritias , mais les manuces mesmes, ses plus passionnez et plus aveugles partisans, l' ont laissé dire tout seul avaritias , et se sont arrestez au singulier avaritia . Saluste a dit famas , mais il n' a esté suivi de qui que ce soit, si ce n' est d' un certain aruntius, qui faisoit gloire d' estre son singe, et de qui Seneque allegue (...), en se moquant de sa ridicule imitation.

Chapitre dixiesme.

Après cette objection que toute la France a faite, je demanderois volontiers, si vous rendra sa douleur connuë , est meilleur françois que les patiences qui vont si loin ?

Quelle sorte de langage est-ce, je vous prie, je veux vous rendre ce cavalier connu, ou cette dame connuë, pour dire, je veux vous les faire connoistre, ou vous en donner la connoissance ? Est-ce une façon de parler poëtique ? Est-ce une locution figurée ? Est-ce une mode estrangere et apportée de dehors, qui depuis peu a esté naturalisée en ce royaume ? Ou plustost n' est-ce point une nécessité de la rime ? N' est-ce point quelque petit reste du college ? N' est-ce point le jargon d' un jeune allemand, nouvellement arrivé à Orleans, qui fait effort pour parler françois, et qui prie son hoste de luy rendre connus les plus honnestes gens de la ville ? On peut dire se rendre celebre à toute la France ; se rendre illustre par la grandeur de ses actions ; mais on ne peut pas dire de la mesme sorte, se rendre connu. Il faudroit que celuy qui le

droit, eust plus de credit que l' usage, pour le dire avec succes.

p592

Chapitre onziesme.

En suite de la douleur connuë, il y a trois rimes en uë , dont il est à propos d' esplucher la raison.

Job de mille etc.

je ne sçay pas bien si le poëte est icy d' accord avec luy-mesme, et s' il ne dit point des choses contraires.

Il a peur que sa dame ne soit pas esmeuë d' un objet digne de compassion ; et immediatement apres, il desire qu' elle s' accoustume à voir cët objet. Par consequent il desire ce qu' il craint. Cette accoustumance à voir, devant oster à sa dame l' esmotion qu' il voudroit qu' elle eust ; il la prie d' une chose qu' il a tesmoigné de ne vouloir pas. Il prendra la peine, s' il luy plaist, d' accorder cela ; et se souviendra, cependant, de ce vieux mot, dont l' université retentit, depuis Saint Yves jusques à Sainte Geneviève, (...).

L' ame ne recevant l' esmotion que par le passage des yeux ; quand ils sont une fois bien assurez, elle ne sçauroit estre surprise. Quand les yeux ont contracté habitude et familiarité avec les plus estranges objets ; ces objets, de farouches qu' ils estoient, devenant apprivoisez, et entrant dans l' ame comme amis, ils n' y excitent plus de tumulte, et rien ne s' esmeut à leur veüë. à force de voir des monstres, ce ne sont plus monstres aux yeux qui les voyent. Les spectres mesmes et les furies, armées de leurs torches et de leurs serpens, perdroient leur force et leur horreur dans nostre imagination, par l' accoustumance de les voir. à plus forte raison, etc.

Chapitre douziesme.

Mais comment, et de quel front peut-on dire à une femme, quand on luy parle d' un homme, qu' elle verra sa misere nuë ? celui qui, au rapport de Quintilien, trouva je ne sçay quelle vilainie cachée sous ce demi vers, Incipiunt Agitata Tumescere, que ne trouveroit-il dans le vers de la nudité de Job ? Le mot de misere ou de pauvreté appliqué à un homme nud, n' est-il pas capable de recevoir une sale interpretation ? Ne represente-t-il pas à une femme, quelque chose qui luy offense la veüë ? Je sçay bien que la sage Livie a dit autrefois, que les hommes nuds

p593

estoyent des statuës aux yeux des femmes de bien. Mais c' est la vertu de ces femmes qui fait cela, et qui chasse les mauvaises pensées : et c' est nostre effronterie qui presente ces pensées à leur imagination, par la nudité qu' elle descouvre à leurs yeux. Quoy que leur pudeur se conserve, nous ne laissons pas de l' attaquer. Elles ne reçoivent pas le scandale, mais nous le donnons.

Pour empescher que ces spectacles ne soient deshonestes, il faudroit faire revenir le siecle de l' innocence.

Depuis le peché du premier homme, la honte ayant tousjours accompagné la nudité, et la doctrine des moeurs estant quelque chose de plus important que l' art de parler, je conclus que la misere nuë, ou la nudité de Job, est encore moins à louer que les patiences de Job. Venons à ses souffrances et à ses peines.

Chapitre treiziesme.

Ces deux vers qui sont si voisins dans le sonnet, ne voulant dire qu' une mesme chose, il faut qu' il y en ait un qui ne serve que de nombre, et qui tienne seulement la place d' un autre. J' ay appris de plus des maistres de l' art, que si la repetition d' un mesme mot ou d' une mesme pensée ne fait une figure, elle fait un vice, particulièrement dans un petit poëme.

Mais outre la repetition vicieuse, il pourroit bien y avoir un barbarisme dans le vers des souffrances extrêmes, et une impropriété dans celui des peines incroyables. S' il en faut croire mon grammairien, avoir d' extrêmes souffrances , pour souffrir extrêmement, est une façon de parler sauvage, qui n' est ni de la prose, ni de la poësie. La conversation la rejette, les livres n' en veulent point : elle n' a pas la grace, elle n' a que l' insolence de la nouveauté.

D' ailleurs, puisque le mot de peine signifie quelquefois difficulté et travail, et quelquefois douleur et supplice ; estant icy en cette dernière signification, pour parler correctement, il falloit dire que Job souffrit des peines, et non pas qu' il eut des peines. Hercule eut des peines incroyables, quand il cherchoit Hylas que les nymphes luy avoient ravi ; et le mesme Hercule souffrit des peines incroyables, quand il se brusla sur le mont Oeta.

Nostre commentaire se pourroit estendre davantage, et il y auroit encore d' autres choses à remarquer sur les deux sonnets : mais j' aurois peur que ce fust se trop amuser aux petites choses. Ce seroit faire ses affaires de ses jeux. Il ne faut pas jouer si serieusement ni si long-temps. Quoy qu' Aristote ait interpreté les poëtes, et n' ait pas creû cette partie

de la grammaire indigne de luy, il n' a pas employé toute

p594

sa vie à faire des questions sur Homere. Quoy que Platon ait disputé des syllabes et des mots, ses disputes n' alloient pas à l' infini. Ils ne sejournoient pas ; ils n' habitoient pas dans la grammaire ; ils y passoient ; ils s' y promenoient. Comme eux, faisons quelques courses et quelques promenades en ce pays-là. Mais choisissons une meilleure et plus heureuse contrée, pour y establir nostre domicile. Allons retrouver nostre sainte philosophie et nostre Socrate chrestien, où nous les laissons il y a un mois.

DISSERTATION 7

Vous avez donc leû avec plaisir mes dernieres compositions latines, les remarques sur les deux sonnets, les douze discours du Socrate, et la dissertation de Monsieur De Girac, sur les lettres de Monsieur De Voiture. Je n' entreprends point, mon reverend pere, de respondre aux loüanges que vous me donnez, parce qu' elles sont au dessus de mon merite : je tascheray seulement de vous satisfaire sur les questions que vous me faites, parce qu' elles sont de ma portée.

à Paris comme à Rome, aujourd' huy comme autrefois, il y a peu de gens qui escrivent bien. Ceux mesme qui sçavent bien escrire, ne sçavent pas tousjours bien juger des escrits d' autruy, parce que souvent c' est par imitation ou par hazard qu' ils escrivent bien. Un president de la cour des aides, estant allé voir son fils, pensionnaire au college de Boncourt, trouva entre ses mains un volume de Ciceron doré sur la tranche, et relié de maroquin de levant. Il fut fasché que Ciceron fust si bien vestu, et dit qu' il estoit dommage que ce ne fust Lipse . Nostre cher Monsieur Bourbon m' a fait ce conte plus d' une fois, et nous sommes demeurez d' accord luy et moy, que ce Lipse, dont est question, a corrompu par son exemple, une infinité de jeunes gens, en Flandre, en France, et en Allemagne.

Je parle de son stile et de sa latinité : car je sçay d' ailleurs que c' estoit

p595

un homme tres-vertueux, et dont les moeurs estoient

aussi pures et innocentes, qu'elles estoient douces et agreables. Il en faut dire davantage. Il avoit une parfaite connoissance de l'antiquité romaine, et l'avoit enseignée à Leyden et à Louvain avec beaucoup d'applaudissement. à Leyden, le prince d'Orange Maurice fut un de ses escoliers : à Louvain, l'archiduc Albert, et l'infante Isabelle sa femme eurent la curiosité de l'aller ouïr, et menerent la cour au college. Mais sa reputation n'estoit pas enfermée dans sa province. Il a esté universellement estimé, et son grand merite le fit desirer du feu roy Henry Le Grand, du pape Paul Cinquiesme, et de la seigneurie de Venise. Il n'y eut gueres de princes qui ne le voulussent avoir pour l'ornement de leurs estats : luy-mesme estoit prince parmi les doctes de son temps, et un des triumvirs, comme ils le nommoient, de la republique des lettres : vous sçavez que Scaliger et Casaubon estoient les deux autres. Mais à vostre advis, mon reverend pere, si ce triumvirat estoit encore en la nature des choses, et qu'il s'assemblast chez Messieurs Du Puy, où il prist les advis de tous les sçavans, qui s'y trouvent tous les jours, jugeroit-il definitivement du merite des deux sonnets ? Prononceroit-il un arrest, auquel les uranins et les jobelins voulussent acquiescer ? Je ne sçay s'il y auroit assez de sousmission dans l'esprit des docteurs de robe-courte.

Parlons serieusement, et disons, qu'il n'appartient pas à tout le monde de juger des poëtes. Pour cela il faut estre poëte, aussi-bien qu'eux, et faut estre quelque chose de plus. Jules Cesar Scaliger n'a pas tousjours reüssi en ce dessein. Quoy qu'il se soit erigé en critique et en hypercritique, je le recuse presque par tout : j'appelle de ses jugemens, en une infinité d'occasions : souvent il blasme d'excellentes choses, et en admire de mediocres. La pluspart du temps il gaste ce qu'il corrige ; il change en pis ce qu'il veut changer en mieux. Pour louer un poëte, il offense tous les autres. Il ne connoist point le genie de la satyre latine ; point du tout cette urbanité romaine et patricienne ; cette Venus secreete et voilée, qu'on descouvre dans les beaux ouvrages, et qui neantmoins est differente de la beauté visible et materielle. Le vermillon et les affeteries des derniers grecs luy plaisent davantage que la santé, que la force, que les graces des anciens. Joseph Scaliger son fils a esté contraint de l'advouër, comme vous verrez dans un passage que je vous envoie à part, avec l'eloge de feu mon pere, et les autres pieces que vous voulez voir.

En matiere de vers, les opinions de Joseph estoient plus saines que celles de Jules. Elles estoient pourtant bien hardies, et quelquefois mesme temeraires ; adjoustons malicieuses à temeraires. Car que ne dit-il point du pauvre Lucain ? Il le traite d' enfant, d' ignorant, de ridicule : il ne traite gueres plus mal son grand ennemi Sciopius. J' advouè qu' ailleurs il me fait plaisir de se declarer pour Ovide, et d' en prendre la protection contre le critique Victorius. Mais pourquoy

p596

mespriser si fort Lucain, qu' Ovide sans doute eust estimé ; qui estoit né si heureusement pour la poësie ; de qui les commencemens ont esté si beaux et si hardis ? Il dit de plus, que la Thebaïde de Seneque est un mauvais poëme, et l' essay d' un apprenti. Lipse dit, au contraire, que c' est une piece divine et le chef-d' oeuvre d' un maistre. à qui des deux croirons-nous ? Ni à l' un ni à l' autre, mon reverend pere ; l' un en dit trop, et l' autre trop peu.

Quand le mesme Lipse prefere Seneque à Ciceron, je luy pardonne cette injustice, car il plaide sa cause, et son interest le fait parler. Mais de preferer Plaute à Terence, c' est ce qui ne se peut souffrir, en un homme qui ne composoit point de comedies sur le modele de celles de Plaute, et qui n' estoit pas de ces anciens superstitieux, dont Arnobe parle, qui faisoient une partie de leur religion, des ouvrages de ce poëte : en effet qui le croira ? Il est vray pourtant qu' on a dit autrefois à Rome, l' année ne etc. voilà jusqu' où alloit en ce temps-là l' impertinence du menu peuple : mais nous traitons avec les patriciens ; nous parlons au senat et à l' ordre des chevaliers.

Estimer moins l' honneste et agreable conversation, que la bouffonnerie des mauvaises farces, qu' un jargon d' equivoques et de mots à deux ententes ; qu' une foule de proverbes traisnez par les ruës, que des pointes de turlupin, qu' on va chercher au bout du monde, et qu' on fait venir sur le theatre à force de bras et de machines, bon dieu quelle depravation de goust, et quelle maladie de jugement ! Scipion et Laelius en auroient despit, s' ils ressuscitoient. Lipse neantmoins n' est pas seul de son opinion, et le plus mauvais parti n' est pas le plus foible. Encore aujourd' huy contre un honneste homme mille pedans. N' y a-t-il pas eu mesme un certain faquin de l' antiquité, qui s' estant meslé de donner les rangs

aux poètes comiques, a eu l'effronterie d'en mettre six devant Terence, apres lequel tous les autres doivent estre ? Y eut-il jamais juge plus injuste que celui-là ; qui meritast mieux de perdre sa charge, et d'estre chassé de son tribunal avec infamie ?

L'ignorance ne fut jamais si aveugle, et tout ensemble si presomptueuse.

Muret n'estoit pas de son advis, bien qu'il ne fust pas tousjours du bon, et qu'il eust des chagrins et des fantaisies, comme les autres. Dans sa preface sur catulle, il me fait souvenir de ces prevosts choleres et violens, qui ne se contentent pas de condamner les criminels, mais qui leur disent des injures, et leur donnent des coups de poing, en recevant leur audition.

Muret agit ainsi avec les poètes qu'il nomme espagnols : il les outrage, pour favoriser ceux qu'il appelle romains. Mais si vous le voulez ainsi, trouvons bonne sa mauvaise humeur : je voudrois pour le moins qu'il fust constant en ses mauvaises humeurs. Et en verité je ne puis comprendre, qu'ayant mesprisé si fort les epigrammes de Martial, il ait fait tant de cas des dionysiaques de Nonnus.

p597

Ce Nonnus estoit un egyptien, dont le stile est sauvage, et monstrueux. C'estoit un peintre de chimeres et d'hippocentaures. Ses pensées, je dis les plus réglées et les plus sobres, vont bien au de-là de l'extravagance ordinaire. En certains endroits, on le prendroit plustost pour un demoniaque que pour un poète. Il paroist bien moins inspiré des muses qu'agité par les furies. Les poètes de Clerac et de Bergerac estoient moins extravagans, avant mesme qu'ils eussent passé la Dordonne, et qu'ils eussent dit de l'eloquence de la reine Marguerite, j'entends un etc.

le beau spectacle, mon reverend pere, de voir les cieux fondus et liquides rouler sur la face de la terre ; de voir ces grands globes dans un si petit espace, c'est-à-dire quelque chose de plus que la mer, dans quelque chose de moins que n'est le bassin d'une fontaine !

Ces poètes neantmoins escrivoient plus raisonnablement que Nonnus ; et je ne doute point qu'il n'eust admiré ce qu'ils escrивirent, et que quelques courtisans trouverent si beau, que les rois ne se doivent expliquer que par la bouche des canons. non pas mesme, dit le commentaire, quand ils font l'amour à leurs maistresses ; quand ils donnent audience aux

ambassadeurs ; quand ils sont assis dans leur lit de justice, et qu' ils font entendre leur volonté à leurs peuples ; non pas mesme quand ils prient Dieu dans leur oratoire. Ces poètes de Gascogne et de Perigord estoient sages et modestes en comparaison de ce poète d' Egypte, que mon voisin Muret estime si fort. Je ne parle point d' un autre homme de mon voisinage, pere d' alliance de Mademoiselle De Gournay, estimé de Frà Paolo, et allegué par le Chancelier Baccon. Quoy que le pays latin ne luy fust pas inconnu, il estoit neantmoins estranger, et hoste en ce pays-là. Par consequent, il devoit y aller plus retenu, et se donner chez autruy moins de liberté qu' il ne s' en donnoit. Il ne devoit pas faire le magistrat où il n' avoit pas seulement droit de bourgeoisie. Pour decider des vers latins, comme il pretendoit de le pouvoir faire, il n' entendoit pas assez ni le latin ni les vers. Aussi en pareilles occasions, combien d' equivoques et de mesprises de son jugement : je ne voy presque autre chose dans ses essais. Il est certain qu' il s' est laissé tromper tres-souvent, et par des pipeurs tres-malhables. Tesmoin l' apocryphe Cornelius Gallus, dont il a tant debité de fausse monnoye, apres l' avoir prise pour bonne, qu' il m' est force d' advouër son peu de connoissance, ne pouvant accuser sa mauvaise foy.

Mais est-il possible que mon troisieme voisin Scevole De Sainte-Marthe, qui estoit si esclairé en ces sortes de connoissances ; qui pouvoit disputer de la gloire du latin avec la superbe Italie, avec les bembes et les sadolets ; est-il possible, dis-je, que faisant si bien des vers, il jugeast si mal de ceux d' autruy ? Je voulus

p598

lire dernièrement un livre d' epigrammes qu' il a celebré dans ses eloges : en conscience je n' en leûs pas une seule qui vaille le papier sur lequel elle est imprimée, bien loin de meriter une si honorable place dans ses eloges. En tout ce grand corps d' epigramme je ne trouvay pas un grain de sel. Il nous veut faire passer pour d' excellens poètes des gens qui n' estoient pas seulement de passables versificateurs. Il y a de l' apparence que c' est parce qu' ils estoient de ses amis. Mais c' est se moquer de son siecle et de la posterité. Ces sortes de bontez sont de celles que Dieu deffend aux juges, quand il est question de juger. Vous sçavez qu' il leur ordonne de n' avoir esgard ni à la veuve ni à l' orphelin, de ne connoistre en jugement ni le

parent ni l' ami.

Concluons que comme les eloges de Paule Jove sont trop aigres et trop mesdisans, ceux de Scevole sont trop doux et trop flateurs. La qualité d' illustre est à si vil prix chez cét homme-là, qu' il n' y a point de maistre d' eschole à qui il ne l' abandonne pour trois feuilles de mauvais latin. Ne vous souvenez-vous point de ce que disoit la reine Catherine De Medicis, du collier de l' ordre de Saint Michel. Si vous vous en souvenez, faites-en l' application, et faisons-en nostre profit, nous autres faiseurs d' eloges.

N' avilissons point les couronnes, par le mauvais choix des testes que nous couronnons. Et cela soit dit, mon reverend pere, autant pour la cour que pour l' eschole. La bonne Madame Desloges me fit de terribles reprimendes sur ce sujet, quelque temps avant sa mort. Elle me reprocha que j' estois la dupe de tous les regnes (ce sont ses propres termes ;) que je me laissois excroquer mes loüanges à tous ceux qui faisoient semblant de valoir quelque chose ; que je croyois trop au rapport d' autruy ; à la premiere couleur du bien, à l' apparence de la vertu, et ce qui s' ensuit. J' ay vieilli depuis ce temps-là, et n' ay pas resolu de mourir impenitent. Mais cette matiere à une autre fois.

En attendant que je face mettre dans un cayer, ce qui a esté recueilli pour l' esclarcissement du Socrate, et le grand nombre de passages grecs et latins que nostre ami me demande, il verra icy, avec vostre permission, que la chose dont il est en doute, ne reçoit point de difficulté. Il est tres-vray qu' il y avoit autrefois à Constantinople, une maison appelée la pourpre. Constantin Le Grand la fit bastir ; et ordonna que les imperatrices estant enceintes, et se sentant proches de leur terme, iroient faire leurs couches en cette maison ; afin que les princes leurs enfans portassent le nom de porphyrogenetes, ou nez dans la pourpre. Les imperatrices sortoient donc du palais imperial, pour aller accoucher ailleurs, et la maison dont il s' agit, que Manasses appelle petite, estoit toute tenduë de pourpre. Les berceaux, les langes, etc. Tout generalement y estoit de pourpre. Luitprandus en parle ainsi, au premier livre des affaires de l' Europe chapitre deuxiesme.

p599

Le poëte Claudien parle bien de naistre dans la pourpre ; il dit bien quelque chose des langes de pourpre et des lits de pourpre ; mais il ne dit rien de

cette maison de pourpre, pour les imperatrices, separée du palais imperial. Nous la devons à Luitprandus et aux derniers grecs, quoy que pour cela, il ne faille pas oublier icy les beaux vers de Claudien.

(...).

Celuy qui fut roy avant que d'estre homme, ce fut Saporey roy des perses, qui vivoit du temps de l'empereur Justinien. Il vescu soixante et dix ans, et regna quelques mois plus qu'il ne vescu. Voicy en abrégé l'histoire d'une naissance si illustre et si merveilleuse. Le pere de Saporey estant mort, et ayant laissé sa femme enceinte ; par le droit de la succession royale, le royaume devoit appartenir à ce qui devoit naistre de la reine. Les grands de l'estat consulterent là-dessus les mages, et leur proposerent des recompenses, pour sçavoir la verité de l'advenir, et le succes de cette grossesse. Premièrement ils firent essay de leur art sur un sujet de moindre importance, une jument pleine leur ayant esté présentée ; et la chose arriva ainsi qu'ils l'avoient prédite.

Ayant reüssi cette premiere fois, et le monde estant persuadé de la certitude de leur science, on les obligea de declarer ce qu'ils croyoient de la reine. Ils respondirent qu'elle auroit un fils, apres quoy les perses ne delibererent pas davantage. Ils mirent la tiare sur le ventre de cette princesse : ils donnerent un nom au maistre qu'ils attendoient de ce ventre : ils reconnurent un roy qui n'estoit pas encore né. Cette belle histoire est plus au long dans le quatriesme livre d'Agathias, et mon homme vous la va copier, pour la satisfaction de nostre ami curieux, qui n'a pas chez luy les originaux.

p600

(...).

Quand Socrate dit au premier discours que l'ame de l'homme est une partie de Dieu, si ce qu'il dit sent la philosophie des payens, cette odeur luy desplaist aussi-bien qu'à vous. En quelques endroits ses paroles peuvent paroistre stoïques ou platoniques ; mais par tout son intention est chrestienne et orthodoxe. Il veut donc dire par là, que l'ame n'est point tirée de la matiere ; qu'elle ne sort point de la force ou de la vertu de la semence, (...), ainsi que l'a creû Tertullien. Il veut dire que l'ame est de la façon de Dieu, et non pas de celle de l'homme ; que c'est véritablement une pure creature, mais une creature immortelle, mais la plus noble de toutes les creatures ; puisqu'elle a l'honneur d'estre faite à l'image du

createur ; puisque Dieu l' a marquée de son caractere et l' a inspirée de son esprit. cette partie divine, ou cette partie de Dieu , n' est autre chose que l' effet de cette impression et de cette inspiration ; que ce divin caractere et ce divin souffle : et c' est ainsi qu' en a parlé Justin Martyr, Saint Epiphane, et plusieurs autres saints peres, grecs et latins. Si Socrate a exprimé en la langue de l' ancienne philosophie, certaines choses qu' il a escrites, il les a entenduës dans le sens de la nouvelle enseignée par l' eglise catholique, à laquelle il sousmet generalement tout ce qu' il escrit et tout ce qu' il dit. Les platoniciens et les chrestiens se peuvent servir des mesmes paroles, en differente signification : les philosophes ont leur intention, et nous la nostre. Mais l' eglise sanctifie leurs termes en les employant. une partie de Dieu, un

p601

rayon de la divinité, la partie divine qui est en l' homme, sont des expressions eslevées au dessus du langage populaire, qui ne doivent pas estre prises litteralement. Ce sont des embellissemens du discours, mais non pas des preuves de la doctrine, et on en use, sans en abuser.

Saint Paul ne rapporte-t-il pas du poëte Aratus, que les hommes sont de la race des dieux ? Les saints peres qui sont venus depuis, traitant de la noblesse de l' ame, et de la dignité de la raison, ne font point de difficulté d' alleguer, pour la confirmation de ce qu' ils en disent, ce qu' en ont dit les payens en prose et en vers. Par exemple, (...).

Vous avez assez de commerce avec les poëtes du bon temps, pour connoistre parmi ces vers, ceux qui sont de virgile et d' Horace, vos bons amis. Lucrece ne me semble pas aussi estre indigne de vostre amitié. Pour Manile, puisqu' il a esté appellé passevolant , parmi les poëtes du siecle d' Auguste, vous le traiterez, comme il vous plaira, et nous examinerons son affaire un de ces jours. Adjoustons cependant à tant de latin, ces trois mots de grec, (...). Ce dernier mot est un peu dur et un peu estrange : il est pourtant du philosophe Epictete, dans les commentaires d' Arien. vous avez etc.

ces paroles sont d' un autre disciple de Zenon, et ont esté alleguées

p602

dans la chaire de verité, par un predicateur de
Jesus Christ, qui les a loüées en les alleguant.
Mais de qui pensez-vous, mon reverend pere, que soient
celles-cy ? nous sommes composez de deux ennemis qui
ne s'accordent jamais : la partie sublime de nostre
ame est tousjours en guerre avec la partie inferieure.
disons davantage, l' homme est fait d' un dieu et
d' une beste, qui sont attachez ensemble. Si vous
devinez l' autheur de ces quatre lignes, je vous
estimeray aussi grand mage, que ceux qui predirent la
naissance du roy Sapoires.

Telles et semblables paroles, qui en mesme temps
eslevent l' homme jusqu' à Dieu, et le ravalent
jusqu' à la beste, ne seroient peut-estre pas receuës
dans la rigueur de la dispute ; mais elles ne sont pas
desapprouvées dans la liberté du stile oratoire. Et
lors que Socrate dit au mesme discours, que je ne
sçay quoy de plus ancien que le monde a basti le
monde, ce je ne sçay quoy est encore une de ces
paroles figurées, qu' il ne faut pas prendre à la
lettre, et qui reçoivent une interpretation favorable.
Ce n' est pas un terme d' irresolution, par lequel
Socrate doute si c' est Dieu qui a basti le monde :
c' est un terme d' humilité, c' est un adveu d' ignorance,
par lequel il confesse que Dieu est une chose
inconnuë à l' homme, et qui ne se peut ni bien deffinir
ni bien nommer.

Quoy qu' il en soit, mon reverend pere, ni moy ni
Socrate, n' avons point dessein de dogmatizer. Nous
parlons quelquefois à la mode des anciens, dont le
langage nous est assez familier ; mais nous conservons
dans le coeur, la doctrine de l' eglise, qui explique,
qui tempere, qui reforme ce langage, quand il luy
plaist, et comme il luy plaist. Nous disons apres
Platon et avec Origene, que le corps est la prison
de l' ame ; mais nous le disons en un autre sens que
ne l' a dit Origene, qui a fait une heresie de cette
figure. Nous disons beaucoup d' autres choses avec une
intention innocente, et en des termes soufferts de
l' eglise, sans en tirer des consequences dangereuses,
et condamnées par la mesme eglise. Nous sçavons bien
que les philosophes ont esté appellez les patriarches
des heretiques. Et par consequent, quand il sera
question d' opiner, nous ne suivrons ni Zenon, ni
Platon, ni Aristote. Nous nous en rapportons à
monsieur le coadjuteur de Paris, à monsieur l' evesque
d' Utique, à monsieur l' evesque de Grasse ; ausquels
j' ay bien du regret de ne pouvoir adjouster monsieur
l' evesque de Lisieux, que je perdis il y a six ans,

et monsieur l' archevesque de Thoulouze, que je viens de perdre.

(...).

Je m' attendois bien, qu' apres avoir fait tres-grande estime de la dissertation sur les oeuvres de Voiture, vous m' en feriez de tres-amples

p603

remercimens. Celui qui me l' a adressée, n' est pas de ceux dont vous me parlez, qui n' ont qu' une legere teinture des connoissances honnestes. Il en est plein, il en est comblé. Il a nourri son esprit du suc et de la substance de tous les bons livres. Mais il est riche de naissance, aussi-bien que d' acquisition ; mais il possede les vertus morales, comme les vertus intellectuelles. Vir Bonus n' entre pas moins dans sa definition que Dicendi Peritus. Reservons à nostre premiere veuë l' entiere description de cét excellent ami, et disons seulement en cét endroit, qu' il n' est point affamé des loüanges du grand monde. Il cherche si peu l' applaudissement, dans les choses qui le meritent le plus, que si je le voulois croire, il se contenteroit du tesmoignage de sa conscience et du mien. Vous sçaurez neantmoins qu' il n' a pas esté fasché de vous avoir plû. Un tel approbateur que vous ne peut pas estre indifferent à un homme, qui, comme luy, sçait faire difference des hommes.

C' est donc vous, mon reverend pere, qui avez commencé à vaincre son humilité et sa pudeur. Vous avez forcé le premier son cabinet. Il y voudroit cacher toutes les belles choses qu' il y produit ; mais je m' y suis opposé en vostre nom, et je veux croire qu' il ne s' opiniastrea pas dans une si injuste modestie. Pour le moins je le tourmenteray d' une estrange sorte. Le public ne sçauroit avoir aupres de luy, un solliciteur plus pressant que moy, et il ne tiendra pas à mes remontrances que je ne vous envoie un volume de ses dissertations.

L' endroit de celle-cy, sur lequel vous demandez esclarcissement, est une piece de son histoire. ces silves qui occupent maintenant Monsieur De Girac , ne sont pas des silves metaphoriques, et de la nature de celles de Stace ou de Politien. Pour parler la langue des hommes, c' est un bois qu' il fait couper, et de la vente duquel il doit tirer plus de quinze cens pistoles ; mais qu' en dira Diane et ses nymphes, les driades et les hamadriades ; le dieu Pan et ses silvains ? Si tout ce peuple de menus dieux peut trouver un poëte à sa devotion, quelles plaintes

elegiaques, quelles imprecations iambiques contre un autre poëte qui les chasse si cruellement de leur ancienne demeure, qui meurtrit les pauvres nymphes, et les blesse à grands coups de hache, qui les tuë et leur donne le dernier coup de la mort, en mettant par terre les arbres sacrez, sous l' escorce desquels elles vivoient ?

(...).

Au siecle d' or c' eust esté un sacrilege ou un parricide. En celuy-cy c' est une action bien esloignée de la vie innocente des premiers poëtes. Autrefois cette nation des-interessée se contentoit des feuilles et des fleurs de la campagne : elle n' estoit riche qu' en guirlandes et en bouquets ; elle ne cherchoit dans les bois, que l' ombre, le verd, et le silence. Mon ami, quoy qu' aussi-grand poëte, et d' esprit aussi eslevé

p604

qu' eux, a eu des pensées plus materielles et plus basses ; pour une petite affaire de six mille escus ou environ, il n' a point fait de conscience d' esclaircir les ombres, d' effacer le verd, et de troubler le silence ; ce silence saint et sacré dans la poësie ancienne et moderne. C' est ce que la dissertation appelle, (...). La maniere, comme vous voyez, est figurée, (...).

Au reste, mon reverend pere, vous sçavez bien l' amour que j' ay pour le livre, sur le sujet duquel a esté faite la dissertation. Vous pouvez vous souvenir, qu' avec le respect que je vous dois, je pris la liberté de vous contredire, et mesme de vous gronder un peu, de ce que vous n' estimiez pas assez ce beau livre. La memoire de son autheur m' est chere, et je suis interessé en sa reputation, parce que je puis dire sans reproche, que j' y ay contribué quelque chose. S' il est vray ce que vous croyez, que j' aye montré le chemin à beaucoup de gens ; comme j' advouë qu' ils y ont fait plus de progres que moy, ils ne peuvent pas nier que je ne leur aye ouvert le passage, en leur montrant le chemin. Monsieur De Voiture a esté de ces gens-là, et j' eusse désiré pour mon interest, que Monsieur De Girac eust loüé par tout, ce qu' il s' est contenté de louër en quelques endroits. L' importance est que son jugement nous laisse nostre liberté, et que cet excellent ami n' aspire point à la tyrannie, comme nostre autre excellent ami de . Quoy que j' estime extremément la force et l' industrie avec laquelle il a attaqué, il trouve bon que je ne demeure pas d' accord avec luy du succes de toutes les attaques qu' il a

faites. En cela il est equitable, et il faut aussi que nous le soyons. Ces petites guerres se passant sans haine et sans malice, et le public en devant recevoir de l' instruction, personne ne sçauroit blasmer un exercice si utile et si innocent ? Pour moy je ne suis pas d' avis d' estre de plus mauvaise humeur qu' estoit Lipse : l' amitié de Scaliger et de luy ne fut point alterée, par la diversité de leurs sentimens. Ils ne se querellerent point, pour n' estre pas tous deux de mesme opinion, sur le sujet de la thebaïde de Seneque. Je suis bien las, mon reverend pere. Il faut pourtant aller jusqu' au bout, et respondre, comme je pourray à vos deux dernieres questions. Qu' on ne s' y mesprenne pas au lieu où vous estes ; le monseigneur de France n' est pas la mesme chose que le monsignor d' Italie. En ce pays-là il ne presuppose pas necessairement inferiorité en celuy qui le donne à un autre : car les cardinaux et les princes souverains appellent ainsi les moindres prelates de la cour de Rome. On appelle monsignor un camerier du pape, un protonotaire apostolique, un evesque de deux mille livres de rente ; aussi bien en parlant à luy, qu' en luy escrivant, et on dit un monsignore , comme on dit un comte et un marquis. Le mot de monseigneur n' est pas si vulgaire en ce royaume, où l' on

p605

ne s' en servoit point de vive voix, sous le regne des rois derniers morts, et avant que le cardinal de Richelieu fust venu changer les choses du monde. Dans les lettres, nous ne le devons pas seulement aux princes, aux ducs et pairs, et aux officiers de la couronne ; mais aussi, à mon advis, aux gouverneurs des provinces, où nous faisons nostre residence. Par exemple, si j' estois tourengé ou poitevin, j' escrirois monseigneur , au gouverneur de Touraine ou de Poitou : mais s' il changeoit de gouvernement, et qu' il devinst gouverneur de Bourgongne ou de Picardie, sans estre officier de la couronne ; quoy que ces deux gouvernemens soient beaucoup plus considerables que les deux autres, je ne luy escrirois plus que monsieur : au moins je ne serois pas obligé de luy continuer monseigneur , et si je le faisois, ce seroit plustost civilité que devoir. Estant encore enfant, j' avois grand commerce de lettres avec feu Monsieur Coëffeteau evesque de Dardanie, nommé par le roy à l' evesché de Marseille. Ce sçavant prelat se contenta tousjours de monsieur dans

nostre commerce, et ne me fit point là-dessus d' esclaircissement. En ce mesme temps nous n' escrivions pas d' une autre sorte à monsieur l' evesque de Luçon, qui s' est depuis eslevé si haut au dessus de toutes les qualitez et de tous les titres, et à qui le bon-homme des yveteaux vouloit donner de la supereminence , pour le distinguer des autres princes eminentissimes. Monsieur de Racan fut le premier qui me mit du scrupule dans l' esprit, et qui me remontra que la dignité d' evesque ne devoit pas estre moins respectée par un vray chrestien, que celle de duc et pair par un naturel françois. Sa remontrance me sembla fondée en raison, et nous resolumes luy et moy de donner à l' advenir du monseigneur à tous les evesques, sans excepter l' evesque de Bethleem ; quoy qu' il logeast dans un trou d' un college de Paris ; quoy qu' il allast à pied par les ruës ; quoy qu' il fust luy-mesme son aumosnier.

Nous nous prosternons devant des autels de pierre, et devant des vases de metal. Nous portons de la reverence à des matieres muettes et mortes, parce qu' elles sont employées à l' operation des mysteres, et qu' elles servent à l' usage de l' eglise. Jugeons par là de la reverence, que nous devons porter aux autels vivans et animez de la mesme eglise ; aux veritables oincts du seigneur ; aux personnes saintes et sacrées ; aux prestres et aux evesques. J' ay consulté sur cela l' oracle, qui m' a respondu en cette sorte : qu' ils reçoivent vos honneurs, vos respects, et vostre veneration ; mais qu' ils ne les exigent pas à la rigueur ; mais qu' ils n' en facent pas l' essentiel de leur dignité, et le premier point de vostre foy. Comme vous ne leur en sçauriez trop rendre, ils n' en sçaueroient trop peu desirer. Dans l' eslevation de l' episcopat, ils se doivent souvenir de l' humilité du christianisme, et apporter plus de soin à se deffendre de l' orgueil propre, qu' à se garentir du mespris d' autruy. L' omission d' un

p606

compliment ; un monsieur pour un monseigneur, dans une requeste ou dans une lettre ; un poisle oublié à l' entrée d' une ville de leur diocese, qui ne se sera pas avisée de cette ceremonie ; tout cela ne vaut pas la peine d' estre remarqué ; cela ne merite pas de les mettre en mauvaise humeur contre leur troupeau, et on se moque de dire qu' ils soient offensez en une action, où Dieu ne l' est pas. Il y a de l' apparence que celuy qui dit que son royaume n' est pas de ce monde, n' entend

pas que ses ministres prennent garde de si pres au point d'honneur, et aux autres vanitez du monde. D'ordinaire ceux qui sont si sçavans dans le ceremonial, ne le sont gueres dans la theologie. Ceux qui estudient si curieusement les petites choses n'ont pas le loisir d'apprendre les grandes. Pour le moins ils ne lisent pas avec beaucoup d'attention, le chapitre vingtiesme de l'evangile de Saint Mathieu, où nostre seigneur distingue les puissances que nous confondons ; où il s'abaisse si fort en abaissant ses apostres ; où en mesme temps il fait de si belles leçons d'humilité, et en donne de si grands exemples. Ainsi parlent les hommes apostoliques. Ces responses sortent de la bouche des evesques, qui n'ignorent pas l'excellence de leur caractere, et le rang qu'ils tiennent parmi les chrestiens ; mais qui sçachant aussi le peu de cas que Jesus Christ fait des rangs, et des premieres places dans les assemblées, sçavent que ce n'est pas en une si petite grandeur que celle-là, où reside l'excellence de leur caractere.

Ce n'est pas moy, mon reverend pere ; c'est la dame grammairienne, que vous vistes en Saintonge, qui ne se peut accommoder avec le palais cardinal . Elle soutient que ce ne seroit pas une plus grande incongruité de dire le palais roy et le palais empereur , pour le palais royal et palais imperial. ce n'est, dit-elle, ni parler grec, ni parler latin, ni parler françois : et qui vit jamais dans le monde, un palais qui fust cardinal, ou un cardinal qui fust palais ? je n'ay garde de prendre parti, et de me declarer en cette rencontre. Je ne veux point de querelle avec la dame, et encore moins avec le public, qui seroit offensé contre moy, si je croyois qu'il se fist en France, des incongruitez en lettres d'or, et par l'ordre des superieurs.

J'avois oublié au chapitre de monseigneur , qu'au temps passé il estoit plus usité en ce royaume, qu'il n'est à present ; mais il est certain qu'en ce temps-là, comme aujourd' huy en Italie, il ne signifioit que monsieur . Ce n'estoit point une marque de superiorité en celuy qui le recevoit d'un autre, puisque souvent le moindre le recevoit du plus grand, ainsi qu'il se peut verifier par plusieurs endroits des memoires de Philippes De Commines. Dans une chronique de Louïs Xii donnée au public par Monsieur Godefroy, l'année 1615 il y a un

p607

exemple decisif de ce que je dis, au chapitre trentiesme,

de la venuë du roy d' Arragon à Savone. Voicy le passage.

(...).

Vous voyez bien que puisque le Roy Louïs Xii appelloit monseigneur un de ses sujets, il y a grande difference entre monseigneur de ce temps-là et monseigneur de ce temps icy. Mais que dites-vous de Monsieur De Savoye et de Monsieur De Lorraine, qui sont dans les lettres de Malherbe ? Que dites-vous de monsieur frere unique du roy ? N' est-il pas vray qu' à la suite d' un pareil monsieur , il y a de plus grands seigneurs que Monseigneur D' Aubigny de la chronique de Louïs Xii et que Monseigneur Du Bouchage des memoires de Philippes De Commines ? Cela veut dire, mon reverend pere, que l' usage ne rend point raison de ce qu' il fait. C' est un souverain, non seulement bien imperieux et bien absolu, mais aussi bien changeant et bien bizarre : il n' a pas plus de constance pour les paroles, que la mode pour les habillemens.

DISSERTATION 8

p610

Chapitre premier.

Le mois d' avril est passé, et Totila n' est point encore gueri. Je suis donc d' advis de vous envoyer vostre papier blanc, et de remettre mes escritures à une autre fois. Je parle de mes deux apologies, qui sont aussi longues que les deux anticatons de Cesar, et que personne ne peut deschiffrer que Totila. Pour les autres choses promises, vous les trouverez dans le paquet que vous porte Monsieur De La Thibaudiere, et vous ne les trouverez pas, je m' assure, indignes de vostre estime, ni de nostre bonne antiquité.

Les roses pourtant sont ou de ce mesme Florus, ou d' un certain Luxurius qui est venu encore depuis, et qui fleurissoit en Affrique sous Thrasimonde roy des vandales. Vous sçavez, monsieur, que la barbarie avoit commencé long-temps auparavant, non seulement à Carthage, mais à Rome mesme, et que sous les Antonins, et sous les Severes, les poëtes ne faisoient point scrupule d' un solecisme. Ils allongeoient les breves, et accourcissoient les longues, comme il leur plaisoit. Tesmoin, (...).

Vous avez pû remarquer plusieurs autres semblables attentats dans l' histoire auguste, où ces barbares usurpent une autorité tyrannique sur les syllabes,

et violent à la face mesme de l' empereur, qui estoit aussi souverain pontife, les plus saintes loix de la grammaire. Ainsi parle nostre ami de comme s' il parloit des commandemens de Dieu, ou de ceux de l' eglise.

Chapitre second.

Les vers de Luxurius sont donc admirables, comparez à cette vicieuse versification : et ce sont des roses, que vous recevrez, s' il vous plaist, (...) (vous vous souvenez du jargon de

p611

nostre derniere conference) puisque je ne suis pas assez grand seigneur, pour vous envoyer (...). Mais je connois vostre goust, et je sçay que vous aimez les roses, et que vous ne haïssez pas les vers :

(...).

à vostre advis, où ay-je pris ces quatre vers ? Vous trouverez plustost la source du Nil, que le lieu d' où ils ont esté tirez, quand mesme vous employeriez à cette recherche la sagacité de Monsieur De Peyraredé.

Chapitre troisieme.

L' epigramme de Xerxes est ou de quelque parent de Virgile, ou de quelqu' un de ses amis, ou à tout le moins de quelqu' un de sa connoissance. Et sans doute nous devons cette precieuse antique à un meilleur siecle qu' à celui de Martial. La latinité en est nette et chaste ; les pensées justes et mesurées : et cette exclamation à la fin, qui est ce etc. :

pourroit bien venir de l' esprit d' un de nos amis de la republique ; et avoir esté conceuë avant le declin de l' eloquence, c' est-à-dire avant l' empire de Tibere, ou mesme celui d' Auguste. Car le bon-homme Victorius monte encore plus haut pour trouver la pureté, la chasteté, l' integrité du latin. Choisissez lequel des trois vous plaira le plus ; et regoustez, je vous prie, avecque moy ces deux derniers vers,

(...).

Encore deux mots sur le premier distique de l' epigramme. Il dit que voilà le grand Xerxes, que tout le genre humain vient avecque luy ; que toute la terre est à sa suite. Un poëte peut parler ainsi ; parce que cherchant la grandeur et la magnificence, il n' est pas obligé de s' arrester à la verité si exacte et si reguliere. Un historien doit estre plus moderé, et il faut qu' il se contente de dire que le grand xerxes descendant en Grece, traisne toute l' Asie apres luy. C' est assez que cela, et ce n' est pas trop. Mais au jugement de Demetrius Phalereus dans son livre de

l' elocution, ce seroit trop peu de dire, que le grand Xerxes arrive en Grece avecque tous les siens ; comme si on parloit du train d' un pere de famille, qui mene tous ses domestiques avecque luy, quand il fait quelque voyage . Les paroles de Demetrius sont remarquables, et il allegue cét exemple de Xerxes, sur le sujet du caractere sec, ou de l' aridité de

p612

la diction, quoy qu' il ne nomme point l' historien ou l' orateur, qui parloit si foiblement des forces du plus grand roy de la terre.

Chapitre quatriesme.

Le fragment qui est apres l' epigramme, a esté tiré d' un parchemin, pourri en plusieurs endroits, et à demy mangé de vieillesse. Il faut que le poëte autheur du fragment ait escrit sous le regne de Neron, quoy que son caractere soit plus ancien, et qu' il ait cherché une autre maniere et une plus noble expression que celle des escrits de ce temps-là. Mais de plus, monsieur, nos amis du pays latin, trouvent que son genie est hardi, et qu' il n' y a rien de bas en ses sentimens. S' il les en faut croire, les choses qu' il dit, sont grandes de leur propre grandeur ; elles n' empruntent point leur dignité de celle de la langue romaine, elles seroient belles, disent-ils, en basque et en bas breton.

Dez le commencement de la piece, j' ay pris plaisir à ces parens de Troye, et à cette grand' mere Venus qui met dans le ridicule le Veneris Genitricis des medailles de Jules Cesar, et ce vers d' un ancien poëte ;

(...).

En suite, la description du mauvais regne n' est pas, à mon gré, une fougue d' un poëte vulgaire. Et que vous semble de cét enragé, de cét homme que les chrestiens de son temps croyoient estre l' antechrist ; de Neron en un mot, qui veut poursuivre à son tour les furies qui le tourmentent, qui leur veut opposer d' autres furies, et à leurs serpens d' autres serpens ? Voyez cét empereur parricide, qui est prest de tuer sa mere encore une fois, et d' une plus mauvaise mort que la premiere. Voyez-le qui espouse publiquement un garçon, et fait une feste de ses abominables nopces : il fait mourir le peuple de faim, et le senat de poison : il suce les uns jusques à la moëlle, et engraisse les autres pour les manger : enfin il se moque du genre humain, et de la patience publique. Il veut faire le plaisant dans les larmes, et dans la desolation

universelle, parlant de l'embrasement de Rome, comme de la resjouissance d'un feu d'artifice, et de la consolation des tenebres de la nuit. (...), vous sçavez le reste.
(...).

p613

Il y a d'autres endroits qui m'ont extrêmement plû. Mais sur tout, monsieur, les pauvres muses, qui se prostituent à des valets, et encore à si bon marché, sont des dames qui m'ont bien fait rire, et qui sont bien traitées selon leur merite. Elles m'ont fait souvenir de ces autres dames du mesme temps, que vous avez veuës en un mauvais lieu, et qui doivent craindre le commissaire du quartier ; je veux dire dans le satyrique de Petrone ; (...), si ma memoire ne me trompe, (...).

Pour les geans à qui les muses bastissent des temples, et qu'elles veulent mettre en la place des dieux et des demi-dieux, vous vous doutez bien de qui il entend parler. Et à mon advis en cét endroit (...), est le nom de guerre de Tigellin, ministre de toutes les cruauitez, et confident de toutes les ordures de Neron. Apparemment un poëte affamé de ce temps-là l'avoit mis au dessus de Jupiter, et avoit appellé oracle et destin les commandemens et les ordres de cét honneste-homme.
(...).

p614

Chapitre cinquiesme.

Quoyque puisse dire le docteur Capitan, la silve de Celadon ne doit rien à l'apologie d'Aminte. Je connois l'humeur de l'homme. Je sçay qu'il est perpetuellement sur le (...), qu'il veut casser toutes nos flustes, toutes nos guitarres, et tous nos luts ; qu'il ne veut dans sa musique que des tymbales, des tambours, et des trompettes. Il a tousjours la bouche pleine, ou de (...),
ou de (...).

Il faut le contenter en l'une et en l'autre façon. Nous donnons du genre sublime à sa fougue, et du stile temperé à son sens rassis : l'apologie est plus forte et plus eslevée que la silve : elle pique davantage la partie irascible, et le lion caché dans l'ame de l'homme : mais la silve touche davantage le vray homme, et les passions douces et humaines. Je vous ay

desja fait sçavoir qu' elle a esté faite pour un de nos amis de Saintonge, desesperé d' avoir perdu sa maistresse, qu' une tempeste de devotion jetta dernièrement dans un monastere de carmelites. Cette tempeste de devotion n' est pas de moy ; elle est d' un grand saint de nostre siecle, que je vous nommeray en temps et lieu.

Si l' orateur de Poitou que vous connoissez, connoissoit le poëte Lucrece, il s' escrieroit en cette occasion ;

(...) !

Il soustiendroit que c' est sacrifier l' innocente Iphigenie,

(...).

S' il entendoit le latin, il adresseroit à la nouvelle carmelite ces paroles de Petrone ; (...).

Chapitre sixiesme.

J' ay trouvé enfin l' epigramme que je vous ay cherchée si longtemps, et la voicy, de peur qu' elle n' eschappe encore une fois à ma memoire. Elle a pour titre ; (...). Mais j' ay bien plus trouvé que cette epigramme des cheveux coupez.

p615

Deux mois apres que la silve eut veû le jour, je découvris fortuitement, et à l' ouverture du livre certains vers d' un poëte italien, composez sur une semblable matiere. Ce n' est pas un italien du rang du commun : c' est un des illustres de la galerie de Paul Jove. Et ce maistre faiseur d' eloge, apres l' avoir traité de (...), dit de luy entre autres choses, (...). Neantmoins à vous parler franchement, ce (...), cét illustre des eloges de Paul Jove, ne m' a point donné de jalousie, et pour ne rien dire de plus avantageux à vostre tres-humble serviteur, je ne pense pas que les vers du romain vous desgoustent de ceux du barbare. Mettez les à l' espreuve les uns et les autres.

(...).

Mais il faut, monsieur, que la chose se face en habit decent. Je suis d' advis que vous preniez pour cela vostre robe longue et vostre bonnet carré, sans oublier vos venerables lunettes, par lesquelles vous pourriez mesme faire des sermons, et affirmer qu' il est ainsi, ou qu' il ne l' est pas ; comme font les docteurs de Conimbre et de Salamanque.

Je ne mets icy, ni les vers de l' italien, ni les miens. Vous trouverez les premiers, dans le livre de (...), et les seconds, dans l' edition des vers (...), que l' illustre Menage n' a pas desdaigné de dedier à la

reine de Suede. Ils sont sous le titre de Celadon Desperatus. Quoy que ces quatre petits poëmes ne vous soient pas nouveaux, j' ay voulu vous en donner toutes les enseignes, afin que vous ayez moins de peine à les chercher.

C' est un ancien mot, monsieur, que ce qui despend du jugement des hommes est incertain, et je ne puis pas sçavoir ce que vous prononcerez, quand vous aurez veû et examiné toutes nos pieces. Mais si vous prenez la voix de vostre voisin le chevalier De Mairé, je sçay bien qu' il opinera à mon avantage, et qu' à son ordinaire il dira des vers du poëte italien, (...) : il conclura que les meilleurs de ces vers ne sont pas fort bons, et que les autres sont pitoyables. Il adjoustera que Praealtum Ingenium est tombé de son haut, dans ce petit poëme ; et que l' altesse estoit à bon marché en ce siecle-là.

La justice ne punit pas tousjours ; elle recompense quelquefois : il faut estre juste à tout le monde, et à l' estranger, comme au domestique. Sur ce fondement vous faites bien de rendre justice à l' eloquence de nostre excellent heretique, et de la separer de son heresie. Pour moy je ne sçaurois m' empescher de dire que le docteur Huguenot est un grand docteur. Et plûst à dieu que ce qu' il a escrit de la resurrection de Jesus Christ eust esté presché à Paris, et non pas à Charanton.

p616

Mais le dessein de Dieu s' accomplira en son temps, et il faudra cueillir le fruit quand il sera meur.

Esperons constamment une si utile conversion : attendons un exemple que nous ne sçaurions trop desirer ; qui tireroit apres soy de si belles suites ; qui acheveroit peut-estre les conquestes de l' eglise, qui mettroit fin à toutes nos guerres. J' en parle, comme vous voyez, avec quelque espece de transport, et je voudrois bien que ce transport fust inspiration. Le coeur me le dit ; il passera de nostre costé ce grand, cét excellent adversaire.

Chapistre septiesme.

Je viens à la harangue italienne, qui fut faite, ou qui se devoit faire, de la part du pape, dans le senat de Venise. C' estoit afin d' obliger la seigneurie, à entrer dans une ligue avec le pape, et à joindre ses armes à celles des autres princes interessez, pour s' opposer conjointement à leur commun ennemi. Ne pensez pas que cét ennemi commun fust le grand turc : c' estoit l' empereur, aussi catholique pour le moins

que Constantin, que Theodose et que Charlemagne. ô honte ; ô infamie du nom chrestien ! Mais ce n' est pas icy le lieu de faire des exclamations.

Mon dessein seroit de donner cette harangue au public, avec une preface de deux ou trois feuilles. Mais pour cela j' aurois besoin de vostre critique, et de la main de nostre Monsieur , à qui j' en demande une copie bien correcte, Ex Recensione Eruditissimi , etc.

Prenez la peine, pour l' amour de moy, de la distinguer par sections, qui soient les unes plus longues et les autres moins, selon que vous le jugerez à propos, et que vostre oreille vous le conseillera ; outre que semblables intervalles donnent jour aux choses, et les font mieux voir et mieux remarquer ; l' esprit du lecteur n' est pas fasché de trouver de temps en temps de ces repositoires, pour se délasser.

(...).

Mais apres cette premiere obligation, vous seriez bien un plus galant homme, si vous vouliez que je vous en eusse une seconde, et si, vous faisant lire la harangue, vous dictiez, en vous joüant, un petit commentaire, sur les plus remarquables endroits, et les plus dignes de vos reflexions politiques. Je dis, en vous joüant, parce que je n' exige de vous aucune contention d' esprit. Au contraire, je vous deffends ces sortes d' excez, aussi imperieusement que si j' estois vostre medecin, et que vous fussiez plus soumis à la medecine que le roy Louis Onziesme. Je ne demande point vostre stile des bonnes festes : je me contente de celuy de tous les jours. N' apportez pas plus de façon aux reflexions politiques, qu' aux billets dont vous ne retenez point de copie : que ce soient des crayons commencez, plustost que des pieces achevées : si vous voulez mesme que ce ne soit rien du tout, je trouveray esgalement

p617

bon ce que vous ferez, et ce que vous ne ferez pas. Vous vous souvenez bien neantmoins qu' en la derniere conversation que nous avons euë ensemble, vous me distes que vous aviez dessein de composer une rhetorique françoise, qui ne seroit pas moins ample que l' italienne de Bartholomeo Cavalcanti. Vous me distes de plus que dans cette rhetorique vous vouliez tirer tous vos exemples de mes escrits, et que vous en feriez comparaison avec ceux des grecs et des romains. Vous me distes bien davantage, mais ma modestie ne me permet pas de le redire. Vous estes quite aujourd' huy de tout cela, et on ne

vous demande point l' execution de vostre parole. Quand ce seroit un voeu solemnel, que vous auriez conceû au pied des autels, et non pas une simple fantaisie, qui peut vous estre venuë en l' esprit, ou un mot qui vous est eschapé de la bouche, dans la chaleur du discours : Monsieur vous dispensera de vostre voeu ; et moy qui ay plus de soin de vostre repos que de ma gloire, je ne pretends pas que vous songiez jamais à la grande rhetorique. Mais veritablement pour le petit commentaire, et pour une comparaison de la harangue italienne qui corne la guerre, avec le discours françois qui presche la paix, il vous sera permis, quand il vous plaira, de vous esgayer sur cette matiere, et de donner gagné, par un jugement definitif à Monsieur De La Casa, si vous le jugez à propos.

C' est ainsi que s' appelle l' auteur de la harangue italienne, en Italie Monsignor De La Casa. Il estoit gentil-homme florentin, de tres-bonne et tres-ancienne maison. Il avoit esté nourri petit garçon à la cour de Rome : où d' abord il eut l' approbation de tout ce qu' il y avoit d' honnestes gens. Sous le pontificat de Paul Quatriesme, il fut fait secretaire des brefs, et archevesque de Benevent, au royaume de Naples : mais il ne fut pas fait cardinal ; et on luy donna l' exclusion en plein consistoire à cause de je ne sçay quoy que je vous diray à l' oreille.

Il a escrit en prose et en vers, en l' une et en l' autre langue ; avec tel succes dans la vulgaire, qu' aujourd' huy il est proposé pour exemple à ceux qui cherchent la pompe et la dignité du stile, et qui veulent adjouster la force et l' esclat à la douceur et à la clarté. Il fut admiré des orateurs et des poëtes de son temps, au dessus desquels il s' estoit eslevé, aussi bien que le cardinal Bembe ; et l' un et l' autre passent pour la regle de leur langue, de laquelle ils ont esté les reformateurs, dans le declin et la corruption où ils la trouverent.

Torquato Tasso l' a tant estimé, qu' il a voulu estre son grammairien. Et j' ay leû, sur un des sonnets de ce monsieur , une leçon que ce poëte a faite, et qu' il recita, s' il m' en souvient bien, dans l' academie de Ferrare. Le bon-homme Victorius en faisoit une estime si particuliere, qu' apres sa mort il prit soin de l' edition de ses oeuvres latines, et les honora d' une preface de sa façon. Vous le verrez dans

p618

l' epistre que je vous ay marquée, escrite à Hannibal

Rucellai, fils d'une soeur de Monsieur De La Casa, et pere de Monsieur L' Abbé De Rucellai, que nous avons veü à la cour de France.

Celuy-cy (puisque vous en voulez sçavoir des nouvelles) fut un tres-habile, mais un tres-malheureux courtisan.

Il joüa en France plusieurs differens personages, et mourut de la maladie de l' armée au siege de Montpellier.

Je l' avois connu à Angoulesme, aupres de la reine mere du roy, où il disputa de la faveur dix ou douze jours, avec monsieur l' évesque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu. Et sans doute l' abbé alloit gagner, sur l' évesque, la place qu' ils contestoient tous deux, et eust emporté un esprit qui panchoit de son costé ; si feu Monsieur Le Duc D' Espernon, tout-puissant en cette petite cour, et par consequent maistre de l' affaire, ne l' eust entreprise hautement contre l' abbé, et n' eust combatu de toute sa force l' inclination de la reine. Ainsi par cette declaration, il jetta les premiers fondemens d' une grandeur, qui avec le temps devoit estre

(...).

Ce Monsieur De Rucellai nous alleguoit souvent Monsieur De La Casa son grand oncle, et ne tiroit pas peu d' avantage d' estre son petit-neveu. J' aurois à vous dire de l' un et de l' autre beaucoup de choses que la tradition m' a apprises, et que je tiens de ma propre experience ; mais nous les remettrons à nostre premiere conversation.

Joseph Scaliger a publié à son de trompe ce que je voulois vous dire à l' oreille. C' est dans un livre qui a pour titre, (...), où vous trouverez ces paroles injurieuses : (...). Je ne suis pas pourtant de l' advis de ce prince desdaigneux. Et son altesse de Verone, me pardonnera si j' estime moins les vers que nous avons d' elle, et du prince Jules son pere, que ceux qu' elle estime si peu.

Si vous relisez ces iambes je demeureray d' accord avecque vous qu' ils ne sont pas dans le genre sublime. Ils n' ont rien de tempestatif et de foudroyant, comme parle le docteur Capitan. Mais il me semble que la mer irritée, et le ciel en feu, ne sont pas les plus agreables objets que l' on puisse voir. Ne faut-il pas estimer la pureté des fontaines, et la serenité des beaux jours, parce que le docteur Capitan n' estime que le trouble, l' orage, et l' obscurité ? Pour moy quand je serois aussi huguenot, et aussi ennemi de Rome que Scaliger l' a esté, j' aimerois mieux avoir fait ces iambes, si faciles, si latins, et si modestes, que les scazons qu' il a composez contre Rome, si raboteux, si sauvages, et si insolens. Je vous les fis voir l' année

passée, et vous vous souvenez de
Negotiosa Mater Otiosorum.

Pour nouvelles du desert, puisqu' on vous en demande,
dites-vous, de tous costez, les dernieres et les plus
fraisches sont celles-cy. Le pere Alemay a fait une
traduction latine de mon discours de la paix. Les

p619

lacunes du barbon sont remplies. Je revoy Aristippe ;
j' acheve Socrate, et ce que je medite le matin, je le
communique l' apresdinée à Monsieur Le Marquis De
Montauzier. Car vous sçavez bien que depuis quelque
temps, mon desert s' est approché de sa citadelle.
Mais à vous dire le vray, c' est ce monsieur le marquis
qui devoit enrichir le monde de ses ouvrages, et
donner au lieu de recevoir. Vous estes je m' assure de
mon advis. Que veut-il faire de l' abondance de son
esprit, et de la perfection de nostre art ; de tant de
lumieres naturelles, et de tant de connoissances
acquises ? J' ay descouvert mille belles choses dans
son cabinet. Quels tresors, quelles raretez nous
cache-t-il ? ô pudeur injuste, ô modestie
prejudiciable à toute la terre ! Car je n' ay garde de
m' imaginer le vice contraire, et de croire que cette
retenuë soit un orgueil desguisé. Il sçait bien que le
Comte Baltazar en Italie, le Milord Sidney en
Angleterre, Monsieur De Gvry et Monsieur D' Urfé
en France, n' ont point desrogé à noblesse, pour avoir
esté eloquens ; pour avoir esté sçavans ; pour avoir
sceû escrire en prose et en vers. S' il veut donc
tousjours faire le cruel, et tenir prisonnieres de si
belles choses, je luy feray reproche de sa cruauté, en
l' une et en l' autre langue : j' en demanderay raison à
ses amis de Paris, qui sont plus forts en persuasion
que ceux d' Angoulesme : je m' en plaindray à nostre
siecle et à la posterité.

Chapitre huitiesme.

Trouvez bon qu' une si raisonnable fougue finisse
nostre dissertation, ou nostre conversation par escrit.
Mais Monsieur De Peyraredé s' oppose formellement à
ce mot, et soustient qu' il n' y a point de conversation
où il n' y a qu' une personne qui parle. Je ne decideray
point aujourd' huy cette question : je diray seulement
que nous n' avons pas en nostre langue des mots à
choisir. Nous pourrions nous servir de celui de satire
ou de sature ; et nous nous en servirions en sa
premiere signification, si la France estoit assez
docte pour nous entendre, et si le peuple avoit leû
les livres de Casaubon. Il estoit permis dans un

semblable genre d' escrire, (vous le sçavez mieux que moy) de mesler les choses differentes, de troubler l' ordre, et de violer la regularité, de finir les subjets en les commençant, et de les commencer estant à la fin.

En attendant que la France soit devenuë plus sçavante qu' elle n' est, et que le peuple ait leû les livres de Casaubon ; je ne laisseray pas d' user de cette liberté romaine, comme je l' ay desja fait. Pour continuer, j' adjouste hors-d' oeuvre aux deux françois que j' ay alleguez, un troisieme que j' avois oublié, et dont vous ne vous douteriez jamais. C' est le Mareschal De Biron dernier mort ; cét homme qui ne respiroit que feu et que sang, et de qui Torquato Tasso a dit, en la personne d' Argante,

p620

(...).

Un de nos amis, qui le connoissoit, a escrit de luy ce qui s' ensuit.

Le roy envoya le Mareschal De Biron, à la reine Elizabeth, l' appellant par ses lettres d' envoy, le plus tranchant instrument de ses victoires . Le mareschal s' acquita dignement de sa charge, n' estant point despourveu des dons de l' esprit, non plus que de ceux du courage. Il a esté dit ailleurs que pour s' accommoder à la bestise du siecle, il vouloit se faire estimer brutal. Mais il est certain qu' avec le naturel, il avoit l' acquis : comme il parut un jour à Fresne, où le roy se promenant dans une galerie, et ayant demandé à quelques maistres des requestes, l' interpretation d' un vers grec, gravé sur une piece de marbre, le mareschal à leur defaut, la jetta par dessus l' espaul, et puis passa la porte, estant honteux d' en avoir plus sceû que les maistres des requestes de ce temps-là.

DISSERTATION 9

Chapitre premier.

Vous ne m' avez prevenu, que parce que je n' ay plus de Totila, pour vous prevenir ; je veux dire, plus d' ambassadeur pour vous envoyer visiter, ni plus de secretaire pour vous escrire ; car il faut se servir de noms honorables. La femme de celuy que j' avois me l' a emporté piece à piece ; elle vient enfin de me ravir ce qui me restoit de luy, quelques heures du jour, quelques jours de la semaine, que me donnoit ce galant-homme. Vous le voyez, monsieur, par ce mauvais caractere, qui est une marque de son absence, et qui

vous doit faire plus de peur, que je n' en ay eu des deux gros paquets, dont vous m' aviez menacé. Ils estoient gros d' un si grand nombre d' excellentes choses, que si je vous disois, qu' il ne sortit pas plus de heros du cheval de Troye quand il fut ouvert, je ne vous dirois rien, dont le rheteur Hermogenes ne m' advoüast ; voire mesme le critique Longinus. Bon dieu, quelle abondance, mais abondance de biens choisis ! Quel desbordement ? Mais plus fertile sans comparaison que ceux de nostre Charente et de nostre Touvre, pour ne point parler de vostre Niger et de vostre Nil. Il y a des gens, mesme honnestes gens, dont

p621

une ligne me pese un volume, dont je trouve longs les monosyllabes, dont les billets me paroissent calepins, si vous voulez : et un de vos amis a reproché autrefois à un homme de son temps :

(...).

Je vis au contraire avec une joye que je ne scaurois vous exprimer, que vos iliades, que vos theseides, que vos amazonides sont courtes ; que vos grands volumes sont tres-petits ; et qu' il est impossible de se lasser en les lisant. J' y ay trouvé tout ce que l' antiquité, et le temps present, ont de plus rare et de plus exquis ; la pompe, la magnificence, la galanterie, la delicatesse de toutes les vieilles, et de toutes les nouvelles cours, le serieux et le plaisant de tous les bons livres.

Il faut advouër, monsieur, ou que c' est vous proprement qui possédez les belles lettres, ou que vous les rendez plus belles qu' elles ne sont ; et enfin que si vous ne pouvez pas estre le souverain artisan de la beauté intellectuelle, au moins estes-vous le veritable dispensateur de la volupté de l' esprit, (...).

Il semble que les anciens, qui ont semé tant d' espines et tant de cailloux, pour incommoder la posterité, qui ont planté des croix et des gibets à la nation grammairienne, n' ayent eu dessein que de vous resjouïr, et de vous plaire, ne vous ayent laissé que des parterres, que des allées, que des galeries peintes pour vous promener. Diray-je qu' ils sont plustost vos flateurs, et vos courtisans, que vos maistres, et vos precepteurs ? J' en demeure d' accord avec Monsieur De Voiture qui l' a desja dit ; et je dis de plus que le fleuve Meandre est bien plus beau dans vostre description, que dans son canal. Vous avez fait sur les deux autres sujets, ce que le cavalier Marino

appelloit evacuar le materie . Mais trouvez bon que dans la liberté de nostre entretien, je vous demande si vous avez espuisé le reste de la mesme sorte. Pensez-vous qu' il ne se puisse rien adjouster à vos neiges , ni à vostre aquilo ? Comment avez-vous oublié la neige et le feu de cette montagne de Sicile, qui vivent l' un avec l' autre en si bonne intelligence, et se gardent une telle fidelité, que ni la neige n' esteint le feu, ni le feu ne fait fondre la neige ?

(...).

Qu' avez-vous fait de la plus belle de toutes les neiges, de cette Nix Purpurea du poëte Albinovanus, qui est dite de pourpre dans le mesme sens que les Olores Purpurei d' un autre poëte que vous aimez ?

(...).

Où avez-vous laissé les romains de neige, Nivei Quirites, à cause de leurs robes blanches, et les amis de neige, Nivea Pectora, à cause de leur sincerité ? Il me semble encore que vous n' avez point fait de distinction entre la maniere des modernes qui boivent à la neige, qui mangent les fruits à la neige, qui prennent les medecines à la neige ; et la maniere des anciens qui buvoient et qui avaloient la neige mesme, qui la faisoient

p622

fondre dans leurs boissons, qui la noircissoient dans le vin de Falerne. Tesmoin

(...) ?

Et à propos de ces Dominae Nives, ou selon l' interpretation de Monsieur Voiture, de vos maistresses de neige , n' avez-vous point ouï parler de cét honneste homme d' Italie, qui disoit au retour d' un voyage qu' il fit en Pologne, que les femmes de ce pays-là estoient aussi blanches que leurs neiges ; mais qu' elles estoient encore plus froides qu' elles n' estoient blanches, et que souvent leur conversation l' avoit enrhumé.

Mais pour vous faire voir la diversité des appetits, et la bizarrerie du goust des hommes, il n' y auroit point de mal de remarquer que ces mesmes romains, qui prenoient tant de plaisir à boire froid, avoient aussi essayé, s' il n' y en auroit point à boire chaud, et y en avoient trouvé en effet. Juste Lipse en a fait un chapitre dans ses electes : et vous pouvez sçavoir qu' encore à present, ceux du Japon boivent le plus chaud qu' il leur est possible, au coeur mesme de l' esté. Ils sont si curieux de ce breuvage qui brusle la langue, que les princes l' apprestent eux-mesmes,

avec autant de soin et d' attention, que je compose cette sorte de potage que Monsieur Voiture prefere au panegyrique de Pline.

Chapitre second.

Pour l' aquilon, ou le vent de bise, que vous faites originaire de Thrace, je pense avoir leû qu' on luy donna droit de bourgeoisie en une ville de Grece. J' ay encore leû, qu' on luy bastit des temples, et qu' on luy ordonna des sacrifices en une autre ville : une fois, pour avoir coulé à fond une flotte des ennemis ; et une autre fois, pour avoir jetté de la poussiere aux yeux à une armée de terre de ces mesmes ennemis. Si je ne me trompe, il fut appellé solennellement, et par decret public, le gendre des atheniens, à cause de sa femme Orithie qui estoit athenienne.

Sur quoy un Seignor Dottour que j' ay ceans depuis quelques mois, à qui j' ay communiqué de vos observations, vous prie de considerer que les femmes de ce temps-là, estoient bien plus retenuës, et plus endurantes que celles de ce temps-cy, et que si une Orithie d' aujourd' huy avoit espousé un mari aussi froid que le vent de bise, elle l' accuseroit d' impuissance dez le lendemain de ses nopces, et presenteroit requeste pour la dissolution de son mariage. La dame d' Athenes neantmoins ne s' est point plainte à l' areopage, n' a point eu d' advocat qui ait allegué le titre de frigidis , n' a point fait mauvais menage avec Borée, ou autrement avec Aquilon. Ce sont les reflexions du Dottour, et je ne

p623

vous les donne, ni pour bonnes, ni pour mauvaises ; vous les appellerez comme il vous plaira. Cét Aquilon originaire de Thrace fait des courses et des voyages par toute la terre : mais s' il en faut croire nostre homme d' Afrique, qui parle des pierres, et du fer , tant son stile est raboteux et dur, il fait particulièrement sa demeure au Pont-Euxin ; à combien de lieuës de la Thrace ; je vais presentement le demander à la carte. Tant y a que l' Aquilon habitera pour cette heure le Pont-Euxin, (...). Oû en passant prenez garde, je vous prie, s' il n' y a point une espece de contradiction en ces mots de Nebula et d' Aquilo : car à mon advis ils ne peuvent pas bien compatir ensemble.

Mais laissons là le latin d' Afrique, et dites-moy, si vous n' aimez pas Ciceron, et tous ses amis. Je vous connois trop pour douter de ce que je vous demande, et partant Doctissimus Togatorum, autrement, Marcus

Terentius Varro, introduit par Ciceron dans ses questions academiques, ne vous peut estre ni inconnu, ni indifferent. Voicy des vers de la façon de cet excellent homme de robe longue, sur le sujet d' Aquilon et de ses freres : et je suis assure que vous ne les trouverez pas mauvais.

(...).

Ces vers sont de la correction de Scaliger le fils, que Monsieur a pris pour Scaliger le pere, dans la copie de vostre discours : mais cela est de peu de consideration, et il ne s' en doit point affliger : car moy-mesme qui suis le plus superstitieux de tous les auteurs, et de tous les allegateurs, quand j' aurois dit ou escrit Philippe fils d' Alexandre, et Charlemagne pere de Pepin, je ne penserois pas avoir fait un grand peché.

Le docteur Monmor ayant à parler des fleurs, apres avoir parlé des vents, commenceroit sans doute par l' anemone, à cause de la signification du mot. Mais il ne faut pas estre si regulier dans la confusion de nos matieres : outre que je croy avecque vous, que le merite donne la préseance à la rose, et que la souveraineté du printemps, luy appartient par le droit de la beauté .

Comme vous sçavez, c' est le plus ancien de tous les droits à l' empire ; et celuy qui a porté les peuples à l' eslection des premiers princes. La rose est donc née dans la pourpre, aussi-bien que les porphyrogenetes de Constantinople : elle vient au monde la couronne sur la teste, qui est quelque chose de bien plus remarquable que la lance naturelle de ces princes, et l' anchre naturelle de ces autres princes. Aussi a-t-elle esté appellée par un poëte, qu' on admire aujourd' huy en Italie,

p624

(...).

Je ne suis pas pourtant de l' opinion de nostre Malherbe qui desiroit pour faire un monde parfait, que tous les metaux fussent or , et que toutes les fleurs fussent roses . Ce seroit despouiller la nature de la diversité qui la pare ; et je n' ay nul sujet de vouloir mal aux oeilletts, aux violettes, aux tulipes ; et aux lis particulierement, que les françois sont obligez de reverer comme un don du ciel. Je n' ay garde d' approuver la suppression de tant de belles peintures, et de tant de bonnes odeurs. Je dis seulement que la rose , est mon inclination, comme c' estoit l' aversion de feu Monsieur Le Chevalier

De Guise, qui n' en pouvoit voir sans s' esvanouïr.

(...) ?

Que n' en ont point dit les muses grecques, et les latines ? Pour les hebraïques, je m' en rapporte à Monsieur Gaumin, et à madame que vous connoissez. Mais outre le tesmoignage des poëtes, qui sont tres-mauvais menagers des richesses de la nature, et qui en font d' étranges profusions, je pourrois en aller cueillir en des lieux moins frequentez : je pourrois à vostre exemple, en prendre chez les sophistes, et traduire une douzaine de lettres de philostrate, toutes pleines de bouquets de roses. Ce sophiste qui fut le crosilles de son siecle, j' entends le crosilles secretaire de Zephire à Flore ; se jouë de vos roses en mille façons. Tantost il en forme des armes la beauté, tantost il en taille des habillemens à l' amour ; quelquefois il en fait sortir des feux, des rayons, et des esclairs. Ce qu' il fait avec une infinité de ridicules affeteries, que je ne sçauois pardonner, ni à l' antiquité, ni à la Grece, et qui ne laissent pas d' estre ridicules, quoy qu' elles soient anciennes et grecques.

Il y a aussi un hymne ou une chanson à l' honneur de la rose , dans l' histoire amoureuse de Clitophon, et de Leucippe, composée par Achilles Tatius, qui n' est guere moins estimé qu' Eliodore, par ceux qui n' ont guere plus de jugement que Monmor.

Mais pour nostre histoire de Venus, et des deux deesses ses rivales, il faut que je vous fasse part d' une figure qui se voit encore aujourd' huy à Naples dans une grande table de jaspe. L' amour y est crucifié à un myrte, aussi-bien que dans les vers d' Ausone. Mais ce qui n' est pas dans les vers d' Ausone, les heroïnes qui durant leur vie furent maltraitées de l' amour, comme Medée, Phillis et Didon, y sont représentées executrices de son supplice, et toutes ensemble elles lapident ce mauvais garçon : mais elles le lapident avec des roses, dont il y a de pleins sacs, et de pleines corbeilles à leurs pieds. L' invention et la figure sont venuës de Grece, et, à mon advis, elles ne desplairont pas à vostre critique. Ayant leû d' ailleurs que (...), vous ne trouverez pas estrange ni qu' on lapide sans pierre, ni qu' on lapide avec des roses : et cette derniere lapidation offense moins les sens et est un peu plus delicate que la premiere.

p625

Au reste ce ne sont pas seulement les poëtes et les orateurs gaillards, qui tirent des comparaisons, et des

metaphores de ces belles choses, pour embellir leur langage : l' austerité mesme du christianisme, a pris quelquefois plaisir à de si agreables objets, et vous pouvez avoir veû en plus d' un endroit des anciens peres, les lys de la virginité, et les roses du martyre .

On trouve encore des roses dans l' histoire ecclesiastique, non pas artificielles et metaphoriques, mais veritables et naturelles, apportées par un ange dans la glace et les neiges de l' hyver, à un saint ou à une sainte, dont j' ay oublié le nom.

Mais sur le sujet des roses, et de la neige, il ne faut pas oublier un miracle arrivé, comme parle mon Dottour, au royaume de Lucrece, qu' un de mes voisins peu latin, croit estre proche de l' isle de Virginie. Souvenez-vous donc qu' un jour il neigea des roses en ce pays-là. Le texte le dit ainsi,

(...).

Après avoir passé de la poésie à l' histoire, et de l' histoire à la poésie, vous plaist-il que nous sortions de l' ancienne fable pour entrer dans la nouvelle ? Que dites-vous, monsieur, de la vision des arabes qui ont osté la rose à la deesse Venus, pour la donner au prophete Mahomet, et qui tiennent (c' est Busbequius qui le dit dans ses relations) que les premieres roses sont nées de la sueur de ce grand prophete ? N' admirez-vous point leur chronologie, qui ne veut pas qu' il y ait eu des roses dans le monde, avant l' empire d' Heraclius ?

Quoy qu' il en soit, j' infere delà que leur Mahomet estoit rousseau, comme je conclus que vostre Jupiter estoit alteré, et qu' il avoit la bouche seche, quand il crachoit si blanc sur les Alpes :

(...).

Il suë aussi quelquefois le bon pere des dieux et des hommes ; et il se lit dans un vieux scholiaste d' un vieux poëte, que le jour de la bataille des geans, il sua d' ahan, et que de la sueur qui tomba en terre nasquirent les choux cabus. Furius n' a donc point tant de tort qu' on diroit, de faire cracher de la neige à Jupiter. Un autre poëte fait bien sortir de luy assez de nectar, pour faire les rivieres du siecle d' or : un autre appelle bien la mer, une larme de Saturne ; et celuy que l' histoire de Mathieu nomme le chrysostome de France, a bien dit, preschant devant le feu roy Henry Le Grand : (...).

Pensez-vous que nostre Monsieur De Vaugelas souffre aisément ce passe-droit en la personne des verbes neutres, à qui la grammaire ne souffre point le pouvoir de regir des, etc.

Chapitre troisieme.

Je ne commence qu' à entrer en belle humeur, et entamer mes lieux communs : mais le mal est que je ne suis pas maistre de mes heures, et l' ordonnance que Monsieur De Lorme m' a envoyée, confirmée par celle de vostre Monsieur Le Goust, ne veut pas que je veille davantage. Marquons donc en passant les endroits où nous ne pouvons pas nous arrester ; et disons en premier lieu, qu' il y a bien des choses à dire, (...), et que le vers d' Homere, et le passage de Synesius ne disent pas tout. Petrus La Sena neapolitain en a laissé un traité fort curieux, que Monsieur Bouchard doit faire imprimer à Rome, et dont il nous enverra des exemplaires en France.

Pour les barbares et la barbarie, je pense estre de vostre opinion, et je me suis là-dessus suffisamment expliqué dans ma dissertation à Monsieur Huggens. Mais il n' y a pas moyen que je m' empesche de vous faire sçavoir une estrange aventure qui m' arriva autrefois sur ce sujet. Disnant un jour avec feu Monsieur par malheur parlant des affaires du levant, je dis, les barbares, au lieu de dire, les turcs. à ce mot le bon-homme faillit à renverser la table d' indignation, s' esciant d' une voix qui me fit peur, et jurant le nom de Dieu de toute sa force, ce sont les chrestiens , me dit-il, qui sont barbares, et non pas les turcs .

Si je me plaignois dernièrement, sinon de la mort, au moins de la vieillesse de ma memoire, ce n' estoit pas sans beaucoup de raison. Secourez-la donc, s' il vous plaist, monsieur, et dites-moy certainement si la difference que vous faites entre la consecration des heros, et celle des dieux, est ou original ou copie, et si le chancelier Bacon n' a pas escrit en quelque lieu quelque chose de semblable. Je sçauray aussi de vous si ces sources eternelles de paroles , et ces deluges de vers , ne sont pas d' un de ces anciens comiques, dont les fragmens ont esté traduits par monsieur l' ambassadeur de Suede. On me mande de Paris qu' il acheve de traduire l' anthologie. Vous alleguez deux epigrammes en vostre discours, ou en vostre conversation par escrit ; qui me font voir que vous avez pris plaisir à ces fleurs cueillies dans les jardins de la Grece. Il y en a, qui ne sont pas veritablement à rejeter ; comme celle du prestre puant qui chassoit les diables par l' impureté de son haleine, et non pas par la force de ses exorcismes. Pour une de haut goust, combien y en a-t-il

d'insipides et de froids, (car je vous apprens
qu' epigramme est masle et femelle) et à vous dire le
vray, ni Paulus Silentarius, ni Agathias
Scholasticus, ni Palladas, ni Leonidas, ni
Antipater, ne valent point nostre ami de Bilbilis.
Une autre fois nous parlerons des dez, et du trictrac,
nous nous entretiendrons des idilles du cavalier
Marino, et de la Jerusalem de Torquato Tasso. Nous
verrons si les vers d' Olinde et de Sophronie, si

p627

raffinez, et si quintessentiez, sont de la dignité du
poëme heroïque, (...). Il y a trois nuits que je n' ay
dormi, et il est deux heures apres minuit.
(...).

Chapitre quatriesme.

Après vous avoir dit que je n' estois pas moins las hier
au soir, d' avoir escrit de ma main tant de bagatelles
en trois chapitres, que si j' eusse ramé un jour tout
entier ; je vous diray que vostre laquay est arrivé à
Balzac la veille de la Saint martin, et que la
Saint Martin est la grande feste de la parroisse de
Balzac. Il a donc falu vaquer à la devotion, et
donner bon exemple, depuis le matin jusques au soir :
il a falu donner audience à un jeune predicateur :
outre cela il a falu l' entretenir, et escrire à Paris.
Voilà bien dequoy lasser un foible, et dequoy achever
un malade. Neantmoins vostre nom qui m' est si cher,
vostre idée qui est un des plus agreables objets de
mon souvenir, et tant de belles choses que vous m' avez
envoyées, me donnent tant de courage, que me voicy
encore assez matin à m' entretenir de nouveau avecque
vous.

Chapitre cinquiesme.

Non, monsieur, je ne puis me separer de vous, ni de
vostre excellent Monsieur De Voiture, de qui je ne
vous ay presque encore rien dit, et de qui il y a de
si belles choses à dire. ô ! Qu' il est aimable, ce cher
ami ; qu' il est estimable, et pour continuer à rimer
en able, qu' il est redoutable aux pauvres livres,
quand il en juge avec toute la rigueur de son jugement !
à tout le moins qu' il nous face grace à nous autres ses
bons amis, et qu' il soit plus indulgent au vieux
Balzac, qu' il ne l' a esté à Pline le jeune. J' ay
esté ravi de voir, dans sa lettre, ses belles jalousies,
ses reproches obligeans, et tout ce qu' il dit de
l' infidelité que je luy ay faite.
Quant à l' eloge qu' il a fait pour moy, et qui
commence par (...) s' il n' y avoit point trop de

vanité, j'ordonnerois par mon testament que cét éloge
fust gravé sur mon tombeau, afin qu' il me servist
d' epitaphe.

Mais ce qui suit en françois, est un original qu' il ne
faut pas perdre, l' amitié que nous conservons
ensemble, sans nous en rien escrire, et l' assurance

p628

que nous avons l' un de l' autre est une chose rare et
singuliere : mais sur tout de tres-bon exemple dans
le monde, et sur laquelle beaucoup d' honnestes gens,
qui se tuënt d' escrire de mauvaises lettres
devroient apprendre à se tenir en repos, et à y
laisser les autres.

cét endroit est si beau et si remarquable, que je le
veux inserer dez aujourd' huy dans un discours que je
compose à la loüange de l' oisiveté, et pleust à dieu
le pouvoir afficher aussi promptement dans toutes les
places publiques de France, afin d' arrester quantité
de complimens qui n' attendent qu' une commodité seure
pour aller tourmenter les gens.

Mais n' est-il pas agreable, nostre ami, de vous dire,
que vostre italien appris en Poitou Sapit
Poitovinitatem, et qu' il y a des mots, dont vous
pouvez user sans danger de vostre santé, deux ou trois
fois la semaine ? L' etymologie de cordonnier est
merveilleuse, parce qu' il donne des cors ; et je ne
trouve pas qu' elle doive ceder à celle de cheminée ,
parce qu' elle est chemin aux nuées ; pour laquelle
neantmoins feu monsieur l' archevesque de Tours se
faisoit faire des complimens par tous les grammairiens
de Paris. L' explication qu' il donne au passage de
Saluste est la plus vulgaire : mais elle n' est ni la
plus veritable, ni la plus belle. C' est la nostre sans
doute, je dis de vous et de moy, de laquelle il ne
s' est pas advisé.

Mais comment a-t-il pû fouïller dans mes entrailles
l' explication du passage du panegyrique d' Ausone ?
(...). En effet, on peut dire que Seneque arma la
cruauté de Neron, parce qu' il luy fournit des armes,
pour la deffendre publiquement, et que les boucliers
ne sont pas moins des armes que les espées. (...), vous
connoissez les paroles de Tacite, (...). Et au
rapport d' un autre que de Tacite, cette confession ou
declaration de la façon et du stile de Seneque
commençoit ainsi : (...). N' aurois-je point autrefois
touché quelque mot de cecy à Monsieur De Voiture, et
ne croiroit-il point avoir inventé ce qu' il a appris ?
Quoy qu' il en soit, il m' importe peu ; car je ne fais

point de distinction entre ses richesses et les miennes.

Chapitre sixiesme.

Je viens enfin à son passage de l' eunuque de Terence.

Il n' y a point de doute que si Parmenon entend parler de Thrason, le point interrogant de Monsieur De Chavigny ne soit tres-ingenieux, et ne donne beaucoup de lumiere aux paroles de Terence. Vous sçavez que ces Thrasons, et ces Pyrgopolinices ne sont pas seulement representez comme vains et fanfarons, mais aussi comme ineptes et impertinens ; et nos capitans mesme d' aujourd' huy, ne sont pas de moins ridicules

p629

personnages que vos docteurs. Celuy de Plaute l' est de telle sorte que son valet ne le peut souffrir, et dit de luy ;

(...).

C' est-à-dire qu' il est moins homme qu' une beste, et en termes de Terence, que (...). à quoy se rapporte encore ce que Gnaton dit, ce me semble, en l' autre scene, sur le sujet de ce roy, de la faveur duquel Thrason se vançoit, (...), respond tout bas Gnaton, (...), c' est-à-dire que (...).

Pour vostre difficulté, que (...), semble plustost signifier estre humain qu' estre raisonnable ; outre que vous vous estes satisfait là-dessus vous mesme, par trois ou quatre passages de vostre autheur, vous vous souvenez bien que dans la bonne antiquité, Humanus, dit quelque chose de plus que raisonnable , et que humanitas est plus souvent prise pour politesse , que pour autre chose. Praxiteles (...). Ce sont les propres termes de Varron dans les fragmens qui nous restent de ses oeuvres ; et en une infinité d' autres lieux, l' humanité n' est pas moins opposée à la rudesse de l' esprit, qu' à la cruauté de l' ame. De là vient le (...) de Catulle ; et le (...) du mesme Catulle ; et le (...) de Ciceron ; et pour descendre jusqu' à nostre siecle, de là vient l' Asinitas, et le (...) de Scaliger ; et le pourpoint de satin decoupé sur du buffle de ce fameux diseur de bons mots, que mon humanité (vous expliquerez indubitablement ce terme par celuy-cy de politesse) n' a jamais sceû apprivoiser, car il m' a tousjours rendu autant de mauvais offices qu' il a pû.

Au reste Monsieur De Voiture ne se devoit point estonner, de ce que Parmenon parlant tout seul, use d' interrogation, comme s' il parloit à une troisiemesme

personne. Il devrait estre accoustumé aux figures de Gascogne, et il a veû tant d'honnestes gens chez Monsieur Le Cardinal De La Valette, qui se disoient à eux-mesmes, iras-tu, diras-tu, croiras-tu que cét homme soit vaillant ? Demeureras-tu à la cour ? T'en retourneras-tu au pays ? Etc. il y a encore dans le monde un de ces honnestes gens, extrêmement estimé pour son courage, et pour son experience à la guerre, avec lequel j'ay eu autrefois plusieurs longues conversations. Mais il se comptoit tousjours pour deux, et me parloit tousjours comme si nous eussions esté trois. Il est vray que par civilité il me disoit vous, et se disoit tu .

p630

Chapitre septiesme.

Vostre invention de mettre la goutte au nombre des peines des damnez, est tres-belle et tres-digne de vous, et le (...) est bien mieux appliqué, qu' il n' a esté dit la premiere fois. Pour moy je ne suis pas si malheureux, ni si attaché à ma chaise, que ce pauvre Thesée de Touraine. Je suis pourtant quelque chose de bien extraordinaire, et qui fait que je ne vous ose dire rien de ma santé, ni de ma maladie. Ce sera du petit ambassadeur qui n' est pas mal-habile historien, de qui vous sçauvez les choses estranges qu' il a veuës icy de l' un et de l' autre. Il vous dira que ma vie est partagée, entre le bien et le mal ; que je meurs la nuit, et que je ressuscite le matin ; que je jeusne, et que je mange trop ; que je monte en carrosse toutes les apresdinées, et que je me mets aussi au lit toutes les apresdinées, etc.

(...) : je veux dire encore une fois mon Monsieur De Lorme, ou vostre Monsieur Le Goust. Quand vous verrez celui-cy, demandez luy de ma part sa traduction de l' eneïde de Virgile en limousin, et les commentaires qu' il a faits en la mesme langue sur les grenouilles d' Aristophane. Monsieur De La Thibaudiere m' a juré qu' il avoit veû l' une et l' autre piece. (...), pour un homme qui s' est plaint, il y a tantost un livre, qu' il n' avoit point son Totyla.

(...).

DISSERTATION 10

Chapitre premier.

Je ne me porte jamais bien : (...). Mais comme la santé a de meilleurs jours les uns que les autres, mon indisposition en a de moins, et de plus mauvais, et c' est en ce plus mauvais que vostre messenger est arrivé

icy avec vos escritures. Sans doute mon ange protecteur m' a rendu ce bon office, et vous a inspiré de me l' envoyer, afin que je pusse me purger delicieusement, ou pour continuer à parler epigrammes, (...).

p631

Vous avez trouvé la maniere de donner les medecines à la neige, et de guerir avec des fleurs. Mais parce que le mot mesme de fleurs , ne corrige pas assez le mauvais goust de celui de medecines , cherchons une plus belle image de ce que vous venez de faire, et parlons de vos entretiens, et de vos ragousts, de vostre sel, et de vostre poivre, de vostre ambre, et de vostre sucre, car tout cela entre dans vos festins. Il est certain que je ne fis jamais si bonne chere, non pas mesme chez la Coiffier, ni chez Athenée ; car je ne connois maistre Martin que par relation de Monsieur Des-Barreaux, ni Apicius que sur le rapport que Pline m' en a fait. Mais la table d' Apicius estant renversée depuis tant de siecles, je me tiens, s' il vous plaist, à la vostre, et je ne doute point qu' un de ces jours elle ne soit mise en proverbe, aussi-bien que celle des sybarites.

Cette table est chargée des despouilles de l' air, de la mer et de la terre. La nature et l' art ne travaillent que pour elle, et si vous vouliez que je m' enfonçasse dans l' allegorie que Monsieur De Voiture a ouverte, je vous dirois que ni les ortolans de Luculle, ni les sangliers de Marc Antoine, ni les perles fonduës de sa maistresse, ni les bisques de Vitellius, ni son bouclier de Minerve, ni les poissons qu' on alloit chercher par mille naufrages, ni les oiseaux qu' il falloit plustost conquerir que prendre, (...) : en un mot, ni l' ancien, ni le nouveau luxe ne representent qu' imparfaitement, l' abondance et les delicatesses de vostre esprit, la multitude et le choix des excellentes choses que vous m' avez envoyées. Et partant je ne violeray point le voeu que j' ay fait de ne faire jamais d' hyperbole, quand je m' esleveray au dessus de toute la nature connuë, et de tout le bas estage du monde, pour prendre dans le ciel dequoy vous exprimer mon contentement. Je vous dis donc avec le transport que vous venez de me donner, et tout plein de vostre esprit ;
(...).

Voilà ce me semble une assez belle course, pour un homme qui garde la chambre ; et deux assez longues periodes, pour un orateur qui ne vouloit dire que trois mots, et qui n' avoit resolu de vous parler, qu' afin

que vous sceussiez par luy mesme, qu' il ne pouvoit parler. Mais il n' y a qu' à se mettre en haleine. Je sens que la force me revient par l' exercice : et peut-estre que de toutes les choses que je vous diray aujourd' huy, il s' en formera un entretien de plusieurs chapitres.

p632

Chapitre second

commençons par le commencement du poëme que j' ay receû.

Monsieur De La Thibaudiere diroit qu' il ne se peut pas mieux débiter. En effet elle est magnifique et superbe l' entrée de ce nouveau poëme. Mais croyez-vous, que le poëte ne la veuille pas rendre un peu plus aisée ? N' est-il pas vray qu' il faut d' abord chercher la construction, et aller assez loin pour trouver le sens complet ? Le stile asiatique me desplaist par tout, et encore plus en vers qu' en prose. Les longues, ou clauses, ou periodes, font de la peine à la bouche, donnent à l' esprit un exercice desagreable : et c' est comme vous sçavez un grand secret de nostre art, de sçavoir couper et partager. Les autres vers de l' autre poëte ont beaucoup de netteté, et sentent le bon temps par cét endroit là : (...).

C' est cét esprit heroïque qui eschauffe le sein de l' admirable vieillard. Je ne vis jamais le plus beau feu que celuy qui brille dans ses poëmes ; et pour la perfection de celuy qu' il veut appeller, Balzacus Illustris, je voudrois seulement en retoucher une douzaine de vers, et en retrancher une autre douzaine. Il le fera, à mon advis, de luy mesme, sans qu' il soit besoin de l' en advertir. Je le connois à sa maniere d' escrire, et j' ay observé que le second exemplaire des compositions du pere Teron, est tousjours autre que le premier. C' est-à-dire qu' il a leû aussi bien que vous, le chapitre De Emendatione, et ce que dit vostre maistre Quintilien, (...). Quand Horace demande neuf ans pour la revision d' un ouvrage, il en demande un peu trop : mais reduisons les neuf ans, ou à neuf mois, ou à tout le moins, à neuf semaines. Apres cela je suis asseuré qu' il n' y aura point de redoutable Guyet, point de docteur Heinsius, point d' ambassadeur Grotius, point d' autre poëte, belge, ou batave, qui ne louë le poëte Loyolite, qui (...). Mais quelle fantaisie à l' admirable vieillard, de m' appeller Formosus, à cause, dit-il, que Virgile donne cét epithete à Amintas. Par la mesme raison, il pourroit aussi m' appeller Stulus Amintas, à-cause qu' il y a Stultus Amintas, dans les eglogues du

mesme Virgile. Cette imagination m' a fait rire ; et ce seroit une chose bien estrange, si n' ayant jamais pretendu en beauté, on me faisoit appercevoir que je commence à embellir apres avoir passé quarante-six ans. Si cela m' arrivoit, je croirois que le pere Teron est un admirable plastreur, aussi-bien qu' admirable poëte, et qu' il n' y auroit point de fard qui valust le sien.

Les vers qui suivent Formosus, sont excellens, si bien que j' ay presque envie de me desdire de ce que je vous ay dit ; et je ne croy pas qu' il faille retrancher que fort peu de chose de cette riche et heureuse fecondité. Il suffira d' éclaircir, et de desmesler cinq ou six endroits, plustost pour aider l' intelligence du lecteur, que pour rendre la piece plus parfaite.

p633

Chapitre troisieme.

J' aurois fait à nostre ami la mesme difficulté, que son adversaire luy a faite sur son sonnet ; moy qui suis tout plein d' estime et d' amitié pour luy, et qui reçois ses corrections de la mesme maniere que je luy dis mes sentimens. Il me semble donc qu' on peut appeller monsieur le cardinal, la colombe de la France, voire s' il veut, l' atlas de la chrestienté ; parce que ces termes sont vagues et figurez, et qu' ils conviennent raisonnablement à son ministere : mais le reste ne peut passer ni plaire à monsieur le cardinal, estant sage et modeste comme il est.

Pour les vers satyriques, ils sont trempez dans le sang, et s' il les eust recitez avec cette gravité de tribun, que j' ay jugée digne d' une medaille, ils eussent esté capables d' exciter une sedition populaire. Dans les stances de son Alcippe, je ne trouve point de partie essentielle à changer, depuis la derniere revision. Je diray seulement que le poëme estant petit, et la repetition estant une figure remarquable, je ne serois pas fasché qu' il y eust un peu moins de repetitions. Quand celle de la cinquiesme stance n' y seroit pas, il me semble que celle de la quatriesme suffiroit, et qu' il eust pû se contenter des deux premier, il faut quitter . Il seroit bon encore en d' autres endroits, d' éclaircir le nombre des autres repetitions, qui paroistroient plus belles, estant moins espaisées, et sur lesquelles quelque castelvetro pourroit faire un proces à nostre ami.

L' opposition de loy à chastiment , ne me semble pas bien juste : car comme vous sçavez, la plupart des loix chastient ; et j' aimerois mieux, c' est un devoir,

non pas un chastiment . J' aimerois mieux aussi,
avant que nostre siecle, qu' auparavant qu' un siecle ;
et un tombeau plus riche, que plus pompeux , et
le grand soleil , que le grand flambeau , parce
qu' on peut dire, le lit du soleil, et non pas le lit
d' un flambeau : outre que le soleil est proprement icy
en sa place, pour effacer de sa seule lumiere toutes
les translations.

Voilà de fort legeres objections, que je ne prens la
liberté de faire, que parce que vous m' y avez
condamné. Le poëme entier est une des plus belles
choses qui se puisse voir, soit qu' on en considere le
sens, les pensées, la versification, etc.

Chapitre quatriesme.

Quoyque die nostre vieux avec lequel vous passez de
si bonnes heures, depuis que vous estes à Paris, ni
Monsieur Du Plessis, ni Monsieur Du Vair ne
sont pas deux auteurs fort reguliers. C' est un vice
de leur siecle, et non pas le leur ; car d' ailleurs ils
valent infiniment l' un et l' autre. Sans les chicaner,
on peut les reprendre en

p634

une infinité d' endroits, soit pour les mots, soit pour
les locutions : et j' ay veû un grammairien à la cour,
qui disoit de leurs livres, ce que les romains
disoient de l' Afrique, que c' estoit pour luy une
moisson de triomphe .

Vous ne devez pas vous estonner des migraines
d' esprit , que vous avez veuës dans le discours de
la vie, et de la mort, composé par Monsieur Du
Plessis. Ce n' est pas la plus audacieuse de ses
figures, et nous esplucherons celle-là, et les autres
en temps et lieu. Cependant puisque les migraines
figurées, me font souvenir d' une veritable migraine, dans
laquelle Monsieur De Racan fit, il y a quelque
temps, les plus belles stances qu' il fit jamais, je
pense que vous ne serez pas fâché de voir ce que je
luy en escrivis. La chose me plaist, à ne vous en pas
mentir, et peut-estre qu' elle ne vous desplaira pas.
extrait d' une lettre escrite à Monsieur De Racan.

que voulez-vous dire de vous plaindre d' une teste, de
laquelle vous tirez de si excellentes choses ? Sans
doute les douleurs aiguës qui l' ont travaillée quatre
jours de suite, ont esté les tranchées de cette
admirable production que j' ay veüë. Et ne sçavez-vous
pas qu' il falut des coups de marteau, et des coups de
hache, qu' il falut de la violence, et des efforts pour
faire sortir Minerve de la teste de Jupiter ? S' il y

a des maladies où il y a quelque chose de plus qu'humain, vostre migraine est de celles-là : et en conscience, que peut-on voir de plus eslevé et de plus fort, de plus sage et de plus judicieux que l'ode que vous m'avez envoyée ? Si vous fussiez mort incontinent apres l'avoir faite, c'eust esté la voix du cygne, et il n'y en a jamais eu au rivage de Meandre, qui ait pris congé du monde si melodieusement.

Chapitre cinquiesme.

Je suis tout-à-fait de vostre opinion. Autre est le goust du grand monde, et autre celuy des petites villes. La pluspart des delicatesses de la cour offensent les oreilles des provinciaux. Il y a tel lieu au deçà la Loire, où les bergeries de Juliette, et Jean de Paris ont des partisans, contre l'Astrée, et contre le Polexandre mesme, qui est à mon advis un ouvrage parfait en son espece. On ne connoist aux lieux dont je parle, ni le bien, ni les differentes sortes du bien. Le galimatias y est sur le throsne ; le phoebus y passe pour le genre sublime de l'eloquence : on s'y moque du stile temperé, et du bon ménage des paroles. Je receûs dernièrement de la cour un discours que j'estimay infiniment ; mais un docteur qui me vint rendre visite ne l'estima point du tout. Il n'en trouvoit pas les mots assez grands, ni les periodes assez longues. Surquoy il faut que je vous conte une histoire, dont il vous sera aisé de tirer la consequence ; et patientez encore un peu ; car me voicy bien-tost au bout de mes chapitres.

p635

Il y avoit autrefois un boulanger, à deux lieuës d'icy, estimé excellent homme pour le theatre. Tous les ans, le jour de la confrairie, il representoit admirablement le roy Nabuchodonozor, et sçavoit crier à pleine teste ; (...).

Il vint de son temps à la ville une compagnie de comediens, qui estoit alors la meilleure compagnie de France. On y mena Nabuchodonozor, un dimanche qu'on jouïoit le ravissement d'Helene ; mais voyant que les acteurs ne prononçoient pas les complimens, d'un ton qu'il se faut mettre en cholere ; et principalement qu'ils ne levoient pas les jambes assez haut, dans les desmarches qu'ils faisoient sur le theatre, il n'eut pas la patience d'attendre le second acte, il sortit du jeu de paulme dez le premier.

et ce roy etc.

vous avez assez long-temps demeuré à Balzac, pour entendre le dialecte des trois derniers vers : mais à

mon advis vous ne connoissez pas le poëte qui les a composez. Il estoit autrefois mon voisin, mon ami, et fort galant-homme. Son pere fut maistre des requestes sous la regence de la reine Catherine De Medicis ; et en ce temps-là les maistres des requestes estoient en fort petit nombre. Celuy-cy eut part aux affaires, et Monsieur De Thou en parle honorablement. Le fils a aimé les douceurs de la vie privée, les livres, la chasse, la bonne chere. Il m' auroit aidé à faire l' honneur de la campagne, s' il eust esté encore au monde, quand vous avez pris la peine de me venir voir.

DISSERTATION 11

p636

Il faut peu de livres pour estre sçavant ; mais avoüons qu' il en faut beaucoup moins pour estre sage ; et il est certain, que les gens dont je veux parler se servent d' ordinaire de la science contre la raison. Ils chargent tousjours leur memoire, et ne songent jamais à former, ni à cultiver leur jugement. Copistes, recitateurs, allegateurs eternels. Ils ne disent rien, ils ne sçavent que redire ; à peu pres comme ces messagers d' Homere, qui rapportent tousjours en mesmes termes le commandement qu' on leur a fait. Mais ils font un livre en moins de huit jours. Ce n' est pas chose si difficile ; puisque pour faire ainsi des livres, il ne faut qu' avoir la patience de transcrire ceux d' autruy : il ne faut qu' une aiguille, et du fil pour coudre les estoffes qu' ils ont desrobées de tous costez. Ils ne travaillent que des doigts et de la memoire ; quelquefois de la premiere pointe de l' imagination qui agit promptement et à la haste ; au lieu que les operations du jugement, sont le plus souvent lentes et tardives. Ils n' employent pas beaucoup de temps à leurs ouvrages, parce qu' ils les bastissent sans art, et d' une matiere fortuite. Les bornes de leur esprit estant courtes, il n' est pas merveille, s' ils y arrivent incontinent, et s' ils les touchent du premier coup. Tous les animaux ne ruminent pas ; tous les esprits ne sont pas capables de meditation. Il y en a qui jettent d' abord toute leur vertu ; il y en a qui n' ont rien que la superficie, et le dessus : s' ils veulent passer outre, ils trouvent la lie dez le milieu, sans aller jusques au fond. Ceux qui ne se donnent point de peine à faire leurs livres, en donnent souvent à ceux qui les lisent. Pour le moins il n' est pas possible qu' ils escrivent avec les graces et les ornemens, qui ne se

doivent qu' à l' art, qui sont tirez de la bonne imitation, qui ne se trouvent point, si on ne les cherche. C' est trop peu estimer le publique de ne prendre pas la peine de se preparer, quand on traite avecque luy : et un homme qui paroistroit en bonnet de nuit, et en robe de chambre, un jour de ceremonie, ne feroit pas une plus grande incivilité, que celui qui expose à la lumiere du monde, des choses qui ne sont bonnes que dans le particulier, et quand on ne parle qu' à ses familiers, ou à ses valets.

p637

Cette negligence n' est pas supportable : et j' eusse encore plustost pardonné à la superstition de cét ancien orateur, qui ne plaidoit, ni ne haranguoit jamais, qu' outre l' estude, et la meditation qu' il y apportoit, il ne consultast les devins, pour sçavoir quel succes auroit une action, qu' il estimoit une des plus importantes de sa vie.

Mais s' il est besoin de se preparer quand on parle en public, et qu' on n' a qu' à contenter une assemblée composée d' un certain nombre de personnes, qui se laissent tromper au son de la voix, et à la grace de la prononciation, et qui ne peuvent asseoir de jugement assuré, sur des choses passageres et qui fuyent : que faut-il faire quand on a un theatre qui n' est point borné, et qu' on se presente devant une multitude infinie de spectateurs, qui vous regardent d' un esprit tranquille, et reposé ; qui considerent vos ouvrages en la pureté de leur naturel, despouillez de tous les avantages de l' action, sans lesquels ce qui a paru beau, l' est quelquefois aussi peu, que ces femmes, qui sont si bien peintes, et si bien coiffées, quand elles ont laissé leur beauté sur leur toilette ? L' auteur de l' art poétique veut qu' on face et qu' on defface ; qu' on escrive et qu' on raye dix fois une chose avant que de la laisser en l' estat, où il faut qu' elle demeure. Mais ce n' est pas tout, car apres tant de travail et tant de façon, il veut encore qu' on garde cette chose neuf ans entiers dans le cabinet, avant que de la produire aux yeux du peuple. Cét advis n' a pas esté mesprisé par ceux qui ont voulu aller plus loin que les autres, et qui ont visé à la perfection de l' art ; et sans alleguer Isocrate pour les anciens, qui employa quinze ans à la composition d' une harangue : ni Sannazar pour les modernes, qui en mit vingt, aux trois livres qu' il a faits de l' enfantement de la vierge : ni ce grand espace de temps que vous avez desja donné à vostre pucelle, sans

compter celui que vous luy donnerez encore : (car vous connoissant comme je fais, il m' est permis de comparer vostre poëme à tout ce qui s' est fait, ou se fera jamais de plus beau.) il faut que je vous die quelque chose de nostre Monsignor De La Casa.

Cét excellent homme jouissoit d' une santé assez vigoureuse, il vivoit dans le loisir tantost de Rome et tantost de Venise : et neantmoins il n' a laissé en toute sa vie, qu' un livre de l' epaisseur de deux almanachs. Ce n' est pas qu' il eust l' esprit sterile, et qu' il cultivast une terre ingrate ; car jamais homme n' apporta au monde, de plus grands avantages naturels, ni plus de disposition à l' eloquence. Mais c' estoit l' eloquence attique qu' il cherchoit, et non pas l' eloquence asiatique. Il aimoit mieux une petite piece de terre, où il n' y eust que de belles fleurs, des simples exquis, et des plantes rares ; que de grandes campagnes de bled noir ; que des pays tout entiers, où il ne se recueillist que de l' avene, et du gland.

Cét excellent homme avoit accoustumé de dire en riant avec ses

p638

amis, qu' il rejettoit les premieres pensées qui luy venoient, comme autant de tentations du malin esprit, et qu' il ne se servoit pas indifferemment de toutes les bonnes choses ; mais qu' entre les bonnes, il choissoit les meilleures, et que celles-cy estant en fort petit nombre, il estoit bien difficile d' en composer de gros livres. Aussi a-t-il escrit d' un stile si religieux et si chaste, et a exprimé la force et la dignité de ses pensées, avec une diction si noble et si relevée, qu' il est aisé à voir, qu' il ne se contentoit pas si facilement que ceux qui nous ont donné le sujet de ce chapitre.

Si l' homme que vous connoissez, et qui fait toute sa gloire d' estre en vostre approbation, vouloit enfler ses escrits de ceux d' autrui ; s' il vouloit à tout propos user de redites importunes ; faire entrer par force dans ses discours de longues et ennuyeuses traductions : en un mot, monsieur, s' il vouloit desplier ses lieux communs ; je puis dire sans exagerer les choses, qu' il pourroit faire des livres de la taille de calepin. Mais son ambition non plus que la vostre, n' est pas de remplir les bibliotheques ; et parce qu' il a souvent ouï dire, qu' il faudra rendre compte au dernier jugement de la moindre parole oisive ; il aime mieux en dire et en escrire moins, et n' avoir pas à

rendre un si grand compte à nostre seigneur. Il fait assez d' autres pechez, sans aller grossir un volume de synonymes, d' amplifications, de digressions, qui seroient subjets à correction.

D' ailleurs n' est-il pas vray qu' on trouve des charmes dans la paresse ? Et ne vous souvient-il pas d' avoir leû dans vostre tacite, (...). Il y a une certaine douceur à ne rien faire, une certaine mollesse voluptueuse, de la nature de celles qui se trouvoient dans les palais enchantez, au siecle des amadis. Quand on a une fois gousté de cette douceur, il est aisé de s' en enyvrer, et estant yvre de perdre la memoire de toutes choses. Elle nous fait oublier le soin que nous devons avoir de nostre reputation, les promesses que nous avons faites au public, et les avantages que l' envie peut prendre de nostre silence.

Celuy que vous connoissez se fonde sur ces principes, et cherche ainsi des pretextes et des raisons pour estre legitimement paresseux ; mais quand il seroit le plus diligent de tous les ouvriers, et qu' il aimeroit les escritures autant qu' il les apprehende ; comment veut-on qu' un corps languissant et abatu, puisse suivre les mouvemens rapides d' un grand courage ? Qu' un homme travaille d' un costé, et qu' il soit travaillé de l' autre ? Ne seroit-ce pas une espece de miracle qu' entre la fievre, et tant d' autres maux, cét esprit si empesché de son corps, et si accablé de ses maladies, pust rendre quelque service à point nommé ? Si on pouvoit separer de la vie de vostre ami, les jours que la douleur et la tristesse en ont retranchez, il se trouveroit que depuis qu' il est au monde, il n' a pas vescu un an tout entier : et quand il auroit employé à se delasser de ses peines, et à se consoler des maux passez, le peu de

p639

temps qu' il a eu de bon, il luy semble qu' il ne luy doit point estre envié, et que personne n' a droit de luy demander ses oeuvres ; puisqu' en l' estat où il est, il n' en fait point que de surerogation, comme il croit vous avoir dit autrefois.

Neantmoins certaines gens ne laissent pas de le tourmenter, et de vouloir qu' il ait tousjours quelque chose de nouveau pour les divertir. Ils exigent de luy ces choses nouvelles, comme si c' estoient des debtes, ausquelles il fust obligé pardevant notaires ; ils se plaignent de ce qu' il ne paye pas à point-nommé. Apres la premiere et la seconde partie, ils demandent incontinent la troisieme : ils disent qu' il se fait

trop attendre, et qu' il ne faut pas ainsi faire languir les gens.

Chose estrange ! On s' estonne, qu' un artisan mette six ans à faire une piece, et on ne s' estonne point que la plupart des hommes, en mettent soixante à ne rien faire. On blasme la longueur qui produit, et on souffre celle qui ne produit point. D' autres peuvent jouer, badiner, et dormir impunément tout un siecle, et on nous reproche le temps que nous employons à des veilles honnestes et vertueuses. Vous voyez, monsieur, que la faineantise et la lascheté sont bien mieux traitées que nostre industrie et nostre travail ; car on n' attend pas moins de vous que de moy.

DISSERTATION 12

Puisque vous voyez le grammairien Colotes, et que vous estes le seul avec lequel ce farouche s' apprivoise ; je vous prie de luy faire des remontrances, pour le bien de la societé, et pour le sien propre. Essayez de le rendre capable de discipline ; proposez-luy les exemples, dont il a besoin : et pour commencer à le guerir, lisez ensemble l' aventure de Coelius dans les controverses de Seneque ; (...). Le fils de Ciceron, comme vous sçavez, monsieur, fit donner les estrivieres (selon nostre façon de parler, car en ce temps-là on ne se servoit point d' estriers) à ce pauvre rhetoricien ; ayant esté adverti qu' il prenoit à tasche de descrier les livres, et l' eloquence de son pere. Il creut par là refuter ses objections, et luy respondre comme il falloit.

Mais cette aventure est peut-estre trop douce pour corriger le grammairien. Faites-luy peur de la fin tragique de Zoile, qui paya de la vie l' intemperance de sa langue, et trouva en Egypte un vengeur

p640

impitoyable des vers d' Homere, desquels il avoit mesdit en Grece. Faites-le souvenir du destin d' Anitus, et de Melitus, qui furent malheureux, tant en leur personne, qu' en celle de leur posterité, qui sont encore odieux au monde present, apres avoir eu les maledictions du monde passé.

Il n' est rien de si sale, personne n' en doute, que de faire mestier de reprendre. La qualité d' accusateur, a esté de tout temps une tres-vilaine chose. Et quelles plaintes ne font point les grecs de leurs sycophantes, et les romains de leurs delateurs ? L' estude mesme de la sagesse, n' a pû nettoyer de cette tache d' infamie certains philosophes, qui sont si maltraitez dans les

dialogues de Lucian ; et qui n' y font pitié à personne, quelque mauvais traitement qu' ils y reçoivent. Auroit-on dessein de remettre dans le monde cette secte condamnée ; cette philosophie mesdisante ; cette profession publique de japper, de mordre et de deschirer, cette metamorphose d' hommes en chiens ? Voudroit-on restablir l' ordre des peres cyniques, et encore le restablir à la cour ? Car passe pour l' université, où il n' est pas nouveau de se tourmenter, et de s' agiter jusques à la fureur, de combatre à outrance pour des syllabes et pour des virgules.

J' ay veû autrefois en ce pays-là un petit bon-homme, qui s' attachoit ainsi cruellement, sur tout ce qui estoit escrit ; qui ne trouvoit rien de supportable dans les livres ; qui ne les alleguoit jamais que pour les reprendre ; qui mesdisoit, au lieu d' enseigner, depuis le matin jusqu' au soir. Il fut toute sa vie attaquant perpetuel, contre quiconque vouloit parler ou escrire. On l' appelloit d' ordinaire le tyran du Mont Sainte Geneviefve. Mais improprement à mon advis ; car sa tyrannie n' estoit bornée ni par les montagnes, ni par les mers : elle s' estendoit d' une extremité de la terre à l' autre ; et depuis le commencement du monde jusqu' au temps où il vivoit. Il estoit le persecuteur universel de l' ancienne vertu, et de la moderne, de tous les vivans, et de tous les morts, jusques à ressusciter les querelles faites à Virgile, sur (...) ; jusques à poursuivre les droits de Palaemon et d' Orbilius, et à renouveler les actions intentées il y a plus de seize cens ans, contre les orateurs et contre les poètes, contre les latins et contre les grecs.

Son desplaisir estoit que les vieux gaulois, les egyptiens et les indiens n' eussent point composé de livres, qui fussent venus jusques à nous ; que les druides, les gymnosophistes, et les brachmanes n' eussent rien laissé par escrit, sur quoy il pust exercer sa tyrannie. Ce petit bon-homme est le mesme qui disoit à ses escoliers, qu' il n' y avoit que Dieu et luy qui sceussent l' explication d' un tel vers de Perse, d' un tel passage de Plaute, et ainsi du reste.

Colotes, fait en manteau court, et dans la conversation, ce que faisoit l' autre en robbe longue, et dans la chaire du college de Cambray. Mais il me semble que ce qu' il fait, n' est ni beau, ni bon ; quoy qu' il

p641

puisse dire de l' innocence de ses intentions et

quelque pretexte qu' il prenne, de n' en vouloir qu' à l' ignorance, et à la fausse doctrine. Ce qu' il fait n' est pas estre desireux d' instruire, et avoir envie de detromper les gens : ce n' est pas, comme il dit, courir apres la raison, et chercher la verité, par les doutes et par la dispute. Qu' est-ce donc à vostre avis ? Je vais vous le dire, afin qu' il le sçache de ma part, et qu' il s' en corrige. C' est salir ; c' est ronger, c' est gaster les belles choses, c' est faire ce que font les rats au logis et les chenilles dans le jardin.

Que si ces images ne plaisent pas à Colotes ; et s' il dit qu' elles sont trop viles et trop laides ; car il fait quelquefois le delicat ; traitons-le selon son humeur, et contentons sa delicatesse, par de plus nobles comparaisons, et ayons quelque complaisance pour celuy qui n' en eut jamais. Faire ce qu' il fait, n' est pas estre juste et legitime ennemi, qui declare la guerre à celuy-cy, ou à celuy-là : c' est estre ennemi public, qui ne pardonne à qui que ce soit : c' est estre assassin : c' est estre pirate, qui ne fait point de difference entre le citoyen et l' estrangier ; qui guette tous les passages et tous les destroits ; qui croit tout de bonne prise ; qui attaque sans distinction la banniere de France, et celle d' Espagne.

Ce mestier n' est pas une occupation honneste ; n' est pas un exercice innocent ; n' est pas mesme un vice discret, qui se contient dans le domestique, et n' offense pas les yeux du monde. Disons que c' est une profession ouverte de mauvaise humeur, un chagrin superbe et presomptueux, qui se produit au dehors avec vanité, qui cherche la gloire et les applaudissemens : disons que c' est quelque chose de pis et de plus cruel que tout ce que nous sçaurions dire.

Figurons-nous en ce vice mal-faisant une beste farouche, qui a rompu sa cage, et s' est deschaisnée ; qui court les ruës, et se jette au visage des passans. Si une si barbare hostilité continuë, et que vos instructions ne changent point l' esprit de Colotes, il faudra garder le silence avec plus de religion que les pythagoriciens. Il faudra fuir pour jamais la lumiere du grand monde, et la celebrite du public. Un desert plus reculé et plus caché, que le mien, ne le sera pas assez, pour se sauver de la persecution du tyran. Les choses demeurant en cet estat, il n' y aura point de prose si determinée, ni de vers si temeraires, apres ce que nous avons veû, qui osent passer du cabinet à la chambre, bien loin de se hazarder d' aller jusques à la galerie, et jusques à la ruë Saint

Jacques.

L'homme que vous connoissez estoit sur le point d'envoyer à Paris quelques-uns de ses ouvrages. Mais il s'arreste tout court, et demande premierement seureté, pour les faire partir de chez luy. Il n'a garde de laisser sortir de sa cassette une seule ligne, qu'il n'ait obtenu un passe-port de Colotes. Mais un passe-port qui n'oublie rien de son equipage ; non pas mesme les advis de l'imprimeur au lecteur, qu'on

p642

n'estoit point obligé de garantir jusques icy ; non pas mesmes quelques paroles de Platon et d'Aristote, qui pourroient s'estre meslées avec les siennes, et qui ne seroient pas, non plus que les siennes, inviolables à Colotes.

Encore apprehende-t-il cét homme que vous aimez, de se produire avec toutes ces precautions. Les animaux de l'humeur de nostre fascheux sont tousjours farouches, et il leur prend des convulsions si estranges et si subites, qu'ils ne se souviennent, ni de ce qu'ils ont promis, ni des personnes qui leur font du bien. De sorte, monsieur, que je ne vous tiens pas mesme en assurance aupres de ce monstre, qui voudra peut-estre un jour infecter de son haleine, et mordre de sa dent enragée vostre ouvrage divin, vostre pucelle, dont les premiers traits ont desja charmé tous les esprits. Je souhaite ardemment que la publication s'en face avant que je meure, afin d'en pouvoir admirer toutes les beautés, et d'estre un de ses chevaliers, contre ceux qui oseront attenter à son honneur, s'il se trouve plusieurs Colotes.

DISSERTATION 13

Puisque je me trouve maintenant de loisir, il faut que j'acquitte ma promesse de l'autre jour, et que j'acheve ce qui me reste à vous dire de Colotes ; aussi-bien m'avez-vous tesmoigné que j'avois esté d'assez belle humeur, dans la conversation par escrit, que j'ay eüe sur son sujet avecque vous, et que vous y aviez pris plaisir. Il ne m'en faudroit pas davantage, monsieur, pour me disposer à entreprendre une matiere difficile ; et ainsi il m'est fort aisé de vous obeïr en une que j'ay toute preste. Ce qui m'en pouvoit détourner, c'est le peu de disposition que vous trouvez en ce galant-homme, à profiter de nos remedes : mais la perte n'en est pas grande, puisqu'il n'entre dans leur composition que des paroles. Si une telle maladie n'est

pas de nostre art, et que le malade n' ait besoin que d' Ellebore, comme vous dites si agreablement, nous pouvons rire de la pitié que nous luy faisons, de n' estre pas de son advis, et prendre nostre passe-temps de ses extravagances. Mais je souffre avec impatience, qu' outre Colotes, il y ait encore de jeunes temeraires, des icares, des phaëthons, des capanéés, qui à son exemple se meslent d' un si vilain mestier, et se sont laissé empoisonner de ses antiraisons. Guérissons-les, s' il est possible ; car d' ailleurs ils ont du merite, et leur montrons

p643

jusques où peut aller une honneste liberté, qui a ses limites certaines et réglées. Tout est disputable, tout est problematique dans le monde, je le sçay bien. Tout reçoit des doutes, et de la contradiction. Il n' y a rien qui n' ait deux visages et plusieurs sens ; rien de si loüable qui n' ait besoin d' estre excusé en quelqu' une de ses parties ; rien de si fort, dont on ne trouve le foible, et qu' on ne puisse attaquer avec des raisons apparemment aussi bonnes que seront celles, avec lesquelles on le peut deffendre. Le champ est ouvert à quiconque y veut entrer ; il est exposé au pillage du premier venu. Les loix nous laissent faire, en matiere d' esprit, et de livres ; elles nous abandonnent les uns aux autres. Et qui est-ce qui vous empeschera, pour passer le temps, et pour fuir oisiveté, d' exercer chez vous une inquisition privée, et d' y faire le maistre du sacré palais, de deschirer les auteurs, en maniant les livres, d' effacer tout Virgile de vostre main, comme fit Malherbe tout Ronsard ? Ce sera vous mesme, monsieur, estant sage et modeste, comme vous estes, qui vous en empescherez. Vous ne donnerez point à vostre esprit, tout eslevé qu' il est, la liberté de juger souverainement de Virgile. Vous ne luy permettrez point de rien trouver de mauvais, non pas mesme rien de mediocrement bon, de ce qui vient de la bonne antiquité. Voicy un de vos dogmes, et auquel j' ay souscrit il y a longtemps : que c' est une espece de sacrilege, de ne pas assez estimer les anciens, qui nous ont tant obligez, et au nombre desquels je commence à mettre à mon grand regret le Cardinal Bentivoglio. Mais est-il bien vray, monsieur, que nostre pedant, apres ses autres insolences, ait encore barbouillé l' histoire de Flandres de plusieurs notes injurieuses, et qu' il s' emporte sur ce sujet en toutes sortes d' occasions ? J' ay tant d' obligation à cét excellent

cardinal, et tant de reverence pour sa memoire, que je ne sçaurois voir sans quelque sorte d'émotion, l'injustice qui luy est faite, quoy qu'elle luy soit faite par un faquin. Sa folie seroit plus grande à la verité s'il avoit jetté de la bouë sur nos images, mais on ne l'en tiendrait gueres plus fou. Il y a des gens en Italie qui cherchent des lombardismes dans cette histoire, je le sçay bien. Il y en a ailleurs qui l'accusent de haranguer plus qu'il ne devoit. Pour moy j'admire par tout, comme vous faites, la pureté et la noblesse de sa diction ; l'esclat et la force de ses harangues. J'en fais autant de celle de Tite-Live, quoy qu'il ait pu dire autrefois l'empereur Caligula, qui l'appelloit *In Historia Verbosum*. Dissimulons, desguisons, cachons, s'il est possible, les petits manquemens des grands personnages ; à tout le moins en public, et pour donner bon exemple au monde. En certaines occasions soustenons contre nostre advis particulier, contre le tesmoignage de nos yeux, contre les objections de nostre dialectique et de nostre grammaire, que ces grands hommes n'ont point fait de fautes, ou que leurs fautes

p644

ont esté belles ; qu'ils n'avoient point de defauts, ou que leurs defauts estoient plustost des vertus imparfaites que des vices. Qu'on ne pense pas neantmoins que je veuille que nous perdions l'usage de nostre jugement, et que j'entende que nous adorions aveuglément toute l'antiquité. Je ne veux en cecy que du respect pour les noms illustres, que de la civilité pour les personnes. Quand nous croirons estre obligés de nous departir de leurs sentimens, dorons et parfumons nos objections. Si la verité nous y oblige, separons-nous de nos maistres ; mais prenons congé d'eux de bonne grace, et tousjours avec des protestations de fidelité pour l'advenir. Ne faisons pas comme nostre ami Muret, qui commence un chapitre de ses diverses leçons, par (...). Au lieu de donner des démentis à des gens de ce merite, taschons de nous esclaircir de la verité ; demandons permission d'avoir des scrupules, de hesiter et de douter. Parlons de nos doutes, comme les peuples presentent leurs remonstrances à leurs souverains. Ne disons pas qu'ils s'esgarent, disons que nous ne pouvons pas les suivre ; que les aigles volent trop haut, et que les hommes les perdent de veüë. Nostre retenuë sera bien esloignée de l'insolence du docteur Ramus, qui faisoit profession d'inimitié avec

les heros de tous les ages, qui particulierement vouloit triompher de Ciceron, qui le vouloit supprimer, et luy oster la vie, encore une fois, s' il luy eust esté possible, avec l' honneur. Il n' y aura rien en nostre procedé de la barbare malignité de ce George de Trebisonde, qui deschira la memoire de Platon, par un livre scandaleux, comme vous verrez à la fin de ce chapitre, dans un passage tiré des eloges de Paul Jove. Enfin, monsieur, cette modestie n' aura rien de commun avec l' orgueil de Colotes, qui voudroit usurper dans la republique des lettres une dictature perpetuelle ; et l' usurper sans forces, sans merite, sans le consentement du peuple. Il mesprise également l' ancienne et la nouvelle raison, et ne fait d' estat ni d' Aristote, ni de Monsieur Descartes. Il s' imagine des defauts en quelque lieu qu' il jette la veuë, et ses lunettes luy grossissent les objets de telle sorte, que les moindres atomes luy semblent des montagnes. J' ay ouï dire de plaisantes choses de ce galant-homme, et entre autres qu' il a bien de la peine à advouër qu' Homere sçeust faire des vers, et Demosthene des periodes.

(...).

DISSERTATION 14

p645

Vostre derniere demande me fait croire que vous n' estes point las de mes escritures, puisque vous voulez que je parle encore, et que vous m' y invitez de la plus obligeante maniere du monde. Vous desirez sçavoir de moy, ce qu' il me semble du conseil que vous avez donné à un de vos amis, de ne se point declarer en une certaine division de l' eschole, et sur quelques questions, qui ont partagé messieurs les maistres.

Après ce que vous faites, monsieur, il ne reste jamais rien à faire : et pourquoy s' embarasser d' un grand proces, qui sera immortel, s' il n' intervient de puissance superieure pour le terminer ? Car ce seroit trop peu de dire une autorité superieure. Mais puisque vous voulez absolument mes advis sur vos advis, les voicy, tels que je me les suis donné à moy-mesme en semblables occasions, et je suis ravi de ce qu' ils se trouvent conformes aux vostres.

Je tiens donc avecque vous que la paix, quoy que desavantageuse, qui procure du repos, vaut mieux que la victoire qui n' acheve point la guerre. Je dis davantage ; nous avons veû naistre je ne sçay combien de guerres d' une victoire, et si vostre homme s' estoit une fois

declaré, sans doute il auroit trouvé des gens ennemis de conclusion, et avec lesquels on n'acheve point. Ce seroit un moindre miracle, de faire parler les muets, que de les faire taire.

Vous souvient-il de ce Rodomont de robe longue, dont on a tant parlé. Il envoya menacer un de nos amis de quatre cens mille langues, et d'autant de plumes, qui à son dire estoient à sa solde, et l'envoya menacer jusques dans son foyer. Que vostre homme nous croye, et il s'en trouvera bien. Qu'on parle, qu'on escrive contre luy, tant qu'on voudra, qu'il ne prenne point de part à une telle faute : qu'il laisse sur le theatre ceux qui y voudront demeurer : qu'il soit spectateur de leurs tragedies, ou de leurs farces. Proposons luy encore le mesme ami, contre lequel tant de petits auteurs se voulurent signaler. Ils s'imaginoient qu'il n'y avoit point de plus court chemin pour aller à la reputation, et se faire connoistre ; que d'entreprendre une personne connuë. Cét ami sçachant leur dessein, et qu'ils n'escrivoient contre luy, que pour l'obliger à leur respondre, ne leur donna pas seulement le contentement de lire ce qu'ils escrivoient ; bien loin de refuter leurs escrits par une response reguliere.

p646

C'eust esté, disoit-il, mettre des badineries en reputation : c'eust esté gaster du papier blanc, en le salissant de cinq ou six mauvais noms, qui n'eussent esté remarquables, que par le lieu où on les eust veüs. Ce mespris luy a reüssi ; et quelque censure qu'on ait faite de ses livres, jusques icy le criminel a esté plus estimé que ses juges.

Mais puisque nous sommes entrez si avant en matiere, n'oublions rien de ses circonstances et dépendances, afin de n'estre plus obligez d'y retourner. Presupposons donc qu'il faille de necessité en venir aux mains, et se commettre avec quelqu'un ; qu'il faille chastier l'insolence, quand elle n'est plus supportable ; je soustiens que le mespris a encore lieu en cet endroit, et qu'il fait beaucoup plus que la haine, pour le moins que la profession de la haine : mais ce doit estre un mespris qui sçache parler, et se moquer, un mespris fin et ingenieux, qui mette dans le ridicule le serieux de messieurs les maistres ; qui en mesme temps se serve de l'art et le dissimule.

Je soustiens de plus que, dans les contentions de l'esprit, l'excès des paroles persuade moins que la mediocrité, à-cause qu'il y a de la vraysemblance en

celle-cy, et qu' on soupçonne l' autre de faux. Quand vous pressez trop vivement vostre adversaire, par des figures trop violentes, cette violence est cause qu' on en a pitié, et que le peuple prend son parti. La superiorité visible de vostre discours luy acquiert la protection de ceux qui le lisent : tant est bizarre l' humeur du peuple. Je conclus donc que mesme pour vaincre, ou du moins pour vaincre avec applaudissement, il ne faut pas se servir de toute sa force, en toutes sortes d' occasions, ni contre toutes sortes d' ennemis. Vous sçavez, monsieur, ce que j' entends par ces derniers mots. Ne courons point, ne nous eschauffons point, apres des gens qui s' enfuient ; ne nous efforçons jamais contre la foiblesse ; ne faisons jamais les vaillans contre les poltrons. Les poètes qui ont dit qu' Achille avoit assommé Thersite d' un coup de poing, ont mieux dit que ceux qui ont voulu dire qu' il l' avoit tué d' un coup de lance. La lance d' Achille devoit estre reservée pour de plus grands coups, et pour de plus belles morts.

Vous avez ouï parler d' un homme qui vouloit se faire lier un bras, pour se battre contre un autre, qu' il estimoit plus foible que luy ; depeur de se battre, disoit-il, avec avantage. Changeons cette fanfaronnerie en moderation et en retenuë. Passons legerement sur certaines objections, qui ne valent pas la peine qu' on s' y arreste. Il y a des murailles si mauvaises, qu' elles ne meritent pas qu' on y mene le canon ; il y a des corps si debiles qu' ils tombent d' eux-mesmes, sans qu' on les pousse. Quand il n' est question que de tuer des malades, et de renverser des ruïnes, ce seroit se moquer de s' armer de toutes pieces, et de faire de grands preparatifs.

Mais de l' autre costé, s' il n' est plus temps de s' espargner, et de n' y aller plus à-demy ; si l' importance de l' occasion, et le merite de la personne demandent des soins plus pressans, et une resistance plus vigoureuse :

p647

à la bonne heure, usons de toutes nos forces, de toute nostre adresse, de toute nostre valeur : n' oublions rien de ce que la nature nous a donné, de ce que les hommes nous ont appris. Mais considerons tousjours qu' il y a des bornes marquées par l' honneur, au delà desquelles on ne peut aller, sans aller trop loin. Ne perdons jamais le respect, qui est deû au merite, et à la condition d' un grand adversaire. Souvenons-nous du procedé de l' hermite de la Charente, car vous ne

l'avez pas desapprouvé, quand il eut affaire avec Herodes Infanticida.

Ce n'est pas assez d'être juste et légitime ennemi ; il faut être civil et généreux ennemi. Soit que nous nous défendions, soit que nous attaquions les autres, tâchons premièrement de le faire sans blesser la charité, et sans violer le droit des gens. Après cela meslons, s'il se peut, la courtoisie avec la guerre. Et s'il est impossible quelquefois, que la cholere n'entre dans le sentiment de l'injure, en ce cas que la cholere serve, et qu'elle ne commande pas : qu'elle soit à la suite de la vertu et de la raison ; qu'elle n'agisse pas de son chef, et toute seule. Il ne faut jamais, que la passion emporte le jugement ; il faut que le jugement conduise toujours la passion. Autrement si laissant celle-cy sur sa foy, on la laisse faire à discretion ; quels desordres, quels ravages ne fera-t-elle point dans la société civile, contre les devoirs communs, et contre les bonnes moeurs, contre l'honnesteté, et contre la bien-seance ?

Les deux Scaligers ont été deux merveilles des derniers temps, et sans leur faire faveur, on peut les opposer à la plus sçavante antiquité. Il n'y a personne qui honore leur mérite plus que je fais. Très-volontiers je souscris aux éloges qu'ils ont reçus de Monsieur De Thou, et de Monsieur De Sainte-Marthe. Ils estoient dignes du nom de héros qui leur a été donné en France, aux Païs-Bas, et en Allemagne. Mais j'ose dire avec le respect qui leur est dû, que l'un et l'autre héros, père et fils, aussi-bien que les deux cousins Achille et Ajax, ont peu travaillé à retenir leur cholere, et qu'ils se sont laissé aller à d'étranges emportemens.

(...);

l'un et l'autre héros a fait plus d'une fois l'hercule furieux, en de bien légers occasions, et pour des sujets de peu d'importance.

Considérez, je vous prie, de quelle sorte le premier agit avec Erasme dans le procès qu'il luy fait pour avoir dit en quelqu'un de ses dialogues, qu'il y a une vicieuse imitation des bons exemples ; qu'il y a de ridicules imitateurs de Cicéron ; que les singes sont les plus laides de toutes les bestes.

(...).

p648

à ouïr parler ainsi Scaliger, ne vous semble-t-il pas qu'Erasme soit plus coupable, et plus ennemi de la république et de Cicéron, que Catilina, et que

Cethegus ? Ne vous semble-t-il pas qu' il ait eu dessein de brusler Rome, et de faire un massacre du peuple romain ? Et cela, parce qu' il a dit ce qu' il pensoit des mauvais imitateurs, et qu' il advouë ingenuëment qu' en son enfance il n' avoit pas assez aimé Ciceron, à-cause qu' il ne l' avoit pas assez bien connu.

Mais quand Scaliger escrit au mesme lieu, et sur le mesme sujet, (...).

Quand il dit enfin Erasmus Parricida, et ne se contentant pas de Parricida ; quand il fait tout-expres un mot nouveau pour Erasme ; et qu' il l' appelle Triparricida, ne vous semble-t-il pas alors qu' Erasme a pour le moins tué son pere et sa mere, qu' il est quelque chose de plus que criminel de leze-majesté divine et humaine ? Tout cela vous vient d' abord à l' esprit, sans pourtant rien croire de tout cela. Et vous ne vous imaginez pas qu' Erasme soit un busiris, soit un monstre, soit une furie : mais ouy bien que Scaliger est un exagerateur, est un declamateur, et un comedien. Quelque estime que vous ayez pour Scaliger, vous ne pouvez pas nier qu' en cét endroit-là il ne jouë le Don Furioso, et qu' il n' employe des paroles tragiques, en une affaire de neant. Ce qu' il faisoit estoit proprement exciter des tempestes dans un ruisseau, c' estoit tonner et foudroyer sur des marmousets. L' objet de sa cholere estoit encore moins considerable que celui-là, parce qu' il estoit faux et imaginaire ; il se formoit des phantosmes pour les combatre ; il faisoit croire à Erasme qu' il avoit offensé Ciceron ; à quoy le bon-homme ne songea jamais.

Scaliger le fils n' a point degeneré de son pere : il n' estoit pas moins passionné, moins fougueux, moins impetueux que luy. Il est vray qu' il a eu de plus justes sujets que luy de ressentiment, et que sa vertu a esté souvent et cruellement persecutée. Mais les fautes d' autrui ne justifient pas les siennes. Et comment a-t-il osé appeller un de ses ennemis Stercus Diaboli, un autre, Lutum Stercore Maceratum ? Apres avoir leû toutes les institutions oratoires, qui sont dans le monde ; toutes les rhetoriques grecques, et latines : apres avoir veû plus de cent fois dans l' orateur de Ciceron cét exemple condamné, Gluaciam Curiae Stercus, qui est à la verité un vilain mot, mais qui n' approche point de la vilenie de celui du jeune Scaliger.

Voilà comment la passion mene en triomphe l' esprit, le jugement,

et la science. Celuy qui sçait tout, et qui se souvient de tout, oublie estant en cholere le legitime usage des metaphores. Il ignore qu' elles doivent estre tirées des objets qui n' offensent pas les sens. Le grand Scaliger s' abbaisse jusqu' au dernier estage du menu peuple, pour dire des injures à ses ennemis. De heros qu' il estoit auparavant, il n' est plus qu' un homme de rien ; il devient une femme, une harangere ; il change de nature, par le transport de sa passion. Dieu nous garde de semblables emportemens, et d' une pareille metamorphose.

DISSERTATION 15

J' achevay hier la matiere que vous m' aviez proposée ; mais je n' ay point encore achevé pour cela, et je ne sçaurois m' empescher de vous descouvrir un scrupule qu' elle m' a donné. Il faut se condamner soy-mesme, apres avoir condamné les autres ; il faut faire un chapitre qui se moque des cinq chapitres que vous avez veûs, et de tous ceux encore que nous pourrons faire à l' advenir. Ceux, qui comme moy, se meslent d' escrire avec tant de soin, verront icy la vanité, et la misere de leur travail. Est-il possible, monsieur, que nous travaillions à la structure, et à la cadence d' une periode, comme s' il y alloit de nostre vie, et de nostre salut ; comme si dans ce petit cercle de paroles, nous devons trouver le souverain bien, et la derniere felicité ? Quelle erreur de mettre la derniere felicité, en une bagatelle ; en un jeu de syllabes et de mots ; en je ne sçay quels sons agreables, qui plaisent et chatouillent du premier coup, pour desgouster, et lasser la seconde fois ?

Que si nous ne voulons pas parler de nostre art avec tant de mespris, pour le moins n' oserions-nous nier, que ce que nous faisons ne soit pervertir l' ordre des choses, et faire de l' accessoire le principal. Nostre vray principal est toute autre chose ; et nous le negligons, (c' est de moy que je parle en pluriel) et nous ne croyons presque pas qu' il nous appartienne. Si nous y songeons une fois l' an, nous y songeons foiblement, et à la haste ; nous n' y apportons que les restes de nostre temps, de nos soins, et de nos pensées. Avoüons la verité ; nous pourrions avoir part, mes compagnons et moy, parmi les saints de Jesus Christ, si nous avions apporté autant d' estude à la correction

de nostre vie, qu' à celle de nostre langage.
 Je fais icy une confession ingenuë du defaut de plusieurs, sans pretendre qu' il y en ait rien pour vous dans cét adveu ; car il me semble tousjours que vous ne pouvez faillir ; tant je pense hautement de vostre sagesse : dira-t-on donc, et nous sera-t-il reproché un jour qu' une periode de six lignes, qu' une lettre d' une ou de deux feuilles de papier, qu' un petit chapitre nous ait plus occupé, nous ait plus cousté, que la grande affaire de nostre salut ? Dans nos academies nous parlons sans cesse de l' idée du bon, et du beau : nous courons apres une certaine perfection, que nous pensons avoir veuë je ne sçay où. C' est perdre ses paroles et ses pas, que de parler, et de courir de la sorte. Cherchons le bon en sa source, et le beau dans la premiere beauté. Cherchons la perfection ; mais cherchons la plustost en nos actions, qu' en nos paroles : faisons cas de celle qui nous peut rendre eternellement heureux, plustost que de celle qui nous est entierement inutile. Toute la recompense de ce travail qui nous use, et qui nous consume ; qui ruïne nos forces et nostre santé ; c' est la simple satisfaction du peuple, c' est l' approbation des escoliers. Encore cette approbation est tousjours contestée par quelqu' un, ou ne dure pas tousjours. Le peuple s' ennuye de recevoir si souvent du bien des memes personnes. Il nous chiffle apres nous avoir applaudi, et les escoliers nous quittent pour d' autres maistres plus nouveaux que nous.

Mais posons le cas que les applaudissemens nous suivent par tout ; que nostre reputation ne soit plus une chose problematique ; qu' elle ne soit plus disputée de personne : que la cour et les provinces, les honnestes gens, et ceux qui ne le sont pas, soient tous en cela d' accord. Disons mesme quelque chose de plus particulier de nostre histoire, et considerons quels sont les plus grands avantages que nous tirons de nostre mestier. On parle de nous au delà des Alpes et des Pyrenées, au delà du Rhin, et du Danube. Nous recevons des lettres dorées, dattées de Constantinople : on nous estime en Grece, et en Orient ; aux dernieres parties du septentrion ; sur le rivage de la mer Baltique. Pour respondre en un mot à tant de choses, je souffre où je suis ; on m' estime où je ne suis pas. Peut-estre que j' avois la fièvre, le jour que le roy de Dannemark jugea, en ma faveur, la cause qui fut plaidée devant luy à Copenhaghen ; comme, au contraire, il se peut faire que j' estois à

l' ombre, et prenois le frais, le jour que le marquis
D' Ayetona brusla mon livre dans un conseil qui fut
tenu à Bruxelles.

Mais pour le moins, me dira-t-on, vous ne compterez
pas pour rien l' immortalité ; on vous louëra, on vous
admirera apres vostre mort ; vous vivrez en la memoire
des hommes. Voilà qui me fera grand bien ! C' est sans
mentir une belle chose que cette vie figurée et
metaphorique, que cette immortalité qui reside dans le
souvenir d' autrui, et dans la bouche du peuple !
Que veut dire Aristote, à vostre advis, quand il dit
que la bonne renommée

p651

est la possession des morts ; quoy qu' il die,
monsieur, il estoit trop fin pour entendre par là, une
vraye et reelle possession. Cette vie de la memoire
n' est qu' un spectre et qu' un phantosme de vie : ce
n' est qu' une comedie et une imposture de ceux qui
vivent : ce n' est rien du tout pour ceux qui ne vivent
plus.

Un homme qui comme vous, monsieur, a fait toute sa vie,
ce que je ne commence de faire qu' à cinquante-cinq ans,
qui n' a pas fait moins de progres dans la morale
chrestienne, que dans les belles lettres, ne
s' estonnera pas de me voir dans le dessein de l' imiter.
Les maux dont je suis pressé tous les jours,
m' advertissent qu' il faudra bientost quitter livres et
escritures, et rendre compte des moindres paroles
oisives. Que sera-ce des criminelles, et de celles qui
auront blessé la charité ? Quand j' y pense je me resous
serieusement à faire une retraite, pour le reste de mes
jours ; et je vous apprens que j' ay desja basti un
asyle, chez nos capucins, qui ont la bonté de vouloir
recevoir un profane dans leur sanctuaire ; mais qui
leur porte un coeur, qui ne respire plus que les
maximes de leur eschole.

DISSERTATION 16

Je n' ay pas grand interest à la deffense de la poésie ;
aussi ne parleray-je que pour celui de la justice, et
pource que vous me l' ordonnez. Ne m' estant erigé
poëte que depuis six mois, il m' importerait peu
qu' elle fust en usage parmi nous, ou qu' elle en fust
bannie, comme elle a esté autrefois de certaine
republique. Ce seroit à vous, monsieur, de justifier
vostre mestier, et vous-vous contentez de me faire vos
plaintes, contre ceux qui le veulent descrire. Je vous
obeis à mon ordinaire, et ne suis pas fasché, estant

redevable à la poésie d' une infinité de biens et de plaisirs qu' elle me fait tous les jours, par vous et par ses autres favoris, de trouver moyen de la deffendre contre ses accusateurs.

Après quantité de foibles raisons vous m' en alleguez une, que je tiens la moins considerable de toutes, et sur laquelle vous dites qu' ils insistent davantage ; il faut bannir la poésie, parce qu' on se sert d' elle à mauvais usage . Faut-il luy vouloir mal, à-cause qu' on luy fait tort ? Au contraire il me semble qu' il faudroit la plaindre, comme une innocente,

p652

qu' on a outragée, comme une vierge, à l' honneur de laquelle on a attenté. Faut-il condamner les festes, parce que l' oisiveté, et la volupté n' en usent pas bien ? Faut-il abolir les pompes et les spectacles honnestes, parce que la desbauche se mesle quelquefois avecque la joye ? à mon advis cette rigueur est un peu trop grande.

Il doit y avoir des livres pour occuper et pour instruire ; il doit y en avoir pour delasser, et pour plaire ; les uns sont utiles, les autres sont agreables ; et l' esprit a besoin des uns et des autres. Que le droit canon, et le code justinian soient en honneur : qu' ils regnent dans les universitez : mais qu' on n' en bannisse pas Homere et Virgile. à tout le moins qu' on les laisse dans les cabinets, et dans les bibliotheques, d' où Caligula voulut chasser le dernier, aussi-bien que Tite-Live. Cultivons les oliviers et les vignes, mais n' arrachons pas les mirthes, et les rosiers.

Ce seroit une estrange reformation d' estat, que la deffense de tous les plaisirs honnestes ; que la destruction de toutes les belles choses. La politique ne doit pas se conseiller en cela avec la mauvaise humeur ; et le chagrin de vos gens ne doit pas estre la regle de la police. Si, comme ils disent, il ne falloit conserver dans les royaumes que le fort et le solide , rien ne seroit assuré de sa subsistance, que les arsenaux, et les citadelles, que les remparts et les bastions. Et quel dommage de laisser tomber en ruïne toutes les maisons de plaisance d' aupres de Rome, tout ce qu' il y a de beau à Frescati, et à Tivoli ? Quelle honte de voir perir les Tuilleries, et les jardins de Fontainebleau ? Ce seroit un crime, quand on ne contribuëroit que de la negligence à une si triste desolation.

Les gens de qui nous parlons sont pourtant de cét

advis. Ils concluënt à la suppression des vers, comme aux autres abus de la republique. Ils appellent les poëtes les empoisonneurs de l' ame, les profanateurs du christianisme : ils se fortifient de l' autorité du grand prince, qui avoit tres-mauvaise opinion de leur pieté.

Ce bon prince croyoit en effet que tous les poëtes qui estoient de son temps à Rome, n' estoient pas chrestiens, quoy qu' il y en eust de prestres, et de religieux. On luy persuada, ou il se persuada luy-mesme, qu' ils s' assembloient de nuit, pour sacrifier aux idoles, et qu' en leur coeur ils adoroient les faux dieux, comme ils les invoquoient en leurs poëmes. Nos gens s' imaginent quelque chose de semblable ; je le sçavois avant que vous me l' eussiez dit. Du temps que nous nous voyions à Paris, ils me parloient tousjours de l' adoration du bouc, faite solemnellement à Arcueil, ou à Gentilly ; ils n' estoient pas asseurez du lieu ; mais du fait, ils n' en doutoient nullement ; ils ne traitoient jamais nos amis de delà les monts, que d' impies et de payens, que d' heretiques et de sacrileges : ils pensoient qu' on fist le sabat dans les academies d' Italie. Le bon est qu' ils ne sont pas princes souverains, et bien nous en

p653

prend. Si cela estoit, il n' y auroit point de seureté pour les vers et pour ceux qui en sçavent faire. Je vais plus avant, et un ancien grec me sert de guide : si pareilles gens avoient la direction du monde, ils voudroient retrancher le printemps, et la jeunesse ; l' un de l' année, l' autre de la vie.

DISSERTATION 17

N' en desplaise à l' université, il y a une logique naturelle, et des sages ignorans. Nous en sommes demeurez d' accord, et la dispute doit cesser, où se trouve l' experience. En tout pays il y a des docteurs en langue vulgaire. La raison peut faire toute seule de grandes choses, sans l' assistance de l' art et de la science. Vous sçavez le nom que les grecs ont fait pour signifier ceux qui se sont enseignez eux-mesmes, et qui ont esté tout-ensemble leurs maistres, et leurs disciples.

Les turcs sont plaisans, quand ils disent des tartares, que les autres peuples lisent les livres, mais que les tartares les ont mangez ; qu' ils ont leur doctrine dans l' estomac, et dans les entrailles, et que nous

avons la nostre sur le bord des levres.

L' ambassadeur Busbequius, m' a appris ce que je vous dis ; et à dire vray, monsieur, c' est une excellente chose que d' estre bien né. L' heureuse naissance fait presque tout, et je soustiens qu' un grand orateur est plus obligé à sa mere qu' à ses maistres, et à ses estudes ; je dis de son eloquence, et de la noblesse de son stile. Il y a des terres extremément fertiles, qui ne sont cultivées que par le ciel : la main des hommes n' y touche jamais. Où se trouve cette abondance, qu' a-t-on que faire de l' agriculture ? Où l' on donne le bien pour rien, à quoy bon travailler pour l' acquerir ? La liberalité de la nature enrichit bien plus que le mesnage des hommes.

Je pourrois vous fournir plusieurs exemples de gens de ma connoissance, qui ne sçavent pas un mot de grec, ni de latin ; qui n' ont estudié ni en rhetorique, ni en logique, et qui font neantmoins des pieces, où nous remarquons toutes les regles de l' oraison, et du raisonnement. Mais je me contenteray de vous en alleguer un seul, et encore ne veux-je pas vous le nommer, qui brille entre les autres, comme le soleil entre les astres, pour parler Horace. En voilà assez pour vous le faire connoistre : j' en reçois tres-souvent des choses qu' il

p654

n' a point imitées, qui sont purement siennes, et que vous jugerez, comme moy, dans la derniere perfection de bonté et d' ajustement, quand je vous les auray communiquées.

Son sens naturel est si fin et si assuré, que quelqu' un luy ayant montré l' autre jour la traduction d' une oraison de Ciceron, il reconnut que le traducteur s' estoit mespris en un endroit qu' il trouva plus lasche que les autres. On luy allegua la superiorité que la langue latine avoit sur la nostre, et qu' il estoit impossible d' y rendre elegance pour elegance : mais cela ne le satisfit point. Il soustint que le passage de Ciceron devoit estre conceû de telle maniere , et qu' il estoit impossible, par ce qu' il voyoit devant et apres, que ce grand personnage eust affoibli sa pensée de la sorte qu' elle luy paroissoit. Le livre fut apporté, et on demeura d' accord que Monsieur avoit raison. Ainsi vous voyez qu' il y a une logique naturelle, et des docteurs sans avoir estudié.

Puisque nous sommes sur cette matiere, je suis d' advis d' y faire entrer l' histoire de Saintonge, que vous me disiez dernièrement n' avoir pas bien expliquée à

vostre voisin ; car il me semble qu' elle y viendra assez bien. N' en doutez pas, sur ma parole, ni l' un, ni l' autre. Il n' est rien de plus assuré que ce qui se passa à Xaintes, entre le philosophe Pitard, et le poëte Theophile.

J' en ay ouï faire le conte plus d' une fois à Monsieur Le Duc De La Rochefoucault, qui estoit present à la conference. Le philosophe ennuyé des equivoques et des mesprises du poëte, et ne voulant plus entrer en raison avecque luy ; Monsieur Theophile, luy dit-il, il me semble que vous avez beaucoup d' esprit ; mais il est dommage que vous ne sçachiez rien. Theophile ne fut point surpris, et luy respondit sur le champ ; j' advouë ce que vous dites, Monsieur Pitard, et ne trouve point mauvaise vostre liberté ; permettez-moy de vous dire seulement, avec la mesme liberté, qu' il me semble que vous sçavez tout, mais qu' il est dommage que vous n' ayez point d' esprit.

La temerité de la risposte du poëte, fit que les rieurs furent de son costé. Pitard en rit comme les autres, et il n' y avoit autre chose à faire. S' il n' eust eu de l' esprit, il se fust mis en cholere, et l' ignorance eust descontentancé la philosophie.

DISSERTATION 18

p655

Le demi-vers est latin, quoy que vostre ami de Bas-Poitou ait de la peine à le croire ; et je vous prie de luy dire de ma part, que de ce costé-là, il se doit mettre l' esprit en repos. La locution qui luy est suspecte de nouveauté, n' a pas seulement pour elle le siecle d' Auguste, qu' il allegue perpetuellement : elle a Auguste mesme, et sa femme Livia, et son favori Mecenas, et generalement toute sa cour. Elle a de plus, outre la cour, l' academie de ce sçavant siecle, dans laquelle presidoit le juge Tarpa, qui n' estoit guere moins severe que Monsieur Guyet, et le grand Monsieur De Saumaise.

Toutefois si nous voulions, nous n' aurions que faire d' employer nostre credit en cette occasion, et nous pourrions reserver à une autre fois, de si puissans et de si considerables amis. Il n' y auroit rien de si aisé que de changer la locution suspecte, et le demi-vers contesté, qui se pourroit mesme changer en mieux. Mais nous ne sommes pas d' avis en angoumois, de donner cette satisfaction à vostre ami de Bas-Poitou, de peur de le confirmer, par nostre complaisance, en son humeur de douter, et assez souvent de douter mal.

Car je vous prie, monsieur, quelle sorte de doute, et quelle pitoyable objection sur le sujet des oracles, qui sortent de la bouche des grands personnages ? Cette objection pourroit estre refutée par deux ou trois cens autoritez de compte fait ; et je ne puis assez m' estonner, que vous ayez voulu prendre un soin si particulier de m' advertir de pareilles visions. Mais j' admire encore plus vostre ami, qui vous veut faire le depositaire de ses visions, et s' adresse à vous, comme s' il ne sçavoit pas, que nous sommes en quelque espece de communauté. Est-il possible qu' il n' ait pas reconnu le poëte Catulle, aux marques et aux enseignes que je luy donne ?

(...).

Ceux qui alleguent cét ancien poëte, sans le nommer, se contentent de le faire entendre par le poëte de Verone.

Tesmoin

(...).

p656

Mais moy, pour le rendre plus reconnoissable, et donner plus de lumiere à la description que j' en fais, j' adjouste à la ville de sa naissance, les deux endroits de sa vie les plus remarquables et les plus connus. J' y ay fait encore entrer le plus grand honneur, qui ait esté rendu à sa memoire, depuis qu' il est mort. Et je soustiens qu' un homme qui n' est pas estranger dans l' antiquité ; et qui n' ignore pas l' estat present de nostre republique des lettres, est obligé de sçavoir que Catulle offensa Jules Cesar par une epigramme mesdisante ; que de son vivant, il a esté deffendu par l' eloquence de Ciceron ; que depuis sa mort il a esté restablí par la critique de Scaliger ; qu' il doit à l' un le gain d' un proces, et à l' autre la conservation de son honneur ; c' est-à-dire la conservation de ses escrits, et une seconde vie, meilleure, et plus glorieuse que la premiere. Je soustiens que vostre homme de Bas-Poitou est autant tenu de sçavoir tout ce que je viens de dire, que de sçavoir que Catulle estoit natif de Verone : ce que je n' avois pas oublié non plus que le reste, afin qu' il fust impossible de mesconnoistre celuy que je voulois qu' on connust.

Si le pointilleux vous dit apres cela, qu' il ne m' entend pas, je vous supplie, monsieur, de luy dire de ma part, que ce n' est pas ma faute. Et si pour avoir deviné en cette occasion, on l' accusoit d' estre magicien, comme vous dites qu' il en a peur, ce seroit

tres-injustement, et avec aussi peu de raison qu' on accusoit le curé de la paroisse d' estre astrologue judiciaire, pour avoir predict au prosne, que la Saint Jean seroit le vingt-quatriesme de juin. Il faudroit que les diables avec lesquels il auroit eu communication, ne fussent que goujats des troupes de Lucifer. Il faudroit qu' ils fussent moins sçavans que ceux de Loudun, qui n' avoient pas estudié jusqu' à la troisieme, ainsi que disoit un des courtisans de Monsieur Le Cardinal De Richelieu. Il faudroit enfin qu' ils fussent de l' ordre de ces diables escholiers, qui dans les oraisons de Theodoret, font des fautes au nombre, et au langage ; pechent contre la mesure des vers, et contre les regles de la syntaxe. Je n' infere donc pas de cette pretenduë divination, que vostre ami se soit fait sçavant par voye defenduë, et qu' il ait de ces connoissances estrangeres. Je croy seulement qu' il ne se sert pas tousjours de la sienne propre, ou qu' estant occupé aux grandes choses, il regarde souvent les petites avec distraction.

(...).

C' est-à-dire qu' Apollon songe quelquefois ailleurs, et qu' il est à Patare, quand nous le cherchons à Delphes.

Vostre ami se plaignoit l' autre jour, de sa memoire, et disoit qu' il commençoit à mourir par cette partie aussi-bien que moy. Si cela est, et si, dans la sainte escriture, les morts enterrent les morts, je veux entreprendre davantage pour l' amour de luy. Il faut qu' un mort ressuscite aujourd' huy un autre mort, et que je luy face souvenir que Catulle

p657

a esté plus vindicatif qu' il ne pense, et que je n' ay dit. Je n' ay parlé que d' une simple execration poëtique, ou pour le plus d' une simple mort ; car en bon latin ; devouër à l' enfer, ou à l' averne, ne va pas au delà de la mort ; et la ciguë, la corde, l' espée la peuvent donner. Mais le vindicatif Catulle encherit sur tous ces supplices communs. Il parle de la derniere, et de la plus cruelle de toutes les peines : il condamne à estre bruslé tout vif le mauvais poëte dont il s' agit, comme un sorcier, ou un athée ;

(...).

Et plus bas,

(...).

Et ailleurs il appelle impies les mauvais poëtes ;

(...).

Estre excommunié, estre devoüé aux furies, n' est qu' une

peinture de mal, et une imagination de supplice ;
et vous sçavez que feu Monsieur De Malherbe,
traduisoit ainsi le, Dii Te Perdant, Fugitive ;
le diable t' emporte, fugitif . Estre damné en ce
monde, pour me servir des termes de vostre homme,
n' est rien en ce monde, qu' une malediction proferée,
contre la personne que l' on damne ; et par consequent
est quelque chose de beaucoup moins, qu' estre devoré
par ces flammes vengeresses, que Catulle prepare à son
mauvais poëte : et j' ay veü à Rome des gens livrez à
Satan par sentence de la sainte inquisition, et
convaincus de crimes noirs et atroces, apres avoir
esté devouëz, le jour du vendredy saint, en estre
quittes pour le bannissement, ou pour les galeres.
Advouëz-moy, monsieur, que vostre ami de Bas-Poitou,
s' est escrié sans sujet contre la cruauté de mes vers.
Il a dit que Catulle estoit plus doux et plus
indulgent que moy ; parce qu' il ne se souvient plus des
vers de Catulle ; comme il trouva estrange, depuis
peu, de voir l' ombre du Marquis De Pisani dans
le ciel, qui devoit estre à son advis aux Champs
Elysiens ; parce qu' il avoit oublié ces vers de
Lucain, qui mettent une autre ombre dans le ciel, je
veux dire l' ombre du grand Pompée.

(...).

De sorte, monsieur, que c' est l' ombre de Pompée,
et non pas son ame, qui sort du bucher, qu' on luy
avoit dressé au bord de la mer, et qui va prendre sa
place, avec les demi-dieux, dans la region superieure.
Mais peut-estre que le bas-poitevin veut disputer de
la religion

p658

contre Lucain, et luy faire voir qu' il entend mieux
que luy les dogmes de la theologie payenne, selon
lesquels l' ame est une autre chose que l' ombre, ou le
simulacre. Entre eux le debat, et je ne me mesleray
point de les accorder. Je vous advertis que l' homme,
contre qui il veut disputer de la religion, a esté
prestre autrefois à Rome. (...). Ce sont les termes
d' un ancien autheur qui a escrit la vie de Lucain. Et
ce seroit une belle chose, si vostre ami de
Bas-Poitou, estoit meilleur payen qu' un prestre de
Jupiter, ou de Mars ; et s' il s' avisoit, l' année
mil six cens quarante-six de catechiser le prestre
Lucain en sa propre religion. Le reste à une autre
fois : car j' ay encore une infinité d' autres choses
à dire sur cette matiere. Cependant celuy qui veut tant
faire l' entendu, verra que nous ne parlons pas si

temerairement, comme il s' estoit imaginé ; si vous prenez la peine de luy envoyer quelque extrait de cette conversation.

DISSERTATION 19

Voicy donc la reduction de nostre conference de dernièrement, que vous m' avez demandée, pour en faire part à Monsieur De La Thibaudiere vostre cher oncle. Vous pouviez, monsieur, la donner en meilleure forme, si vous aviez voulu l' escrire vous-mesme, et y mettre cent jolies choses que vous nous dites. Mais puisque vous ordonnez que ce soit moy, je le feray sans façon, et dans les simples termes de la conference. Nous demeurasmes d' accord, que l' auteur, qui veut imiter Seneque, commence par tout, et finit par tout. Son discours n' est pas un corps entier : c' est un corps en pieces ; ce sont des membres coupez ; et quoy que les parties soient proches les unes des autres, elles ne laissent pas d' estre separées. Non seulement il n' y a point de nerfs qui les joignent ; il n' y a pas mesme de cordes, ou d' aiguillettes, qui les attachent ensemble ; tant cét auteur est ennemi de toutes sortes de liaisons, soit de la nature, soit de l' art : tant il s' esloigne de ces bons exemples, que vous imitez si parfaitement. Car à vous dire ce que je croy des choses que vous m' avez montrées, je suis assuré qu' elles auroient receû à Paris les applaudissemens qu' on leur a donné dans la province. Mais ce n' est pas icy que je veux faire vostre eloge, et il

p659

faut passer au second article. Je l' apprehende comme un escueil, parce qu' il n' est pas en tout favorable à Michel De Montaigne. Neantmoins vous voulez que j' en escrive, dans la mesme liberté qu' il en fut parlé, et il n' y a point moyen de s' en excuser.

Ma pensée estoit donc, et je suis encore de mesme advis, que Montaigne sçait bien ce qu' il dit ; mais, sans violer le respect qui luy est deû, je pense aussi qu' il ne sçait pas tousjours ce qu' il va dire. S' il a dessein d' aller en un lieu, le moindre objet qui luy passe devant les yeux le fait sortir de son chemin, pour courir apres ce second objet. Mais l' importance est, qu' il s' esgare plus heureusement, qu' il n' alloit tout droit. Ses digressions sont tres-agreables, et tres-instructives. Quand il quitte le bon, d' ordinaire il rencontre le meilleur, et il est certain, qu' il ne change gueres de matiere, que le lecteur ne gagne en

ce changement. Il faut advouër qu' en certains endroits il porte bien haut la raison humaine : il l' esleve jusques où elle peut aller, soit dans la politique, soit dans la morale. Pour le jugement qu' il fait des livres et des auteurs, c' est une autre chose. Assez souvent il prend la fausse monnoye pour la bonne, et le bastard pour le legitime. Il hazarde les choses, comme il les pense d' abord, au lieu de les examiner, apres les avoir pensées ; au lieu de se desfier de sa propre connoissance, et de s' en rapporter à son turnebe, plustost que de s' en croire soy-mesme.

Aux autres lieux de son livre je suis tout-à-fait pour sa liberté. Ce qu' il dit de ses inclinations, de tout le détail de sa vie privée, est tres-agreable. Je suis bien-aise de connoistre ceux que j' estime, et s' il y a moyen, de les connoistre tout entiers, et dans la pureté de leur naturel. Je veux les voir, s' il est possible, dans leurs plus particulieres et leurs plus secretes actions. Il m' a donc fait grand plaisir de me faire son histoire domestique.

Mais vous souvient-il, monsieur, du manquement qu' y trouva ce galant-homme, qui estoit de nostre conversation, et qui eust bien voulu que Montaigne, estant luy-mesme son historien, n' eust pas oublié qu' il avoit esté conseiller au parlement de Bordeaux. Il nous disoit ce galant-homme, qu' il soupçonnoit quelque dessein en cette omission, et que Montaigne avoit peut-estre apprehendé, que cet article de robe-longue, fist tort à l' espée de ses predecesseurs, et à la noblesse de sa maison. Nous ne fusmes pas de ce sentiment, ni vous, ni moy, et soustinsmes que cette pensée ne pouvoit estre venuë à Monsieur De Montaigne, qui voyoit de ses propres yeux que Monsieur De Foix, nommé à l' archevesché de Thoulouze, estoit conseiller au parlement de Paris.

J' adjouste à ce propos une chose qui ne fut point dite, de feu Malherbe, et jugez de là combien il se piquoit de noblesse. Sans ce grand exemple de Monsieur De Foix, Malherbe ne se fust jamais resolu à traiter pour son fils d' un office de conseiller au parlement de Provence.

p660

Ses amis luy presenterent en cette occasion, qu' apres un gentilhomme parent des rois, et allié de toutes les maisons souveraines de l' Europe, le fils d' un gentil-homme de Caën, quoy que de la race de ceux qui suivirent en Angleterre Guillaume Le Conquerant, pouvoit sans scrupule, exercer une charge de conseiller.

Mais pour revenir à Montaigne, soit dessein, soit oublié, qui nous prive de cette partie de sa vie, j'ay toujours bien de la peine à m'en consoler. Il nous eust dit mille choses plaisantes de ce qu'il avoit remarqué au palais ; de l'humeur des juges ; de la misere des plaideurs ; des artifices, et des stratagemes de la chicane. Apres tout j'eusse bien mieux aimé qu'il nous eust conté des nouvelles de son clerc, qui ne s'appelloit point en ce temps-là secretaire, que de son page.

N'est-ce pas en effet se moquer des gens, de faire sçavoir au monde qu'il avoit un page. Quelque amitié, et quelque estime que j'aye pour luy, je ne sçaurois luy souffrir ce page. C'eust esté une vanité de capitain de la comédie de dire qu'il en avoit, s'il n'en eust pas eu ; mais s'il en avoit, je soustiens qu'il n'en devoit pas avoir. Il me semble qu'un page est une personne assez inutile, et assez hors d'oeuvre dans une maison de cinq à six mille livres de rente.

Un gentil-homme de Beausse qui n'eust pas eu plus de revenu, ne se fust jamais chargé d'un tel officier.

Aussi quand il auroit voulu cacher son païs, comme Homere cacha le sien, je l'aurois descouvert à cette marque de Perigord. Delà il fut conclu que Montaigne avoit fait deux fautes ; la premiere, d'avoir eu un page ; et la seconde, plus grande que la premiere, d'avoir imprimé qu'il en avoit eu.

Le mesme homme qui accusa Montaigne de vanité, nous en fit aussi un conte que nous eusmes de la peine à croire, quelque assurance qu'il nous donnast de le sçavoir de fort bon lieu. Il nous dit que Montaigne s'habilloit quelquefois tout de blanc, et quelquefois tout de vert, et paroissoit ainsi vestu devant le monde. Force gens graves aiment les couleurs qui resjouissent la veüe aussi-bien que luy : mais ils ne s'en servent qu'en robe de chambre, et dans le particulier. Telle singularité ne peut estre approuvée, estant contre la bienséance ; et j'ay ouy dire il y a long-temps que si les actions extraordinaires ne sont grandes, elles passent le plus souvent pour ridicules. J'ay veü à la verité de-là les monts de pareilles fantaisies, qui mesme estoient appuyées de quelque pretexte de religion, et on me disoit d'un homme tout vestu de gris, depuis la teste jusques aux pieds ; d'un autre vestu de tanné ; et d'un autre de feuille morte ; ces gens que vous voyez ont fait voeu de s'habiller de la sorte, les uns pour tant de temps, et les autres pour toute leur vie. Mais les fantaisies d'Italie ne justifient pas celles des autres païs.

Nostre homme tascha bien encore de nous persuader que

le mesme Montaigne n' avoit pas trop bien reüssi en sa mairie de Bordeaux.

p661

Cette nouvelle ne surprendra pas Monsieur De La Thibaudiere ; et il se souviendra bien qu' il dit un jour en ma presence à Monsieur De Plassac Meré, admirateur de Montaigne, qui le louïoit ce jour-là au desavantage de Ciceron ; vous avez beau estimer vostre Montaigne plus que nostre Ciceron ; je ne sçaurais m' imaginer qu' un homme qui a sceû gouverner toute la terre, ne valust pour le moins autant qu' un homme qui ne sçeut pas gouverner Bordeaux. Je vous diray demain quelle est mon opinion du stile de Montaigne, quoy qu' il n' en fust point parlé en nostre conference de l' autre jour. Vous sçaurez cependant, que c' est un personnage que je revere par tout, et que je tiens comparable à ces anciens qu' on appelloit (...) : et partant, non plus qu' à eux, on ne luy doit pas imputer les fautes de son siecle.

DISSERTATION 20

Celuy, de qui je vous parlois hier, vivoit sous le regne des valois, et de plus il estoit gascon. Par consequent il ne se peut pas que son langage ne se sente des vices de son siecle, et de son país. Il faut advouër avec tout cela que son ame estoit eloquente ; qu' elle se faisoit entendre par des expressions courageuses ; que dans son stile il y a des graces et des beautez au dessus de la portée de son siecle. Je n' en veux pas dire davantage, et je sçay bien que ce seroit une espece de miracle qu' un homme eust pû parler purement françois, dans la barbarie de Quercy, et de Perigord. Un homme qui est assiegé des mauvais exemples, qui est esloigné du secours des bons, pourroit-il estre assez fort, pour se deffendre tout seul, contre un peuple tout entier ; contre sa femme, contre ses parens, contre ses amis, qui sont autant d' ennemis du bon françois ? Quelle difficulté seroit-ce de garder parmi tant d' embusches, et tant de larrons, les saines opinions qu' on auroit apportées de la cour ?

Mais d' ailleurs, lors que Montaigne escrivoit, la cour estoit aussi indulgente, qu' elle est aujourd' huy rigoureuse. Sa delicatesse va jusqu' au desgoust, et jusqu' à la maladie. De la plupart des viandes qu' elle rejette, on en eust fait des festins sous le regne de Henry Troisiesme. L' incomparable

Malherbe n' estoit pas encore venu corriger et degasconner la cour, comme il disoit ; faire des leçons aux princes, et aux princesses ; dire cela est bon, et cela ne l' est pas. On ne sçavoit point qu' il y eust deux usages, dont l' un s' appelle le beau. Il ne se parloit, ni de Vaugelas, ni d' academie. Cette compagnie qui juge souverainement des compositions françoises, estoit encore dans l' idée des choses. Ainsi il n' y avoit rien d' assuré, ni de resolu en nostre langue. Et par toutes ces raisons il me semble que Montaigne est excusable, s' il n' a pas tousjours escrit, comme voudroient nos delicats. De son temps, il n' estoit pas deffendu de faillir, et les fautes sont innocentes, qui sont plus anciennes que les loix. Vous avez icy le jugement d' autruy, et le mien particulier sur le sujet de Montaigne. Adjoustez-y du vostre ce qu' il vous plaira, et ce que j' auray sans doute oublié de mettre au premier chapitre ; car ma memoire ne m' est plus fidele, comme elle estoit autrefois. Sur tout, monsieur, cultivez tousjours ces excellentes dispositions, qu' a ma chere cousine vostre fille à l' intelligence des langues et des sciences. Elle ne sera ni vaine, ni incommode pour cela ; sa modestie et sa discretion m' en respondent.

DISSERTATION 21

Il faut donc vous obeir aveuglément à mon ordinaire, et vous dire ce que je pense des columbuli , et des passerculi , du char de Venus que vous avez trouvé dans les vers du poëte d' Amsterdam. Vous sçavez bien ce qui en est, mais vous prenez plaisir à me faire parler. Par cette demande si precise, je voy, monsieur, que le gibet a esté fait pour les malheureux, et qu' il y a des gens à exemple. Vous voulez que celuy-cy soit un de ceux-là. Ce pouvoit estre un françois ou un italien ; mais le sort est tombé sur un homme des Pais-Bas.

Ce n' est pas en effet un autheur particulier qui a failli ; ce sont toutes les muses qui ont fait en cecy une extravagance. Ce n' est pas le poëte, c' est la fable mesme qui est coupable de cette faute. Car, à vray dire, se peut-il rien imaginer de plus ridicule, que de mettre des cygnes au chariot, et encore moins des pigeons, et beaucoup moins des moineaux ? Toutefois il est certain que le chariot de Venus a esté attelé de cette sorte par les anciens et par les modernes, en Grece, en Italie, et ailleurs. Il n' y a point de proportion de la petitesse de ces

oiseaux, à la grandeur

p663

des machines qu' on leur fait tirer. Et quand on ne mesureroit pas dame Venus (ainsi que l' appelle Monsieur Scarron) aux demoiselles geantes, et à la soeur d' Encelade, qui de la teste touche les nuës, dans le quatriesme livre de l' eneïde ; il faut croire vray-semblablement qu' elle estoit de tres-belle taille ; par consequent si les poëtes vouloient faire traisner son chariot par des oiseaux, et s' ils n' avoient point de connoissance de ces estranges oiseaux, qui enlèvent en l' air des elephans ; pour le moins luy devoient-ils donner des austruches, et non pas des pigeons ou des moineaux, qui ne seroient pas bons pour le carrosse de carte d' une poupée.

Encore sont-ce columbuli et passerculi , dans les vers de quelques anciens, aussi-bien que dans ceux du poëte d' Amsterdam ; et quoy que je sçache qu' en la langue dans laquelle ils ont escrit, les diminutifs ne diminuënt pas tousjours la chose dont ils traitent, et qu' ils servent souvent ou à la necessité du nombre, ou à la delicatesse de la pensée : toutefois il y a de certains lieux, où à mon advis, et je tiens que ce sera le vostre, ils peuvent n' estre pas en leur place.

Les poëtes employent bien oculus et ocellus indifferemment ; mais je n' en ay point veû qui se soit servi d' ocellus , pour signifier l' oeil de polypheme, de la grandeur duquel il a esté dit, (...).

Le pape Urbain avoit une antique d' agathe, dont j' ay veû la taille-douce, dans laquelle il y a deux mouches à miel liées à un joug, qui tirent une charruë ; et une autre mouche sur la charruë, qui les fait aller, avec un fouët. C' est la fantaisie d' un ancien graveur, qui est encore plus raisonnable que celle des anciens poëtes. Car c' est veritablement une chose fort nouvelle de voir des mouches qui conduisent des charruës, et d' autres mouches qui labourent la terre. Mais pour le moins en cecy il y a quelque proportion et quelque rapport. S' il y a des insectes qui soient rois, il y en peut avoir qui soient esclaves. S' ils ont un estat et une police, pourquoy n' auront-ils pas l' usage de l' agriculture, et des autres arts ? Si ce sont des petits romains, parvi quirites , comme les appelle Virgile, ne peuvent-ils pas cultiver les champs, aussi bien qu' aller au conseil, et faire la guerre ? Outre que d' ailleurs il y a peut-estre du mystere en cette figure, comme en plusieurs autres, qui

sont ou magiques, ou énigmatiques. Témoin celle du dieu de l'herétique Basilides représentée avec une teste de coq, un bouclier en une main, et en l'autre une épée, ou un fouët. Monsieur De Saumaise m'a fait la faveur de m'envoyer depuis peu un de ses livres, où j'ay veü cette monstrueuse figure.

Pardonnons donc au poëte moderne, qui n'a failli que sur le mauvais exemple, que ses devanciers luy ont donné.

Puisque vous m'avez mis en humeur, il faut qu'elle passe, je ne sçay si j'auray raison ; vous me le ferez sçavoir, quand il vous plaira. Tout ce qui paroist beau dans les livres ne l'est pas. Dans les meilleurs

p664

mesmes, il y a de l'or d'alchimie, et des diamans de verre, disoit feu Monsieur Le Cardinal Du Perron.

Il y a de la fausse monnoye en grec et en latin, comme en Quercy et en Perigord. La sainte, la venerable antiquité nous en a débité plus d'une fois ; et quantité de mauvaises choses, du temps passé, trompent encore aujourd'huy sous l'apparence du bien. Pour verifïer ce que je dis, ce sera assez, pour le present, de deux exemples, qui donnerent lieu, l'autre jour, à un jeune orateur, de faire ces deux applications.

Voicy le premier ;

j'estime beaucoup plus la meschante cappe d'Agésiläus, et la paillasse sur laquelle il dormoit, que tout l'or et toute la pourpre du roy de Perse.

Celuy qui a dit cela, s'imaginoit qu'il ne se pouvoit rien dire de mieux. Il croyoit avoir merité, par cette belle sentence, le nom de grand philosophe. Mais je ne suis pas de son opinion, ni de l'orateur qui l'admire. Si c'estoit un philosophe, c'estoit sans doute un philosophe cynique. Quant à moy, qui suis pour la famille de Platon et d'Aristote, (ils estoient un peu plus honnestes gens que Diogene, et connoissoient mieux la valeur des choses) je n'eusse pû souffrir à ce monsieur le cynique son exageration de declamateur, et luy eusse respondu volontiers ; il faut distinguer icy, s'il vous plaist, et ne prendre pas l'un pour l'autre. Vous pouvez estimer davantage la personne du roy de Lacedemone, que celle du roy de Perse ; mais vous ne devez pas tant estimer une mauvaise paillasse, qu'un lit de drap d'or.

Si le cynique eust esté revestu de cette cappe, et si cette paillasse luy eust esté donnée pour s'y coucher, je luy pardonnerois volontiers l'amour qu'il auroit eü pour ces precieux restes ; (car je ne veux pas profaner

le mot de reliques, que l' usage a consacré pour nos saints) mais n' estant question que du prix des choses, il n' a rien dit qui vaille, ou pour le moins il ne s' est pas bien expliqué. Venons au second exemple. Le grand Pompée estant obligé de partir d' une ville maritime, pour les affaires pressantes de la republique, les bourgeois de la ville et les mariniers mesme luy représenterent, que dans le mauvais temps qu' il faisoit, il ne pouvoit se mettre en mer, sans courir fortune de la vie ; il est nécessaire d' aller, leur répondit-il, mais il n' est pas nécessaire que je vive.

Voilà l' apparence d' un bon mot, et il est sceû de tout le monde. à le regarder neantmoins de pres, on voit que c' est un mot qui ne dit rien de bon. Il se détruit soy-mesme, et implique contradiction. Car puisque la vie est le principe, et le fondement de toutes les actions de l' homme, pour aller ne faut-il pas vivre ? Par consequent, n' est-il pas nécessaire de vivre, et ce que nie Pompée n' est-il pas encore plus vray que ce qu' il avouë ? Pressons davantage ce bon mot ; il est nécessaire d' aller, mais il n' est pas nécessaire que je vive ; c' est justement comme qui diroit ; il est nécessaire de voir, mais il n' est pas nécessaire d' avoir

p665

des yeux : il est nécessaire de marcher, mais il n' est pas nécessaire d' avoir des pieds.

Que devoit donc répondre le grand Pompée quand on luy representa le danger visible de sa personne, et qu' on luy dit que s' il partoit dans le mauvais temps, il couroit fortune de sa vie ? Il pouvoit répondre, ce me semble ; laissons faire aux dieux de nostre vie, et faisons nostre devoir. à mon advis cette pointe eust esté plus solide et plus raisonnable que l' autre, comme elle eust esté plus grave et plus digne de la majesté romaine. Peut-estre que Pompée dit encore mieux que cecy, et que dans la confusion de son embarquement, ses paroles ne furent pas recueillies, comme il les avoit dites. Peut-estre aussi que la tourmente, qu' il voyoit devant luy, le troubla luy-mesme, et l' empescha de songer à ce qu' il disoit.

Voilà, monsieur, ce que vous m' avez demandé, et encore plus. Mais c' est pour vous seulement : car le public se moqueroit de mes resveries ; et je vous ay dit ailleurs le respect que j' ay pour l' antiquité. Cecy soit donc dit, par maniere de pasetemps, sous le secret de la confession civile, et sans prejudice de mes premieres

protestations.

DISSERTATION 22

Je suis bien aise que vous ne mesprisiez pas nos peintures, particulièrement celles des pauvres solliciteurs. Sans doute ils vous ont fait compassion dans les discours d' Aristippe, que nostre cher Monsieur Girard m' avoit demandé pour vous, et cette compassion vous a chatouillé l' esprit par une douleur voluptueuse, comme parle un philosophe moderne. Je veux vous faire aujourd' huy une autre image, qui ne vous desplaira pas. Elle est rare, et je l' ay prise en bon lieu. C' est dans un manuscrit de deux anciens poëtes, solliciteurs eux-mesmes, et mal satisfaits de la cour, apres y avoir attendu et languï long-temps. Le premier se plaint d' estre jour et nuit à la porte du cabinet, qui luy est tousjours fermée ; mais desespéré d' y pouvoir entrer, et ne sçachant plus que faire, il s' adresse aux graces, qui sont les deesses des courtoisies, et à qui toutes les portes des cabinets sont ouvertes ; leur divinité leur servant par tout de passe-port. Il les prie donc de luy

p666

rendre office à la cour, et de porter ces trois mots aux pieds de Cesar. s' il n' y a etc.
l' autre poëte suppliant dit qu' esperant tousjours, que craignant tousjours, et ne faisant rien, il prend beaucoup de peine à perdre le temps ; qu' il se trouve le premier et le dernier au palais ; qu' il est courtisan de jour et de nuit ; qu' il veut parler et n' ose rien dire ; qu' il ne peut pas attendre, et qu' il ne sçait point demander. Il conclut enfin à peu pres en cette sorte ; espargnez ma pudeur, etc.
mais il faut vous faire entendre les deux supplians, en leur langue naturelle.

(...).

Les epigrammes me semblent raisonnables, et en quelques endroits dignes de la bonne antiquité. Mais à vostre avis quelle est la plus ancienne des deux, et la plus proche du temps de Catulle ?

vous serez Apollon, si vous le devinez.

celuy qui m' a procuré une chose que j' avois si ardemment désirée, j' entends parler de vostre amitié, m' a envoyé le commencement de vostre valstein. Ce commencement m' a ravi, et vous ne pouvez pas refuser à la France, qui vous sollicite par moy, de l' achever. Il est en vostre pouvoir de luy donner un veritable salluste. Quant à ce que vous dites de Ciceron sur

mon sujet, la chose est tres-obligeante, mais elle ne me convient pas.

DISSERTATION 23

p667

On vous aura dit à l' hostel de Rambouillet que Monsieur Le Marquis De Montauzier n' est pas en cette province. Je l' attends pour luy rendre vostre lettre, et pour luy mettre entre les mains les pieces que vous m' avez envoyées. Il en jugeroit souverainement, au lieu que vous n' aurez qu' un simple advis, quoy que ces messieurs, qui sont en different, semblent desirer de moy quelque chose de plus ; en quoy ils me font beaucoup plus d' honneur que je ne merite. Je n' accepte point cét honneur : et bien que je veuille vous obeïr, et que je le face en effet ; je ne pretends pas que ce soit prononcer un arrest, que de vous dire mon opinion. La voicy en peu de mots, car je ne suis pas en estat de vous entretenir long-temps.

Vous n' avez pas voulu me nommer ces messieurs les contestans ; et ils ne desirent pas mesme que je rende publique la version de la lettre de sulpitius à Ciceron, pour le consoler de la mort de sa fille, non plus que l' objection et la response. Toutes ces escritures neantmoins seroient necessaires, pour une parfaite intelligence du different, et ne feroient pas moins d' honneur à leurs auteurs, qu' elles donneroient d' ornement à ce discours. Mais puisqu' ils ne veulent pas estre alleguez, je vay rendre à leur merite ce que je croy luy estre deû, et tout l' esclarcissement qui se pourra à l' estat de leur question.

La version de la periode contestée, me semble bonne et fidele, et les objections tres-subtiles, et tres-ingenieuses. Celuy qui les a faites a eu occasion de douter, et de trouver quelque chose à dire. Mais j' estime qu' il s' en falloit prendre à un autre qu' à celui qui a traduit ; et vous-mesme, monsieur, estes le premier qui m' avez mis dans le sentiment où je suis, par un mot que j' ay trouvé dans vostre lettre ; vostre excellent raisonnement vous faisant tousjours aller droit à la verité. Je tiens donc que le françois ne pouvoit pas mieux traduire. Mais veritablement le romain se pouvoit mieux faire entendre. De-sorte que s' il y a je ne sçay quoy à blasmer, c' est dans l' original, et non pas dans la copie. Si quelqu' un a failli, c' est Sulpitius qui ne s' est pas expliqué assez nettement, et non pas monsieur, que vous ne me

nommez point, qui a interpreté Sulpitius, sans avoir eu dessein de le corriger. Il s' est contenté de rendre les paroles de l' auteur, et n' a pas pris la peine d' en demesler la pensée, à cause qu' il n' a pas creû y estre obligé.

Disons franchement ce qui en est. La pluspart des gens (et des anciens, comme des modernes) ne se souviennent pas au milieu, ou à la fin d' une lettre de ce qu' ils ont dit au commencement. Parce qu' ils s' entendent eux-mesmes, ils s' imaginent que cette premiere intelligence suffit, et que d' abord elle passe d' eux à autrui. Ainsi ne songeant point à un plus particulier esclarcissement, d' ordinaire ils ne disent qu' à demi ce qu' ils veulent dire. Et il est certain qu' un mot laissé au bout de la plume, qu' une particule obmise, qu' une liaison oubliée, destache la suite du raisonnement, met le sens en desordre, et donne à deviner au lecteur. Dans ces omissions, et dans ces oublis, il se fait une breche au discours, et la pensée s' enfuît par cette ouverture, qu' il faloit fermer. Ou la chose disparoist, ou elle ne paroist pas toute entiere, ou elle paroist autre qu' elle n' est ; quoy que d' ailleurs les termes soient propres et demonstratifs, et qu' il n' y ait rien que de net, et de receû en la diction. Au jugement d' un de nos amis, cela s' appelle estre obscur, avec des termes intelligibles, et s' esgarer dans les grands chemins. Je souffre aux philosophes leur obscurité, qui naist de celle de leur matiere. Et quand ils me parlent du mouvement, du lieu, et du vuide, j' apporte de l' attention, et de l' estude à ce qu' ils me disent : mais s' il y avoit moyen, je voudrois bien ne point estudier, où il ne s' agit que de choses domestiques et vulgaires, qui devant estre de la portée d' un valet, et d' un artisan, ne doivent point exercer la subtilité d' un honneste homme. Il faut esplucher les points difficiles des sciences, et les mysteres des religions : mais il faut que ce qui ne regarde que les affaires particulieres, et les devoirs de la vie commune, soit exposé à la premiere veüë de l' esprit. Si on cherche de pareilles choses, c' est la faute de celuy qui les a cachées, ou qui ne les a pas bien descouvertes. Sulpitius a donc tout le tort en cette affaire ; non seulement il est occasion du proces, mais il en est cause ; et s' il avoit pris, à parler sans embarras, la peine qu' on prend, à debarrasser ses paroles, il n' y auroit point eu de proces. On n' auroit recours, ni à l' interrogation, ni à l' ironie : son attention nous

eust espargné la nostre, et nous nous fussions bien passez du soin que nous donne sa negligence. Car en effet, pour ne pas venir à un particulier examen de la lettre de consolation ; ces avantages ravis avant que d' avoir esté donnez, n' avoient-ils pas besoin, pour estre entendus, d' une ligne qui leur manque, et qui est demeurée dans l' esprit du consolateur ? Sulpitius venant de parler de la republique mourante, et l' ayant representée malade à l' extremité, devoit-il advouër immediatement apres, et sans aucun entre-deux,

p669

que les petits-fils de Ciceron pourroient aspirer aux premieres charges de cette republique, qui à son conte, seroit morte et enterrée, il y auroit long-temps, quand ils seroient en âge d' aspirer aux charges ? Il y a du vuide que sans doute il devoit remplir : pour le moins faloit-il adjouster, à la supposition qu' il faisoit, quelques voeux, et quelques esperances pour l' avenir ; comme vous diriez, si les choses etc. si vous ne voulez pas vous douter de ce latin, l' excellent Monsieur Pelisson vous l' expliquera, avec lequel vous avez des entretiens si particuliers. Il y a bien plus à gagner qu' avecque moy : car outre que mon erudition est fort mediocre, et au dessous de la sienne, d' un espace presque infini, le poids de mes maux m' abbat de telle sorte, que je pense estre insupportable à tout le monde, comme je le suis à moy-mesme.

Quand j' ay pris la plume, je ne pretendois pas aller si loin : mais vous faites de moy tout ce qu' il vous plaist. En l' estat où je suis, je ne me trouve capable de quoy que ce soit, et si l' amitié ne me soustenoit, vous n' auriez pas eu une periode. Jugez de là, mon cher monsieur, quelle est la grandeur de sa puissance. Quelque foible, et de quelque mauvaise humeur que je sois, je ne sens, ni de langueur en mon esprit, ni de resistance en ma volonté, quand il est question de vous obeïr, et de vous plaire.

DISSERTATION 24

Vous parlez de theologie, et d' affaires graves dans vos assemblées : vous enseignez vostre peuple par la solidité de vostre doctrine, et par le bon exemple que vous luy donnez ; car vostre vie ne presche pas moins que vos paroles. Mais apres cela, vous venez quelquefois vous delasser en ma retraite, et vous y accommodez à mon genre d' estude, que vous ne tenez

pas indigne de vos divertissemens. Ayant travaillé à
vostre version de la bible, dont les commencemens

p670

me paroissent si fideles, et si beaux en nostre
langue ; tant s' en faut que vous mesprisiez mes
bagatelles, qu' au contraire vous les mettez en honneur,
par l' estime, et par le bon usage que vous en faites.

Vous aimez la poësie, mais vous l' aimez comme un jeu
innocent et permis, plus honneste que le hoc, et que
le trictrac. Vous en connoissez le fin et le delicat,
et la connoissance que vous avez des anciens poëtes,
vous fait juger seurement des modernes.

Dans nostre derniere conference, il fut parlé de celuy,
que Monsieur Le President De Thou, et Scevole
de Sainte-Marthe ont mis à costé d' Homere, vis à
vis de Virgile, et je ne sçay combien de toises au
dessus de tous les autres poëtes, grecs, latins, et
italiens. Encore aujourd' huy il est admiré par les
trois quarts du parlement de Paris, et generalement
par les autres parlemens de France. L' université, et
les jesuites tiennent encore son parti contre la cour,
et contre l' academie. Pourquoi voulez-vous donc que
je me declare, contre un homme si bien appuyé, et que ce
que nous en avons dit, en nostre particulier,
devienne public ? Il le faut pourtant, monseigneur,
puisque vous m' en priez, et que les prieres des
superieurs sont des commandemens. Mais je me garderay
bien de le nommer, de peur de me faire lapider, par les
communes mesmes de nostre province. Je me brouillerois
avec mes parens, et avec mes amis, si je leur disois
qu' ils sont en erreur de ce coste-là, et que le dieu
qu' ils adorent est un faux dieu. Abstenons-nous donc,
pour la seureté de nostre personne, de ce nom si cher
au peuple, et qui revolteroit tout le monde contre
nous.

Ce poëte si celebre et si admiré a ses defauts et
ceux de son temps, comme j' ay dit autrefois d' un grand
personnage. Ce n' est pas un poëte bien entier, c' est
le commencement et la matiere d' un poëte. On voit,
dans ses oeuvres, des parties naissantes, et à demi
animées, d' un corps qui se forme, et qui se fait, mais
qui n' a garde d' estre achevé. C' est une grande source,
il le faut advouër ; mais c' est une source trouble et
bouëuse ; une source, où non seulement il y a moins
d' eau que de limon, mais où l' ordure empesche de
couler l' eau.

Du naturel, de l' imagination, de la facilité, tant
qu' on veut ; mais peu d' ordre, peu d' oeconomie, point

de choix ; soit pour les paroles, soit pour les choses ; une audace insupportable à changer et à innover ; une licence prodigieuse à former de mauvais mots, et de mauvaises locutions ; à employer indifferemment tout ce qui se presentoit à luy ; fust-il condamné par l' usage ; traisnast-il par les ruës ; fust-il plus obscur que la plus noire nuit de l' hyver ; fust-ce de la rouille, et du fer gasté. La licence des poëtes dithyrambiques, la licence mesme du menu peuple, à la feste des bacchanales, et aux autres jours de débauche, estoit moindre que celle de ce poëte licencieux : et si on ne dit pas absolument que le jugement luy manque, c' est luy faire grace de se contenter de dire que, dans la plupart de ses poëmes, le jugement n' est pas la partie dominante, et qui gouverne le reste.

p671

Pour la doctrine, dont on parle, et la connoissance des bons livres, ceux qui en parlent se mocquent des gens d' en parler ainsi ; et des autres poëtes de la vieille cour. Appellent-ils doctrine une lecture cruë et indigeste ; de la philosophie hors de sa place ; des mathematiques à contre-temps ; du grec et du latin grossierement et ridiculement travestis ? à proprement parler, ces bonnes gens estoient des frippiers, et des ravaudeurs. Ils traduisoient mal, au lieu de bien imiter. J' oserois dire davantage, ils barbouilloient, ils desfiguroient, ils deschiroient, dans leurs poëmes, les anciens poëtes qu' ils avoient leûs ; et n' y voit-on pas encore maintenant Pindare, et Anacreon, escorchez tout vifs, qui crient misericorde aux charitables lecteurs, qui font pitié à ceux qui les reconnoissent en cét estat-là ?

Les imitations de l' homme que j' ay connu, et qui fut la cause de nostre entretien, comme il l' est aujourd' huy de cét escrit, sont bien moins violentes, sont bien plus fines et plus adroites. Il ne gaste point les inventions d' autruy, en se les appropriant. Au-contraince ce qui n' estoit que bon, au lieu de son origine, il sçait le rendre meilleur, par le transport qu' il en fait. Il va presque tousjours au delà de son exemple, et dans une langue inferieure à la latine, son françois esgale, ou surpasse le latin. Qu' ainsi ne soit ; le pauvre etc.

nostre Monsieur Le Breton demeura d' accord avec moy de l' avantage de Malherbe, en cét endroit ; quoy qu' aujourd' huy Horace soit sa passion, et que depuis peu il se soit proposé de faire un commentaire sur les odes de ce poëte. Il les a leuës sans doute, avec ses

yeux de grammairien philosophe, et ainsi je m' attends
à quelque chose d' excellent.

Ailleurs,

ou Mlaherbe etc.

cette nymphe qui appelle Louïs, sur le bord de la
riviere de Charante, n' est-elle pas aussi-belle, pour
le moins, que celle-cy, qui appelle Jason sur le
bord de la riviere de Phasis.

(...).

p672

Il y auroit à remarquer plusieurs autres loüables
imitations ; mais il ne me souvient maintenant que de
quelques-unes, que voicy.

Catulle avoit dit ;

(...).

Et Malherbe a dit depuis ;

que le bosphore, etc.

tout cela seroit le mieux du monde, si, la vaillance
de son courage, n' y estoit point : la vaillance
de sa lance, encore pis ; quoy que le peuple die,
vaillant comme son espée, et, vaillant comme l' espée.

Mais Malherbe a condamné luy mesme les locutions
plebées. Je ne me sers de ce terme qu' apres luy. ô !
Malheureuse rime, de combien de malheurs es-tu cause,
dans les vers mesmes des meilleurs poëtes ? Mais
passons outre, puisque nostre dessein n' est pas de
regratter un homme si estimable d' ailleurs.

(...).

Il avoüoit qu' il avoit visé à ces deux vers, en
faisant ces quatre ;

quand son etc.

oseray-je vous faire ressouvenir de la fin d' une
epigramme de Martial, où il y a ;

(...).

La mesme pensée est incomparablement plus belle, dans
la fin d' un sonnet de Malherbe ;

toy, dont la pieté etc.

il y a dans les comedies de Plaute. celui-là est
plus Jupiter que Jupiter . Et dans les vers de
Malherbe, Hercule estoit moins Hercule que le roy.

(...).

Je ne propose pas ces dernieres imitations, comme d' une
fort bonne

p673

chose ; mais seulement, comme de bonnes imitations. Je
pourrois pourtant les autoriser, par l' exemple du

grand poëte de Hollande (car nostre demeslé
n'empesche pas que je ne l'estime tousjours infiniment)
qui a dit de l'empereur Charles Cinquiesme,
(...).

Le soldat françois, qu'on devroit nommer le soldat
gascon, a dit au mesme temps du roy Henry Quatriesme,
Alexandre en effet, si jamais il en fut de nom .

Je ne condamne pas ces belles figures ; je dis
seulement qu'elles ne seront jamais à mon usage.

DISSERTATION 25

J'ay veû d'excellentes elegies, et qui m'ont plû d'un
bout à l'autre ; mais je n'ay gueres veû de sonnets,
qui m'ayent entierement satisfait. Exceptons-en ces
trois que vous allez voir, où il n'y a pas un seul
mot, qui ne soit justement en sa place. Ils sont de la
façon du grand chapelain, et je n'ay gueres rien veû
plus digne de luy, et de nostre admiration. Vous me
demandez maintenant s'il est donc moins difficile d'imiter
Ovide que Martial ? Je ne pretends point dire cela,
mais je dis que la plupart des poëtes, s'estendent
plus heureusement qu'ils ne se resserrent. Le sonnet
est un chef-d'oeuvre en petit, aussi-bien que
l'epigramme, de laquelle un galant-homme a fait
autrefois cette espece d'epigramme, qu'il faut que je
vous recite, (...).

Un de mes amis a imité ainsi cette conclusion ;
ce n'est pas un sonnet, ce sont quatorze vers.
entre tous les sonnets de Malherbe, voicy celuy qui
luy plaisoit davantage.

p674

beaux et grands etc.

il ne se peut rien voir de plus pur, de plus
harmonieux, ni de plus françois que ce sonnet. J'ay
connu pourtant un docteur en langue vulgaire, qui ne
pouvoit souffrir, non sans quelque demon , et qui
soustenoit, que c'estoit une liaison contrainte, et
peu naturelle ; pour ne dire pas une cheville. Outre
que le demon estant le diable en la langue de
vous autres messieurs les predicateurs, on pourroit
conclure que ce seroit quelque diable, qui auroit soin
des jardins de Fontainebleau. Pour parler le langage
des poëtes, il falloit parler de quelque dieu, ou de
quelque divinité, qui ne leur manquent jamais au
besoin, et qu'ils employent en d'autres occasions,
avec moins de nécessité qu'en celle-cy. Il y a aux
premieres editions du sonnet,
où mon roy, le plus grand qui soit en l'univers ;

et en effet, je ne sçay s' il ne seroit point mieux que, le plus digne roy qui soit en l' univers . Car on ne dit pas ce me semble, le plus digne comte, le plus digne marquis qui soit au monde , mais on peut bien dire le prince du monde, ou le roy du monde le plus digne de l' empire, le plus digne d' estre loüé, d' estre celebré . Le peuple dit neantmoins, c' est un digne homme . Mais Monsieur De Vaugelas ne reçoit pas ce digne homme , dans le bel usage ; et Malherbe mesme le mettoit entre les locutions plebées.

Je desfie toute la critique, et Colotes mesme, qui ne pardonna jamais à personne, de trouver quelque chose à redire, en ce que je vous envoie. Il y travaillera inutilement toute sa vie, tandis que nous donnerons nostre admiration aux trois sonnets.

DISSERTATION 26

p675

Mon chagrin est grand, je ne le veux pas nier : mais vous ne vous estes point apperceû, qu' il incommodast les gens. Toute son action est contre moy, et quand vous vous mettez en peine d' y donner des remedes, c' est d' ordinaire pour mon interest particulier ; car d' ailleurs vous ne le trouvez pas desagreable. Il ne viole, ni le droit naturel, ni le droit des gens ; il ne choque, ni la coustume, ni la bien-seance. C' est une beste que j' ay apprivoisée, afin qu' elle ne feschast point le monde. Si le chagrin de Monsieur Heinsius estoit de mesme nature, il feroit difference entre les complimens et les injures ; entre Balzac et Schioppius : il ne se jetteroit pas indifferemment sur l' hoste, et sur le larron.

Trouvez-bon, monsieur, que je vous entretienne aujourd' huy de son procedé, et que je vous justifie l' innocence du mien. Pour ne rien dire de pis de ce grand adversaire, il a mal pris ma bonne intention, et n' a pas receû mes civilitez comme il devoit. Je n' ay eu dessein que de luy donner matiere de s' esgayer ; je luy ay parlé avec toute sorte de deference ; je luy ay demandé instruction sur quelques endroits de sa tragedie, intitulée Herodes Infanticida : voilà ce que j' ay fait. Luy tout au contraire n' a pas voulu recevoir mes civilitez, il s' est effarouché de mes complimens : je luy ay demandé instruction, et il m' a jetté des pierres. Jugez qui de nous deux a le tort ? Car voilà au vray ce qui s' est passé entre nous. Il est vray aussi que je ne croyois pas mon objection

si forte de la moitié, et c' est peut-estre ce qui l' a
fasché. Je l' aurois supprimée, si je m' en fusse avisé
assez-tost. Mais qui se fust imaginé, que l' infaillible
Heinsius eust pû faillir, contre les regles de son
art ? Je ne l' ay jamais dit affirmativement, ni ne le
veux dire encore aujourd' huy ; quoy que la pluspart de
nos maistres ne luy soient pas favorables, en cette
occasion. Il est riche en lieux communs, et traite
quantité de belles matieres, en sa deffense : il leur
semble neantmoins qu' il ne les traite pas assez
clairement. Il s' embarrasse, disent-ils, au lieu de se
demesler. Ce qu' il apporte de Grece, d' Orient et des
autres païs estrangers, n' est pas

p676

en sa place, où il le met, et ne fait rien d' ordinaire
à l' affaire dont il s' agit. Il s' enfonce, disent-ils
encore, dans des choses dont j' estois demeuré d' accord,
et laisse à costé celles que je luy conteste, ou passe
legerement dessus, ou il change l' estat de la
question, ou ne la touche que foiblement. De sorte
qu' ils n' ont pas encore appris de luy, non plus que
moy ; si un corps composé de differentes, voire de
contraires especes, se peut dire naturel ; et si les
anges des juifs, et les furies des payens, peuvent
compatir en un mesme lieu, ou, comme parlent les
clercs, (...).

Car en effet, quoy que die Monsieur Heinsius, il n' a
pas encore levé nostre scrupule, et c' est toute autre
chose, d' user des mots de Tartare, et d' Acheron, que
l' usage a tout-à-fait changez, et qui ne sont plus ce
qu' ils estoient ; ou d' introduire sur la scene des
megeres, et des tisiphones, avec des Gabriëls, et des
raphaëls ;
(...).

Je ne parle point des stratagemes dont a usé cét
adversaire, ni des mauvais offices qu' il m' a voulu
rendre de tous costez ; car je ne me plains que de sa
discourtoisie. On m' en a pourtant escrit de Rome mesme,
où il a envoyé son livre à nostre saint pere le pape,
et la lettre que j' ay receuë est datée du vatican. On
me mande que le pape n' a pas esté fasché, de se voir
nommé le chef de l' eglise, par un autheur, poëte,
orateur, philosophe, critique, celebre deçà et delà
les monts.

Il y a dans le texte de son livre, (...) : il y a dans
les fautes survenuës à l' impression, (...). L' un est
pour Rome, l' autre pour Leyden. Par le premier, il
veut plaire au pape, qui ne lit pas, non plus que les

autres hommes, l' errata , qu' on met à la fin des livres : par le second, il veut avoir dequoy se justifier, envers les ministres, si on l' accusoit d' estre mauvais huguenot, et d' avoir intelligence avec l' ennemi : et tout cela selon ses maximes, qui permettent de mesler les deux religions. Comme, dans sa tragedie, il est juif, et payen, il croit que, dans sa dissertation, il peut estre catholique, et huguenot. Il se fonde, sans doute, sur cette vieille sentence, que le sage est le prestre de tous les dieux, et le citoyen de toutes les republicues. Mais les sages de ce temps-là ne sont pas les sages de celuy-cy. Vous voyez, monsieur, que les enfans de Neptune s' adoucissent quelquefois, et ne sont pas tousjours farouches. Ils voudroient passer pour enfans de Jupiter ; (mais c' est selon que l' interest les mene ;) je dis de celuy qu' eux-mesmes appellent Jupiter Capitolin. Ils seroient bien aises d' estre catholiques Ad Honores : ce mot est de Monsieur De La Thibaudiere. C' est-à-dire, sans estre obligez d' aller à confesse, ni de faire le caresme. Ils trouvent du plaisir à estre bien par tout, et à avoir des amis à Rome, comme à Geneve. Cette sorte de religion est assez commode, pour des gens, qui ne se travaillent point l' esprit de religion.

DISSERTATION 27

p677

Ne pensez pas en estre quitte, pour la copie que doit faire Monsieur . Que je sçache, s' il vous plaist, (...). Je vous ay pourtant dit autrefois, sur le mesme sujet, que je ne vous demandois, ni meditation, ni estude. Ce sera assez, monsieur, de vos premieres pensées, et de ce que vostre memoire vous pourra fournir sur le champ. Mais si vous trouviez dans l' original quelque endroit moisi, quelque mot perdu, quelque ligne estropiée ; ce sera là qu' il faudra invoquer Dive critique, et faire le Scaliger, sans craindre d' en estre repris par Passerat, qui ne pouvoit souffrir les termes affirmatifs.

Et afin que vous ne maudissiez pas les lettres ni l' amitié, resolvons nous une bonne fois, de ne faire jamais d' effort en nous escrivant. Ne faisons jamais de copies de nos escritures, et que nostre confiance paroisse, dans la negligence de nos entretiens. Vous allez voir à quel point je suis religieux observateur de mes resolutions.

Combien peu de gens s' entendent aux matieres que je

vous propose ; sçavent faire difference des caracteres ; connoissent le merite du mediocre ; s'apperçoivent de ces beautez chastes et modestes ! Pour moy j' ay bien plus de peine à m' arrester dans cette mediocrité, que je n' en ay à monter au genre sublime : et quand j' ay trouvé le juste temperament que je cherche, je pense avoir plus fait, que d' avoir esté plus loin, et plus haut. Je pense pour le moins avoir fait autant, et, de tous mes poëmes, il n' y en a point qui me plaise davantage, que mon epigramme pour Monsieur Chapelain, qui est dans le genre, dont nous parlons. Je suis ravi de joye de la preference, que vous luy donnez sur les autres, car vous ne doutez pas que je ne voulusse conserver, par tout, à ce cher ami, le rang qu' il tient dans mon coeur.

Souvenez-vous de faire valoir beaucoup les escritures de quand elles vaudroient tres-peu, et ne l' accusez pas de vanité, pour la publication qu' il en a faite.

C' est un vice plus materiel, et plus grossier qui l' oblige à vous faire cette priere : car à ce qu' il dit, dans la misere du siecle, les oracles mesmes sont mesprizez, et la pythie demande l' aumosne. Pour moy je luy ay promis une recommandation, en la meilleure et plus authentique forme, dont je pourray m' adviser, et il se

p678

verra tout de son long dans mon livre.

La lettre à la reine de Suede, que vous approuvastes dez sa naissance, a esté encore retouchée. Mais advoüons que c' est une chose veritablement importune, que nostre ridicule, ou morosité, ou anxieté ; appelez-la comme il vous plaira. Il vaudroit bien mieux escrire tousjours, avec la negligence d' aujourd' huy, et ne pas copier nos premieres fantaisies. Nous ferions peut-estre moins de bruit, dans la galerie du palais ; mais nos nuits seroient plus douces, et plus tranquilles.

L' omission que vous avez faite, ne passera pas sans estre relevée. Qu' est devenuë vostre diabolique memoire, comme on parle en Italie ? Et comment avez-vous oublié ces trois vers, que vous sçaviez il y a cent ans ?

(...).

Je vous envoie des epigrammes, que j' ay faites pour un certain Melibée, amoureux d' une certaine Diane. Le jugement de Paris leur a esté favorable : mais afin que vous ne me reprochiez pas l' equivoque ; c' est de la ville de Paris, que j' entends parler, et non pas de Pâris frere d' Hector. Mes muses sont tousjours neantmoins de vostre ressort, et ne connoissent point

d' autre tribunal, ni d' autre jurisdiction que la
vostre ; je n' ay donc garde de me resjouir entierement
de la faveur qu' on leur a faite, que vous ne vous
soyez declaré pour elles.

Vostre illustre abbé verra, s' il vous plaist, icy, que
je luy souhaite tout ce que l' Italie luy peut donner ;
à la recommandation de la France. Cela sera un jour,
(...), et j' ay remarqué sur son visage quelque chose de
grand, qui m' en a asseuré.

Je suis trop heureux d' avoir quelque part en son
estime ; sans doute je dois cette bonne fortune à vos
bons offices. Continuez-les moy, je vous prie. Que de
vertus acquises, que de grands avantages naturels ! Le
ciel a reüni en sa personne, le merite qui estoit separé
en une infinité de sujets. Mais nous ferons une autre
fois son eloge. Il ne faut pas le cacher, dans le
secret d' un entretien familier. Il le faut mettre en un
lieu public, et où il puisse estre veü, de tous ceux
qui ne sont pas aveugles. Asseurez-le cependant de
mon respect, et de mon culte. Ces termes sont
imperatifs. Mais vous avez bien sur moy, pour le moins,
autant de pouvoir que j' en prens, et je vous dis ces
vers, dans toute la verité de la prose :

(...).

Il y a un certain peuple, je ne sçay où, qui ne parle
que par exclamations. Monsieur De l' a decouvert.
Si un autre homme, que nous connoissons, devenoit
roy ou legislateur de ce peuple-là, il luy feroit
bien-tost changer de stile, et l' obligeroit de ne
parler plus que

p679

par parenthese ; tant la parenthese luy semble une
belle chose.

La maniere figurée de blasmer son siecle, n' est pas
de l' invention de ; Denis fut ainsi deschiré, en la
personne du cyclope polypheme : et comme Tibere a
esté, apres sa mort, l' image de l' homme fatal ; durant
sa vie, Agamemnon estoit l' image de Tibere. Que ne
face donc pas vanité de son invention.

L' excellent cardinal, qui a encore, sur le visage, de
belles ruines de sa premiere beauté, et qui conserve
tousjours sa bonne mine, me sçaura sans doute bon gré,
quoy que vous puissiez dire, du present que je luy ay
fait, luy donnant un plus beau nom que le sien, et
changeant Guido en Euryalus. Un cardinal Euryale
tiendra fort bien sa place, parmi les cardinaux
Hippolytes, Ascaignes, Cinthies, et autres
semblables.

La belle saison est revenuë, et par consequent les rossignols avec elle.

(...).

Mais comme vous sçavez, monsieur, et comme il fut conclu autrefois, en une de nos promenades de Balzac, il y a des rossignols bien plus sçavans les uns que les autres : il y a mesme autant de difference de rossignol à rossignol, que de poëte à poëte. J' ay fait une epigramme sur ce sujet, dans laquelle j' ay employé le nom de Monsieur Habert, abbé de Cerisy, qui a autant de part qu' aucun de nos poëtes à la succession de Malherbe. Vous jugerez de l' epigramme, car on y fait quelques objections.

(...).

Il me semble que l' epithete de dulcis , au lieu où il est, et en matiere de musique, et opposé à stridulus , fait le mesme effet qu' incomparable, qu' admirable, que, etc. Outre que la seconde opposition de Habertus à Moges, dit tacitement, que si Moges est du nombre des mauvais poëtes, il faut que Habertus soit sans doute de celui des bons. Toutefois un grammairien provincial a creû que dulcis , n' estoit pas assez pour un grand poëte : et si d' aventure quelque grammairien courtisan, avoit la mesme pensée, et faisoit la mesme objection ; voicy ma deffense toute preste, pour ne vous pas donner la peine de l' aller chercher plus loin. Alleguez luy, s' il vous plaist, monsieur, le doux Tibulle,

p680

et le doux Petrarque. N' oubliez pas que la douceur appartient de droit à l' elegie ; mais à toute la poësie generalement : car Lucrece mesme, qui a escrit de la nature des choses, c' est-à-dire de la plus sublime matiere de toutes ; qui a traité des foudres, et des tremblemens de terre : qui d' ailleurs se vante tres-volontiers, et à toutes occasions, se vante particulièrement de la douceur de ses vers. Par exemple,

(...).

Et ailleurs,

(...).

Et en plus d' un endroit ;

(...).

Pour achever de convaincre l' ennemi de la douceur, nos deesses, les neuf fées qui inspiroient les poëtes, et qui apparemment en doivent sçavoir plus qu' eux, sont appellées les douces muses par nostre maistre Virgile ;

(...).

Il se pourroit faire qu' un courtisan occupé, ne se souviendrait pas de toutes ces bagatelles. Vous les luy representerez, s' il vous plaist, en cas de besoin. Et apres tout, s' il n' est pas content de mon epithete, ni de mes autoritez ; Ingens Habertus, dans l' epigramme, ou quelque autre plus magnifique, ne coustera pas plus que dulcis , ni au poëte, ni au copiste, ni à l' imprimeur ; mais pour Monsieur Habert, qui a le goust fin et delicat, je suis assureé qu' il ne s' en plaindra pas.

L' homme qui allegue si souvent Suidas, Harpocraton, et Hesychius, a esté icy trois ou quatre jours. Il m' a escrit depuis une lettre que vous verrez, dans laquelle il me fait l' amour. Et parce qu' il a parlé de certains vers, qui ont esté estimez à Rome, je vous les envoie, afin que je sçache de vous, si j' ay pris Rome pour dupe, et s' ils ont le caractere de la bonne antiquité.

L' indignation, contre le sophiste grammairien, est un sujet un peu suranné, et vous ne connoissez que trop ce pedant, qui persecuta, de tant de mauvaises loüanges, Monsieur Le Cardinal De La Valette.

J' eus du desplaisir, quand je vis mon patron si miserablement loüé, et voyant de plus que le pedant mal-traitoit aussi Virgile, en estropiant ses vers, et entre autres celuy qu' il repeta une douzaine de fois ridiculement ;

(...).

L' interest de Virgile, joint à celuy de Monsieur Le Cardinal De La Valette, me piqua la veine, et en fit sortir la boutade, dont est question : car de la nommer enthousiasme ou inspiration divine,

(...).

Après avoir leû dans l' autre poëme, les descriptions des deux hommes differens, vous choisirez lequel des deux vous desirez estre, ou

p681

l' oisif, ou le contemplatif, de nostre village. Je vous y attends, sur la fin du mois de juin, afin de vous y faire manger de nos premiers fruits. Cependant, si tost que mes apologies seront copiées, Minet vous les portera, avec le tribut annuel, que vous doivent nos moulins à papier. C' est un docteur qui ne sçait, ni lire, ni escrire : mais il sçait faire des aumeletes à l' ambre, et de ces potages, que nostre ami prefere au panegyrique de Pline. Ne craignez point de venir icy sur sa parole, et sur la foy des estoilles, que j' ay

consultées, pour sçavoir, si vous aurez encore la goutte. J' ay fait faire vostre horoscope, par un disciple de Ticho Brahé, qui ne vous promet que des jours d' or et de soye, pourveu que vous les veniez passer sur le rivage de la Charante.

Je pensois avoir fini. Mais il ne sera point dit que j' oublie la verte vieillesse du dieu Vertumne, dans le voisinage duquel vous meditez, et argumentez à vostre aise, depuis quelque temps. Je me souviens toûjours de la barbe de persil, et des cheveux de fenouil que vous luy avez donnez ; de ses apophthegmes italiens ; de ses sentences epicuriennes, et de ce qu' il repete si souvent, de la pureté de la langue, et de l' impureté de la vie ; quand il est sur le chapitre de ses estudes, et de ses inclinations.

On m' a nouvellement assureé qu' il n' estimoit dans l' Alcippe, que ce que vous n' y estimez pas, et particulierement, qu' il loüoit ce vers plus que tous les autres ;

et l' insolent Borée, artisan des naufrages.

il se peut, monsieur, que comme il louë trop ce vers, vous le blasmez trop aussi : et je pourrois bien vous faire voir, qu' il n' est pas si insoustenable que vous pensez.

Je ne sçay pourquoy vous estes tousjours en mauvaise humeur contre Borée. Tantost vous ne luy pouvez souffrir son païs, et à cette heure vous luy disputez son mestier. Trouvez-vous le mot d' artisan des naufrages , si estrange et si nouveau ? Dans les tragedies grecques, les dames troyennes n' appellent-elles pas Ulysse l' artisan de leurs malheurs ? Et Lucrece n' a-t-il pas dit ?

(...).

Virgile ne dit-il pas aussi ?

(...).

La cruauté n' est-elle pas ingenieuse, et Perille n' estoit-il pas un artisan de douleur et de cruauté ?

Encore ce petit mot, auquel Apollon mesme ne sçauroit respondre. Puisqu' il y a un art de la guerre,

Mars n' est-il pas un artisan de ruïne et de desolation ? Et comment appellerez-vous un ingenieur qui aura fait sauter un bastion par une mine ? (car vous sçavez que les ingenieurs ne sont pas moins employez à ruïner qu' à edifier.) ne sera-ce pas un excellent artisan de destruction et de ruïne ?

Enfin, monsieur, souvenez-vous, que vostre grand ami le pere Strada, dans le second tome de son histoire, appelle je ne sçay qui, (...). Apres

cette liberté, vous ne devez pas tenir une si grande rigueur à un poète. Mais pour tout cela, vous n'avez pas moins de raison, et le dieu Vertumne n'en a pas plus.

Les dernières lignes de votre prose m'ont saisi le cœur, et je ne sçay comment il a pû tenir si long-temps. J'appellerois les astres cruels (...) s'ils faisoient si tost finir une si belle vie que la vostre. Avant cela il faut que vous ayez tout loisir d'enrichir le monde des richesses de votre esprit. (...).

En effet, vous me feriez une grande trahison, si vous me vouliez abandonner, et si vous m'emportiez en l'autre monde, la plus douce consolation que je trouve à mes maux en celui-cy. La fascheuse nouvelle des vôtres, m'a extraordinairement affligé, et quelque esperance que vous me donniez en suite, après celle que les medecins vous ont donnée, je n'auray point l'esprit en repos, que je ne voye au commencement d'un long discours en beaux caracteres, et d'une main assurée, (...). C'est-à-dire que pour vivre, j'ay autant besoin de votre santé que de la mienne.

DISSERTATION 28

Ce que j'ay dit de Malherbe est donc à votre goust, et l'homme que vous avez à gages, pour vous interpreter le latin, vous donne assez d'intelligence d'Horace, pour vous faire bien connoistre, que les imitations du moderne ne sont pas inferieures aux originaux de l'ancien. Je suis bien aise que mon sentiment soit appuyé, d'une si grande autorité que la vostre ; car vous sçavez, que je vous oppose tousjours à toute l'université, et je dis ordinairement qu'on ne trouve point le fonds de votre critique. Equivoque à part, vous estes un excellent homme, et vous m'avez dit mille choses agreables à votre dernière visite, dont je ris encore de memoire. Votre lettre est pleine de ces mesmes choses agreables, et me donne toute la gayeté, que je suis capable de recevoir. Il est donc bien juste, que je contente une personne, qui prend tant de soin de moy, et que je vous donne l'esclaircissement, que vous attendez.

On vous a dit la verité ; Malherbe disoit les plus jolies choses du monde ; mais il ne les disoit point de bonne grace, et il estoit le plus mauvais recitateur

de son temps. Nous l'appellions l'antimondory ; il gастоit ses beaux vers, en les prononçant. Outre qu'on ne l'entendoit presque pas, à cause de l'empeschement de sa langue, et de l'obscurité de sa voix, il crachoit pour le moins six fois, en recitant une stance de quatre vers. Et ce fut ce qui obligea le cavalier marin à dire de luy ; qu'il n'avoit jamais veû d'homme plus humide, ni de poëte plus sec. Mais pour revenir à ce que vous desirez particulièrement apprendre de moy ; la dernière année de sa vie, il perdit son fils unique, qui fut tué en duël, par un gentil-homme de Provence. Cette perte le toucha sensiblement. Je le voyois tous les jours dans le fort de son affliction, et je le vis agité de plusieurs pensées différentes. Il songea une fois (il faut que je vous l'advouë, puisque vous en avez ouy parler, et que vous me pressez si fort, de vous dire ce que j'en sçay) à se battre contre celui qui avoit tué son fils : et comme nous luy representasmes Monsieur De Porcheres-D'Arbaud et moy, qu'il y avoit trop de disproportion de son âge de soixante et douze ans, à celui d'un homme qui n'en avoit pas encore vingt et cinq : c'est à cause etc.

on luy parla en suite d'accommodement, et un conseiller du parlement de Provence, son ami particulier, luy porta parole de dix mille escus : il en rejetta la première proposition, (cela est encore vray) et nous dit l'apresdinée, ce qui s'estoit passé le matin, entre luy et son ami. Mais nous luy fismes considerer que la vengeance qu'il desiroit, estant apparemment impossible, à-cause du credit que sa partie avoit à la cour, il ne presentoit, que nous appellasmes (...).

Et bien, dit-il, je croiray vostre conseil, je pourray prendre de l'argent, puisqu'on m'y force ; mais je proteste que je ne garderay pas un teston, pour moy, de ce qu'on me baillera. J'employeray le tout à faire bastir un Mausolée à mon fils. Il usa du mot de mausolée, au lieu de celui de tombeau, et fit le poëte par tout.

Peu de temps apres il fit un voyage à la cour, qui estoit alors devant la Rochelle, et apporta de l'armée la maladie, dont il vint mourir à Paris. Ainsi le traité des dix mille escus ne fut point conclu, et le dessein du mausolée demeura dans son esprit. Il fit seulement imprimer un factum, et trois sonnets, qui n'ont point esté mis, dans le corps de ses autres ouvrages. Je voudrois bien pouvoir contenter la curiosité que vous avez de les voir ; mais de plusieurs exemplaires qu'il m'en avoit donnez, il ne s'en est

pû trouver aucun, parmi mes papiers, et il ne me souvient que de ce seul vers,

p684

mon fils qui fut si brave, et que j' aimay si fort.
sur ma parole assurez vous qu' ils estoient tous excellens, et que ce n' est pas une petite perte, que celle que vous en faites.

Il s' est neantmoins trouvé quelque chose, que mon homme vous envoie, au lieu de l' autre, et c' est à luy seul, que vous en aurez l' obligation. Malherbe estoit un des plus assidus courtisans de Madame Desloges, et la visitoit réglément de deux jours l' un. Un de ces jours-là, ayant trouvé, sur la table de son cabinet, le gros livre du ministre du Moulin, contre le cardinal du Perron, et l' enthousiasme l' ayant pris, à la seule lecture du titre, il demanda une plume et du papier, sur lequel il escrivit ces dix vers, quoy que etc.

Madame Des-Loges, ayant leû les vers de Malherbe, piquée d' honneur et de zele, prit la mesme plume, et de l' autre costé du papier escrivit ces autres vers :
c' est vous dont etc.

la conclusion des deux epigrammes plaira sans doute aux profanes, et à ceux qui font les galants. Pour moy je tiens que sur les matieres de religion, il faut toujours s' esloigner du genre comique. La premiere n' est pas assez grave, pour un homme qui parle tout de bon ; et l' autre est trop gaillarde, pour une femme qui parle à un homme.

DISSERTATION 29

p685

Dans ce chapitre, je ne suis que le greffier de mon ami, et, sans aucune preface de ma façon, je vous rapporte fidelement son advis, sur la question du stile burlesque. Monsieur nous lisoit des vers de ce stile-là, qu' il avoit receus nouvellement de Touraine. La patience de mon ami (que j' ay appelé, depuis ce temps-là, mon ami severe) ne fut pas assez grande, pour aller jusqu' au bout du poëme ; quoy que le poëme ne fust pas fort long. Il se hasta de se declarer, de-peur d' en perdre l' occasion, si quelque compagnie estrangere fust survenuë ; et, faisant ce que je ne luy avois jamais veû faire, il interrompit, par ces paroles, la lecture de Monsieur .

Ne sçauroit-on rire en bon françois, et en stile

raisonnable ? Pour se resjouir, faut-il aller chercher un mauvais jargon, dans la memoire des choses passées, et tascher de remettre en usage des termes, que l' usage a condamnez ? Est-il impossible de donner un spectacle aux sujets de Louïs quatorziesme, à moins que de remuër un fantosme, qui represente le regne de François Premier, à moins que d' evoquer l' ame de Clement Marot, et de desenterrer une langue morte ? Ou, ce que je trouve plus mauvais, à moins que de confondre les deux langues, et, meslant la vivante avecque la morte, faire ce que faisoit le tyran, dont le poëte dit,
(...).

C' est un abus, qu' il n' y a pas moyen de souffrir, dans la republique des belles lettres ; et s' il y avoit, comme autrefois un arbitre des delices, ou un tribun des voluptez, je luy presenterois requeste, afin que cét abus fust reformé.

Avoir recours à Marot, et au siecle de Marot, pour plaire aux gens de ce siecle icy, c' est trop se desfier de soy-mesme, et ce n' est pas assez estimer son siecle. L' antiquité ne doit pas estre imitée, par cét endroit-là. On auroit autant de raison de prendre les modes des habillemens, dans les vieilles tapisseries, et de porter les restes de son trisayeul. Il faudroit faire revenir les pourpoints à Busc, et les chausses à

p686

la Suisse : il faudroit que les femmes fussent encore, comme elles estoient, toutes manches et toutes vertugadins.

Pour ne rien dire de pis de cette sorte de raillerie, elle sent plus la comedie que la conversation, et plus la farce que la comedie. Ce n' est pas railler en honneste-homme. Madame Des-Loges disoit qu' elle aimeroit autant voir faire l' yvroigne ou le gascon : et le gros Guillaume, comme vous sçavez, reüssissoit admirablement en l' un et en l' autre : mais elle disoit bien davantage, elle n' estimoit pas plus un pareil jargon, qu' une espée de bois au costé, et de la farine sur le visage.

En cét endroit mon ami, adressant particulierement sa parole au docteur ; au nom de dieu, luy dit-il, que vostre gentilhomme de Touraine ne s' enfarine plus sur le papier, luy qui, par tout ailleurs, est si bien-fait, et si agreable. Il vaut mieux estre triste, que d' estre plaisant de cette façon ; et, la premiere fois que vous le verrez, rendez le capable de nos raisons, avec cette douceur insinüante, qui vous est si naturelle,

et que Monsieur De La Thibaudiere appelle, le vehicule de la persuasion. Faites-luy sçavoir de la part de l' academie de nostre village, que celuy qui fait le plus rire sur le theatre, et qui est le premier personnage en ce genre-là, se nomme le badin de la comedie. Vous-vous souvenez de ce vers du poëte de Fontenay, familier de Monsieur Le President De Thou ;

qui badine le mieux, Valeran ou la Porte ?
mais je pense qu' il n' y auroit point de mal, de parler de la raillerie un peu plus serieusement, et d' essayer de faire l' Aristote en françois. Quatre mots donc dans le genre dogmatique, afin de conclure apres cela.

La bonne raillerie est une marque de la bonne naissance, et de la bonne nourriture ; est un effet de la raison vive et resveillée ; instruite par l' estude, et polie par le grand monde. Estant bien apprise comme elle est, elle ne choque, ni la coustume, ni la bien-seance ; en se joüant mesme, elle conserve quelque dignité ; elle vient de l' esprit, et va à l' esprit, sans travail et sans agitation. Celle-cy au contraire, qui veut qu' on écrive d' une façon, que personne n' oseroit parler, n' a rien d' ingenieux, n' a rien de noble, n' a rien de galant. Ni l' heureux naturel, ni le vray art, ni la teinture de la sage antiquité, ni l' air de la belle cour, ne se reconnoissent point en cette raillerie. Elle anime une carcasse, pour obliger les gens à avoir de l' attention ; c' est-à-dire elle use de machine, faute d' esprit : manquant de l' agreable et du beau, elle employe l' estrange et le monstrueux ; et ainsi presupposé qu' elle face rire, je soustiens qu' elle fait rire, par force et violemment.

Il n' est rien de plus vray que cela ; les vilaines grimaces, les postures deshonestes, les masques difformes et hideux, qui donnent de l' effroy aux enfans, et de l' admiration au peuple, sont quelque chose de semblable à cette maniere basse et grossiere, qu' on voudroit introduire dans la poësie. Je ne m' estonne pas neantmoins qu' un semblable

p687

genre d' escrire ait esté suivi, et qu' il ait fait secte. Coustant peu à l' esprit, et ayant esté trouvé commode, par ceux qui ne pouvoient pas reüssir en l' autre, sa facilité luy a donné cours, et a rempli les villes et la campagne, d' un nombre infini de mauvais rimeurs. Mais ne les tourmentons pas davantage, renouvelons seulement pour l' amour d' eux, ou r' habillons

un ancien proverbe. Disons qu' ils ont voulu estre menestriers, à quelque prix que ce soit, et que n' ayant pû apprendre à jouer du violon, ils se sont faits jouëurs de vielle.

Ce sont les sentimens de mon ami, que j' appelle mon ami severe. Une autre fois vous sçaurez les miens, dans lesquels je garde quelque temperament, entre la trop grande indulgence, et la trop grande severité. Comme je n' approuve pas le mauvais goust du vulgaire, je ne suis pas ennemi de tous ses plaisirs. Il y a des badineries qui sont tout-à-fait insupportables, et qui offensent l' esprit ; il y en a qui l' amusent agreablement, et qui ne sont pas à rejeter. Les contes de vieille ne doivent point faire tort au merite des fables d' Esope : Socrate, Platon, et les autres philosophes les ont alleguées. Dans les plus viles matieres, il se trouve quelque prix et quelque valeur : et s' il falloit irremissiblement, que le stile de Marot, et que le genre burlesque perissent, je serois de l' advis de Monsieur Le Marquis De Montauzier : en cette generale proscription je demanderois grace, pour les adventures de la souris ; pour la requeste de Scarron au cardinal, et pour celle des dictionnaires à l' academie.

Peut-estre qu' il y auroit d' autres pieces de cette nature, qu' il faudroit sauver : mais je n' en ay voulu proposer que trois, de-peur de la consequence : ce sont des actions, dont il n' est pas permis de faire des habitudes. L' exemple en seroit dangereux ; il nous rejetteroit dans la barbarie, d' où nous avons tant de peine à nous tirer. Qu' elles soient donc rares et singulieres, ces actions dangereuses : que l' espece s' en conserve dans deux ou trois individus, sans multiplier jusqu' à l' infini.

On peut se travestir, et se barbouïller au carnaval, mais le carnaval ne doit pas durer toute l' année. On peut dire une fois en sa vie Monsieur Le Destin, et Dame Junon ; trusser en male, et faire flores ; mais de ne dire jamais autre chose ; mais d' amasser toute la bouë, et toutes les ordures du mauvais langage, pour salir du papier blanc, c' est ce que je ne sçaurois trouver bon, en la personne du meilleur de mes amis. Si cette licence n' estoit arrestée, elle iroit bien plus avant. à la fin il se trouveroit des esprits si amateurs des vilaines nouveautez, qu' ils voudroient introduire à la cour, la langue des gueux, et celle des bohemes : nous verrions des requestes et des epistres, en l' une et en l' autre de ces deux langues. Ce qu' on appelle le narquois auroit ses poëtes et ses autheurs. L' heureux

succes du stile burlesque donneroît courage à cét
autre stile, d' entrer dans les cabinets, et de se
faire imprimer en la ruë Sainct Jacques.

2010- Reservados todos los derechos

Permitido el uso sin fines comerciales

Sútese como [voluntario](#) o [donante](#) , para promover el crecimiento y la difusión de la
[Biblioteca Virtual Universal](#) www.biblioteca.org.ar

Si se advierte algún tipo de error, o desea realizar alguna sugerencia le solicitamos visite
el siguiente [enlace](http://www.biblioteca.org.ar/comentario). www.biblioteca.org.ar/comentario

